RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE

PAR

ERNEST CHANTRE

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'ASIE OCCIDENTALE
PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
— 1879-1881 —

TOME PREMIER

PÉRIODE PRÉHISTORIQUE

PARIS
CH. REINWALD, LIBRAIRE
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

LYON
HENRI GEORG, LIBRAIRE
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 65

1885

1 carte
2 portraits } hors texte
6 gravures

en tout 2 cartes et 146 planches

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE

TOME PREMIER

PÉRIODE PRÉHISTORIQUE

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE

PAR

ERNEST CHANTRE

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'ASIE OCCIDENTALE
PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
— 1879-1881 —

TOME PREMIER

PÉRIODE PRÉHISTORIQUE

PARIS
CH. REINWALD, LIBRAIRE
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

LYON
HENRI GEORG, LIBRAIRE
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 65

1885

PRÉFACE

L'Asie Occidentale est bien certainement une des contrées de la terre qui méritent le plus d'attirer l'attention du naturaliste, de l'archéologue et de l'historien.

Quels souvenirs n'évoque pas cette vaste région qui s'étend entre l'Indus et l'Amou-Daria, à l'est; la mer Caspienne, le Caucase et le Pont-Euxin au nord; la Méditerranée et la Mer Rouge à l'ouest; l'Océan Indien au sud! Que l'Européen place son berceau sur les plateaux de l'Arménie, dans les gorges du Pamir ou aux abords du désert iranien, dans les vallées sauvages du Zagros ou en Mésopotamie, il n'en est pas moins presque démontré que les montagnes du Kurdistan et de l'Asie-Mineure ont été les premières étapes de ses pères asiatiques durant leur primitive odyssée vers l'Occident. Et lorsque, à l'aube de l'histoire, de nouvelles tribus, parties probablement des régions méridionales de l'Inde transgangétique, apportèrent au monde occidental les premières notions de la métallurgie, semant partout des traces de leur passage, c'est dans le Khorassan, en Médie, en Géorgie, en Cappadoce, en Phrygie qu'elles s'établirent tout d'abord; puis, de ces pays favorisés elles répandirent en Grèce et dans l'Europe méridionale, et, quelques siècles plus tard, le long du Danube et en

Scandinavie, les bienfaits de leur activité industrielle. Aussi la plupart des peuples de l'ancien continent ont-ils placé dans ces contrées le berceau ou l'enfance de leurs dieux. En Phrygie grandit Jupiter, protégé contre la voracité du vieux Saturne par les sons effrayants que produisaient les forgerons Curètes en frappant leurs boucliers de leurs lances d'airain. De l'Asgard partira Odin, avec les Ases, pour aller civiliser le Nord scandinave.

Plus tard encore, combien d'événements et d'invasions se succédèrent sur les bords de ces fleuves vénérés et célèbres, Indus, Yaxartes, Tigre, Euphrate, Araxe, Cyrus ou Koura, Phase, Halys, Oronte et Jourdain.

« Vu de haut, le grand drame de l'histoire universelle n'est autre chose qu'une lutte incessante entre l'Europe et l'Asie[1]. » Or, la partie sud-ouest de cette dernière était située à merveille, au centre des terres du vieux continent, pour être le théâtre le plus constant de cette lutte et servir de cadre à ses terribles épisodes. C'est là que se sont agitées de tout temps et, qui sait? que se décideront peut-être les destinées du monde asiatique. Là ont passé tour à tour les Aryas, les Égyptiens, les Iraniens, les Grecs des temps homériques, les Macédoniens d'Alexandre, les Scythes, les Romains, les Arabes, les Croisés, les Tatars, les Mongols, les Turks et de nos jours les armées de Bonaparte, puis enfin celles des Russes, des Osmanlis et des Anglais, qui se disputent les lambeaux de ce territoire tant de fois dévasté.

Ce n'est pas en vain que ces contrées jadis si fécondes ont été foulées pendant des siècles sous les pieds des envahisseurs. Ces lieux d'où sont sorties les plus nobles manifestations de l'esprit humain, comme ses aberrations les plus étonnantes, sont aujourd'hui la proie du fanatisme, de l'ignorance et de la misère. Cette terre qui vit naître les premiers germes de la civilisation et d'où partit aussi le souffle religieux qui domine encore une grande partie de l'humanité, cette terre qu'illustrèrent Nemrod et Sémiramis, Mithridate et Tamara, Zoroastre, le Christ et Mahomet, expie cruellement la gloire dont ces grands noms l'ont couverte. Déjà l'Asie antérieure se meurt d'épuisement, et tous ceux qui l'ont parcourue sont unanimes à déclarer que ce n'est pas entre les mains des Turks qu'elle pourra se relever.

[1] Elisée Reclus. *Géographie universelle*, t. VI (*Asie russe*), p. 41.

Une contrée aussi ouverte aux invasions n'a pas été délaissée par les voyageurs et les savants. Depuis le XVIe et surtout le XVIIe siècle, l'Asie occidentale a été mise en lumière par toutes les forces intellectuelles de l'Europe.

Mais, bien avant cette époque, les peuples qui ont successivement dominé dans le bassin de la Méditerranée ont dû acquérir sur les terres du rivage oriental de cette mer des notions de plus en plus étendues et précises. Les Égyptes, durant leurs courses militaires à travers l'Asie, sous Thoutmès III et Ramsès II, le Sésostris des Grecs, les Phéniciens au cours de leurs pérégrinations commerciales, ont recueilli sur cette partie du globe un ensemble de connaissances dont la géographie de la *Genèse* peut donner une idée, car elle est à peu près tout entière empruntée aux sources de la science égyptienne et phénicienne[1]. Nous ne nous attarderons pas à examiner la date de ce document, objet de tant de discussions. Nous ferons remarquer seulement que les marchands de Sidon ont dû posséder des renseignements géographiques bien autrement complets que ceux du tableau de Moïse. Mais nous ne saurons probablement jamais où s'arrêtaient ces notions, ni la part d'influence qui leur revient dans les premières conceptions des Hellènes au sujet de l'Orient ; aucun témoignage direct ne vient nous révéler les limites du savoir des Phéniciens, qui semblent avoir pratiqué cette politique de mystère naturelle aux possesseurs de monopoles commerciaux, dont le principe régulateur est le secret des découvertes.

Les Hellènes, navigateurs comme les Phéniciens, conquérants comme les Égyptes, connurent dès les temps héroïques les rivages de la mer Noire, la vallée inférieure du Rion et, plus tard, les pays bordant la mer Égée et la côte syrienne. Ces hardis pirates eurent bientôt semé de leurs colonies les contrées où les portait leur soif d'aventures et leur amour du gain. Le poème orphique, l'Iliade et surtout l'Odyssée sont les plus anciens monuments de cette géographie primitive qui soient parvenus jusqu'à nous.

Mais ce fut surtout aux bouleversements qui marquèrent en Asie les VIIe et VIe siècles avant notre ère, et dont le retentissement arrivait à leurs oreilles, que les Grecs durent leurs premières connaissances positives sur la configuration

[1] VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde*, t. II, p. 17. Paris, Arthus Bertrand, 1845.

et l'ethnologie de l'intérieur de l'Asie occidentale. Vassaux de l'empire des Perses depuis le grand Cyrus, leurs frères de l'Asie mineure durent apprendre à connaître leur nouvelle patrie, et il n'est pas douteux que les rapports continus qui existaient entre eux et les Hellènes d'Europe n'aient maintenu à un niveau à peu près constant les notions que les uns et les autres possédaient sur la géographie asiatique. De plus, les grandes guerres de cette époque allaient susciter des historiens et des géographes qui se succédèrent sans interruption depuis la fondation de la monarchie persane jusqu'au triomphe du génie grec, caractérisé par les expéditions d'Alexandre le Grand, Scylax, Hérodote, Hippocrate, Ctésias et Xénophon appartiennent à cette glorieuse période.

Les marches du conquérant macédonien du Nil au Sindth, de l'Iaxartes à la mer d'Oman vinrent préciser de plus en plus les récits concernant l'Orient et donner un certain corps aux vagues intuitions des Hellènes touchant ces pays encore en partie inconnus. Mais le résultat le plus important de cette rapide conquête fut la fondation d'Alexandrie qui devint, sous la domination des Ptolémées, un centre commercial et un foyer scientifique de première importance. Un négoce incessant s'établit entre l'Égypte et l'Inde et prit un renouveau d'activité quand les Romains en eurent enlevé le monopole aux Arabes pour l'accaparer à leur profit. Il faut reconnaître cependant que ce trafic, presque entièrement maritime, ne produisit, quant à la géographie des pays éloignés des côtes, que de médiocres résultats. Mais l'école d'Alexandrie devait inaugurer, avec Eratosthènes, vers 200 avant J.-C., l'ère des grands travaux que poursuivirent Strabon, Arrien, Pline et enfin Ptolémée, et qui contribuèrent si puissamment à fixer les connaissances acquises sur l'Ancien-Monde jusqu'au IIe siècle de notre ère, connaissances auxquelles vint s'ajouter tout l'appoint qu'avaient apporté les expéditions des Romains contre Mithridate et ses alliés, les rois de Géorgie et d'Arménie [1].

A cette brillante époque succède une longue phase de stagnation qui s'étend depuis le IIe siècle jusqu'aux conquêtes de l'Islam et aux croisades. Cette période ne fut cependant pas également stérile pour toutes les parties de l'Asie occidentale; les déchirements dont l'Arménie et le Caucase furent le théâtre, ainsi que les

[1] VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*, t. II, page 117. Paris, Arthus Bertrand, 1852.

rapports forcés qui en furent la conséquence trouvèrent en Ammien Marcellin (vers 370 après J.-C.), Procope (vers 550) et l'empereur Constantin Porphyrogénète (950) des historiens circonstanciés et riches de documents nouveaux.

Cependant le temps approchait où une diversion puissante allait être faite au milieu de ces luttes. Les Arabes préludèrent à leur expansion et répandirent sur leur passage les traces de leur civilisation déjà si remarquable. Ces conquêtes furent le point de départ d'un réveil géographique dont les envahisseurs donnèrent le premier signal. Une des causes efficientes de cette renaissance fut peut-être la passion des pèlerinages que le Koran prescrivait à ses fidèles et que surexcita, chez les chrétiens d'Europe, l'investissement du tombeau du Christ par les Musulmans. Quoi qu'il en soit, la géographie fut en honneur chez les Arabes dès les premiers siècles de l'hégire et l'Asie occidentale devint un des points de leur immense empire où s'exerça surtout leur activité scientifique. C'est dans les documents que nous ont laissés Maçoudi[1], Ebn-Haoukal[2], Edrisi[3], Aboulfeda[4], etc., que la science moderne a puisé ses renseignements les plus étendus en ce qui regarde le Caucase et l'Arménie de cette époque.

Mais ces notions devaient longtemps encore rester inconnues à l'Europe et il ne semble pas que, de leur côté, les croisés aient rapporté de leurs inutiles et sanglantes expéditions une bien profonde connaissance des pays mêmes qu'ils avaient parcourus.

Ce n'était ni à ces héros enthousiastes et souvent naïfs ni même aux ambassadeurs que, deux siècles plus tard, le pape Innocent IV envoya au Khan des Mongols — voyage dont Plan-Carpin (1245-1247) écrivit la relation[5] — que devait échoir la tâche de faire connaître sous son jour véritable cet Orient, révélé d'une façon si incomplète et si vague par les classiques grecs et latins, presque oubliés à cette époque.

Le commerce avec l'Inde, violemment interrompu par l'invasion arabe en Égypte,

[1] Maçoudi. *Les Prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard, 9 vol. in-8°, Paris, 1861-1878.
[2] Ebn-Haoukal. *The oriental geography*, translated by Ouseley. In-4°, London, 1800.
[3] Edrisi. *Géographie*, traduction Jaubert, 2 vol. in-4°. Paris, 1836-1840.
[4] Aboulféda. *Géographie*, traduction Reinaud, 2 vol. in-4°. Paris, 1848.
[5] P. Bergeron. Relation des *Voyages en Tartarie* des FF. Guill. de Rubruquis, de Plan-Carpin, Ascelin, etc., extraite du latin, 2 vol. in-8°. Paris, 1634.

avait déserté la route maritime et le marché jadis si florissant d'Alexandrie. Refoulé vers le nord, il avait retrouvé peu à peu, par la mer Noire, le Phase, l'Arménie et la Perse, l'antique route des caravanes que la voie ouverte par le conquérant macédonien avait fait abandonner presque complètement[1]. Constantinople, héritière de la cité d'Alexandre, devint à son tour le grand marché du monde.

Les Vénitiens, puis les Génois, recueillirent le fruit de cette révolution commerciale et donnèrent à la fin du moyen âge et au début de l'époque moderne leurs géographes et leurs navigateurs les plus célèbres.

Deux nobles de Venise, Nicolao et Matteo, se rendirent vers 1250 à Constantinople et de là chez le khan des Tatars occidentaux, résidant à Bolghari, sur le Volga. Ne pouvant revenir par la même route, à cause d'une guerre qui éclata entre deux chefs de tribus, ils prirent la direction de l'Est, passèrent au nord de la mer Caspienne et du lac d'Aral, traversèrent l'Iaxartes et arrivèrent à Bokhara, où ils séjournèrent trois ans, puis se rendirent près du khan des Mongols et revinrent enfin dans leur patrie. Ce premier voyage fut bientôt suivi d'un second, au cours duquel Marco Polo, fils de Nicolao, les accompagna. On sait ce que réservait la fortune au jeune Marco et quels succès couronnèrent ses longues pérégrinations. Ces résultats, importants surtout au point de vue de nos connaissances relatives à l'Extrême-Orient et aux Indes, ajoutèrent peu à ce qu'on savait alors sur l'Asie occidentale ; il en fut de même pour les nombreuses relations de voyages que les XIIIe et XIVe siècles nous ont léguées et dont l'intérêt trop général a été éclipsé par les récits du grand explorateur vénitien.

La défaite du sultan Bajazet à Angora (1402), qui fut le dernier acte de la conquête de l'Asie par Tamerlan, valut à la science deux nouvelles relations sur l'Asie occidentale. Ce sont : celle de l'ambassadeur espagnol Clavijo, qui alla jusqu'à Samarkand, auprès du conquérant tatar, et celle de l'allemand Schildberger, fait prisonnier par les Turks, et qui fut successivement, de 1395 à 1427, le compagnon de Bajazet et de Timour. Le début du XVe siècle compte deux autres voyages dont les mêmes contrées furent le point de départ ou l'objet. Le premier

[1] Vivien de Saint-Martin. *Histoire des découvertes géographiques*, t. II, p. 51.

fut exécuté par un Vénitien, Nicolao Conti. Parti de Damas, il traversa en caravane le désert du sud de l'Euphrate, longea ce fleuve jusqu'à son embouchure et de là se rendit en Hindoustan. Le second est celui du chevalier français Bertrandon de la Brocquière. Après un pèlerinage à Jérusalem, il explora dans toute sa longueur la péninsule de l'Asie-Mineure et en laissa une excellente description[1].

Enfin nous ne saurions passer sous silence la relation que donna Josafa Barbaro du voyage qu'il fit en Perse avec ses compagnons Zeno et Contarini, tous deux députés comme lui par le Sénat de Venise auprès du prince turcoman Ousoun Hassan[2].

Nous arrivons à la fin du XVe siècle, qui marque pour la science, comme pour la politique et le commerce, une ère nouvelle. Les grandes découvertes de cette époque — route des Indes par le cap de Bonne-Espérance (1486), Amérique (1492), route des Indes par le cap Horn (1519) — offraient à l'activité des Européens un champ tellement vaste et nouveau que leur attention fût détournée quelque temps de ce bassin méditerranéen où s'était concentrée jusque-là leur vie presque tout entière.

Mais l'Italie, que sa situation même isolait, à cet instant du moins, de la plupart de ces expéditions lointaines, ne cessa point de fournir à l'Asie antérieure des visiteurs et des marchands.

Vers 1502, un Bolonais, Lodovico Barthema, visita le Caire, Alexandrie, Beyrouth, la Syrie, Damas, toute l'Arabie, atteignit le golfe Persique par la côte méridionale de cette péninsule, traversa la Perse en tous sens et, revenu à Ormouz, il s'embarqua pour l'Inde.

Un autre Italien, Giorgio Interiano[3], parcourut, un demi-siècle plus tard, l'extrémité occidentale du Caucase, où il réunit, sur les Tcherkesses, des notions qui n'ont été dépassées que par nos contemporains Bell et Longworth (1836-1839).

[1] BERTRANDON DE LA BROCQUIÈRE. Voyage d'outre-mer et retour de Jérusalem en France, pendant le cours des années 1432 et 1433. Publié par LEGRAND D'AUSSY dans les *Memoires de l'Institut national des sciences et des arts*, etc..., t. V, p. 422 à 637. In-4°, Paris, 1804.

[2] JOSAFA BARBARO. Viaggio alla Tana ed in Persia (de 1473 à 1478). Dans le recueil *Viaggi fatti da Vinetia alla Tana, in Persia*, etc. In-8°. Venezia, figliuoli di Aldo, 1543.

[3] GIORGIO INTERIANO. Della Vita de Zychi (voyage fait vers 1550 ou 1557). Dans RAMUSIO : *Navigazioni e viaggi*, t. II, 3 vol. in-folio. Venezia, 1563-1574 (3e édition).

En même temps l'innombrable série des *Voyages au Levant*, inaugurée dès 1507 par Baumgarten[1], se continuait, de 1548 à 1615, par les ambassadeurs des rois de France près le Grand Seigneur, Aramon et de Brèves[2], ainsi que par les naturalistes Pierre Belon[3], Gilly[4] (1546 à 1549) et Rauwloff (1573 à 1579).

Le siècle suivant ne fut pas moins fécond en explorateurs. Citons seulement les noms de Pedro Texeira (1604), dom Garcia da Sylva (1621), Pietro della Valle[5] (1627), Olearius[6] (1636), Tavernier[7], Thévenot[8] (1656), et surtout Chardin[9] (1666-1677), dont les travaux sur la Perse et l'Asie antérieure ont encore une importance capitale. Il n'est peut-être pas sans intérêt de trouver, parmi ces voyageurs célèbres à titres divers, un antiquaire vénitien, Bembo. Ses dessins non publiés et sa relation, connue seulement par un insuffisant extrait, ne donnent, d'ailleurs, qu'une idée médiocre des résultats auxquels aboutirent les investigations de ce précurseur. Un autre nom appartenant à la même période est celui de notre compatriote Deshayes[10].

Le XVIIIe siècle, allait jeter entre la Russie et l'Angleterre les germes de cette rivalité d'influence qui menace aujourd'hui la paix de l'ancien monde. Il devait être tout particulièrement favorable à l'expansion des recherches scientifiques de tout ordre dont l'Asie occidentale était l'objet. Tandis que l'énergique Anquetil Duperron[11] rapportait de l'Inde le Zend Avesta, livre sacré des Iraniens, source d'ingénieuses inductions et de débats ardents; que Tournefort[12] continuait les études

[1] MARTIN DE BAUMGARTEN. *Peregrinatio in Ægyptum, Arabiam, Palæstinam et Syriam.* Studio et opera CHRISTOPHORI DONAVERI. Narimbergæ, P. Kauffmann, 1594.

[2] DE BRÈVES. *Relation de ses voyages*, recueillie par JAC. DU CASTEL. 2 parties en 1 vol. in-4°, Paris, 1628.

[3] PIERRE BELON. *Observations en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie*, etc. (documents recueillis dans un voyage fait de 1546 à 1549). Petit in-4o, Paris, G. Cavellat, 1553.

[4] PETRO GYLLIO. *De Bosphoro Thracio*, lib III. In-4°, Lugd. Batav. Elzev. 1561.

[5] PIETRO DELLA VALLE. *Il pellegrino, descritti da lui medesimo in lettere famigliari... scritte dall'anno 1614 sin'al'1626.* En 3 parties (Turquie, Perse et Inde). 4 vol. in-4°, Roma, 1650-1658-1663.

[6] OLEARIUS. *Relation d'un voyage en Moscovie, Tartarie et Perse*, trad. de l'allemand. Paris, 1656.

[7] TAVERNIER. *Six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, en 1631, 1657, 1664... 3 vol. in-4°, Paris, 1676.

[8] JEAN THEVENOT. *Voyages au Levant et en Asie*, vers 1656. 3 vol. in-4°, Paris, 1665 à 1684.

[9] CHARDIN. *Journal d'un voyage en Perse et aux Indes Orientales par la Mer Noire et la Colchide.* In-4°, Londres, 1680.

[10] DESHAYES. *Voyage au Levant*, fait par le commandement du Roi en l'année 1621. In 4°, Paris, 1645.

[11] ANQUETIL DUPERRON. Traduction du *Zend Avesta.* 3 vol. in-4°, Paris, Tilliard, 1771.

[12] PITTON DE TOURNEFORT. *Relation d'un voyage au Levant* (fait de 1701 à 1702). 3 vol. in-8°, Lyon, Anisson, 1717 (2e édition).

d'histoire naturelle et les observations ethnographiques de Gilly et de Belon ; que Pococke[1], Wood[2], Mariti[3], Richard Chandler[4], Volney[5] et Lechevalier[6] étudiaient les antiquités de l'Égypte, de la Syrie, des îles du Levant, de l'Ionie et de la Troade ; que Joseph Beauchamps[7] rectifiait par ses observations astronomiques les cartes alors existantes de la Basse-Mésopotamie et de la région pontique de Trébizonde ; que Niebuhr[8], enfin, à la tête d'une expédition danoise, visitait l'Arabie, où devaient le suivre plus tard Seetzen[9] et Burckhardt, cette rivalité grandissait peu à peu et suscitait, avec de nouvelles alliances, des missions diplomatiques et scientifiques qui contribuaient à faire connaître de plus en plus les régions de l'Arménie, du Kurdistan, de la Perse et de l'Afghanistan.

Olivier[10] et Bruguière (1792 à 1798), Malcolm[11] (1801 à 1807), Amédée Jaubert[12] (1805-1806), Gardanne[13], Tancoigne[14] et Dupré[15], Hartford Jones et Ouseley[16] (1811) furent ainsi envoyés tour à tour à la cour du schah par la France et l'Angleterre, pendant que la Russie faisait explorer activement toutes les

[1] Richard Pococke. *Voyage en Orient*, trad. de l'anglais. 6 vol. in 12, Paris, Costard, 1772.

[2] Robert Wood. *Essai sur le génie original d'Homère*, avec l'*État actuel de la Troade, comparé à son état ancien*, trad. de l'anglais. In-8°, Paris, De Bure, 1777.

[3] Abbé Mariti. *Voyages dans l'Ile de Chypre, la Syrie et la Palestine* avec l'*Histoire générale du Levant.* 2 vol. in-8°, Paris, Belin, 1791.

[4] Richard Chandler. *Ionian antiquities*. 3 vol. in-fol. parus successivement à Londres, chez Painter, le premier en 1769, le second en 1800 et le troisième en 1840.

[5] Volney. *Voyage en Syrie et en Egypte* (1783-1785). Paris, 1787 (2e édition).

[6] Lechevalier. *Description de la plaine de Troie*, avec une carte levée en 1785 1786. Dans *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, t. III, 1794. — *Voyage à la Propontide et au Pont-Euxin*. 2 vol. in-8°, Paris, Dentu, 1800.

[7] J. Beauchamps. Relation historique et géographique d'un voyage de Constantinople à Trébizonde par mer, l'an V de la République. Dans les *Mémoires sur l'Egypte*, t. II. 4 vol. in-8°, Paris, Didot, 1802.

[8] Niebuhr. *Description de l'Arabie*. 2 vol. in-4°, Paris, Brunet, 1779.

[9] Seetzen. *Reisen durch Syrien, Palästina, Phönicien, die Transjordan-Länder, Arabia Petræa und Unter-Ægypten*. Herausgegeben und commentirt von... Fr. Kruse in Verbindung mit... Hinrichs. . Hermann Müller und mehreren andern Gelehrten. Berlin, G. Reimer, 1854-1859.

[10] G.-A. Olivier. *Voyage dans l'empire ottoman, l'Égypte et la Perse*. 3 vol. in-4°, atlas gr. in-4°, Paris, Agasse, 1801 à 1807.

[11] John Malcolm. *Histoire de la Perse depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle*. London, 1815. — *Histoire politique de l'Inde*. London, 1826.

[12] Amédée Jaubert. *Voyage en Arménie et en Perse*. In-8°, Paris, 1821.

[13] Ange de Gardanne. *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse*. In-8°, Paris, 1809.

[14] Tancoigne. *Lettres sur la Perse et sur la Turquie d'Asie*. 2 vol. in-8°, Paris, 1819.

[15] Dupré. *Voyage en Perse*. 2 vol. in-8°, Paris, Dentu, 1819. — Description de quelques villes et ports de la Mer Noire. Dans Gamba : *Voyage dans la Russie méridionale*, t. I, 1826.

[16] W. Ouseley. — *Travels in various countries of the East* (1810-1812). 3 vol. in-4°, London, 1819-1823.

parties de son immense empire et que la Grande-Bretagne exploitait les inépuisables trésors scientifiques du sien.

Ces ambassades ouvrirent le champ aux travaux spéciaux et nettement délimités qui allaient prendre peu à peu, au cours du XIXe siècle, le pas sur les relations d'ensemble et les grands voyages.

Ce n'est pas que nous n'ayons à enregistrer dès lors aucune exploration générale en Asie occidentale et que les traditions des Chardin et des Tavernier se soient perdues parmi leurs descendants. Les noms de Charles Teixier, d'E. Buckingham et d'Emile Botta, pris au hasard parmi tant d'autres, répondraient victorieusement à une telle assertion. Mais les voyages acquièrent de plus en plus un caractère franchement scientifique et se répartissent entre toutes les branches du savoir humain.

C'est ainsi que, grâce aux recherches de James Rich[1], Buckingham[2], Coste et Flandin[3], Botta[4], Layard[5], Rawlinson[6 et 7], Loftus[8], Schrader[9], G. Smith[10], etc., exécutées depuis 1810 sur le territoire des anciens empires assyrien et mède, on a pu reconstituer peu à peu leur civilisation, leurs langues et leur histoire, retrouver

[1] JAMES RICH. *Narrative of a Journey to the site of Babylon in 1811*; with *Narrative of a Journey to Persepolis*. In-8°, London, 1839. — *Narrative of a residence in Koordistan.*

[2] BUCKINGHAM. *Travels in Assyria, Media and Persia*, including a *Journey from Bagdad by Mount Zagros to Hamadan, the ancient Ecbatan* and *Researches in Ispahan and the ruins of Persepolis*. 2 vol. in-8°, London, H. Coburn, 1830.

[3] FLANDIN et COSTE. *Voyage en Perse*. 3 vol. gr. in-fol., Paris, 1843 et suiv. — *Monuments de la Perse ancienne*, 5 vol, in-fol., Paris. — COSTE. *Monuments modernes de la Perse, mesurés, dessinés et décrits*. In-fol., Paris, 1865-1867.

[4] BOTTA. *Lettres sur ses découvertes à Khorsabad*, publiées par J. Mohl. In-8°, Paris, Imprimerie royale, 1845. — BOTTA et FLANDIN. *Monuments de Ninive*. 5 vol. gr. in-fol., Paris, Imprim. royale, 1849-1850.

[5] LAYARD. *Nineveh and its remains*. 2 vol. in-8°, London, Murray, 1849. — LAYARD, RAWLINSON, NORRIS, SMITH and PINCHES. *Inscriptions in the cuneiform character from the Assyrian Monuments, discovered by* A. LAYARD. 98 pl., London, Harrisson, 1851. — LAYARD. *The Monuments of Nineveh*. 2 vol. in-fol. — *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*. In-8°, London, Murray, 1853.

[6] HENRY RAWLINSON. *Memoir on the Babylonian and Assyrian Inscriptions*. In-8°, London, Parker, 1851. — Nombreux travaux sur les peuples de l'Asie ancienne.

[7] GEORGES RAWLINSON. *Manual of ancient History*. London, 1869. — *The five great Monarchy of the ancient Eastern World*. 3 vol., London, Murray, 1871 (2e édition). — *The sixth great oriental Monarchy*. London, Longmans, 1873. — *The seventh great oriental Monarchy*. In-8°, London, Longmans, 1876.

[8] LOFTUS. *Travels and Researches in Chaldea and Susiana*. In 8°, London, Nisbet, 1857.

[9] SCHRADER. *Die Hœllenfahrt der Istar. Ein altbabylonisches Epos, nebst Proben assyrischer Lyrik*. In-8°, Gissen, J. Ricker, 1874. — *Die Namen der Meere in den assyrischen Inschriften*. Berlin, Dümmler, 1878. — *Das Elfte Jahr des Kambyses*. Berlin, Vogt, 1879-1880.

[10] G. SMITH. *Chaldean account of the Deluge* from terra cotta tablets found at Nineveh, and now in the British-Museum. In fol., London, Mansell, 1872. — *Assyrian Discoveries;* an Account of explorations and discoveries on the site of Nineveh, during 1873 and 1874. In-8°, London, Sampson Low, 1874.

leurs plus célèbres cités, et mener à bien les magnifiques travaux d'assyriologie et d'ethnographie ancienne des Lenormant[1 et 2], des de Saulcy[3], des Oppert[4], des Spiegel[5], des Longpérier[6], des Norris[7], des Lepsius[8] et des Menant[9].

C'est ainsi que l'ethnologie, la géographie et l'histoire recueillaient sans relâche

[1] Ch. Lenormant. Cours d'histoire ancienne professé à la Faculté des Lettres de Paris. Première partie : *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale.* In-8°, Paris, Angé et Cie, 1837. — *Mémoire sur le classement des médailles pouvant appartenir aux treize premiers Arsacides.* In-4°, Paris, Didot, 1840.

[2] Fr. Lenormant. *Essai sur un document mathématique chaldéen et à cette occasion sur le système des poids et mesures de Babylone.* Paris, Lévy, 1868. — *Manuel de l'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques.* Paris, Lévy, 1869. — *Lettres assyriologiques et épigraphiques sur l'histoire et les antiquités de l'Asie antérieure.* 2 vol. in-4°, Paris, 1872. — *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'Ancien monde,* Paris, 1872-1875 — *Études accadiennes.* 3 parties en 1 vol. in-4°, Paris, 1873. — *Les premières civilisations, études d'histoire et d'archéologie.* 2 vol. in-8°, Paris, Maisonneuve et Cie, 1873. — *La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens.* Gr. in-8°, Paris, 1875. — *Les antiquités de la Troade et l'histoire primitive des contrées grecques.* Paris, 1876. — *Les Dieux de Babylone et de l'Assyrie.* Paris, 1877, etc...

[3] De Saulcy. *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* I. Inscriptions de Van. — I'. Inscriptions des Achéménides, 2 parties in 4°, Paris, 1849.

[4] Oppert. *Les inscriptions des Achéménides conçues dans l'idiome des anciens Perses.* In-8°, Paris, Imprim. nationale, 1851. — Études assyriennes. I. *Inscription de Borsippa relative à la restauration de la tour des langues de Nabuchodonosor.* In-8°, Paris, Imprim. imp., 1857. — *Expédition scientifique en Mésopotamie* de 1851 à 1854. 2 vol. in-4° et atlas in-fol., Paris, Imprim. imp., 1859-1863. — *Éléments de la grammaire assyrienne.* In-8°, Paris, Imprim. imp., 1860. — *État actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes.* In-8°, 1861. — *Les inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive.* In-8°, 1863. — Oppert et Menant. *Les fastes de Sargon, roi d'Assyrie de 721 à 703 av. Jésus-Christ.* In-fol., Paris, 1863. — *Grande inscription du palais de Khorsabad,* publiée et commentée. 2 parties. In-8°, Paris, 1863. — Oppert. *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie,* d'après les monuments. In-8°, Versailles, Beau, 1865. — *Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie dans l'antiquité.* In-4°, 1869. — *Babylone et les Babyloniens.* In-8°, 1869. — *Les inscriptions de Dour-Sarkayon (Khorsabad) publiées et commentées.* In-fol., Paris, Imprim. imp., 1870. — Oppert et Menant. *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée.* Gr. in-8°, 1877. — Oppert. *Le peuple et la langue des Mèdes.* In-8°, Paris, Maisonneuve et Cie, 1879. — Anciennes populations de la Mésopotamie; dans le *Bulletin de la Société d'ethnographie.* Paris, 1883, etc.

[5] Spiegel. *Die Altpers. Keilinschriften.* Leipzig, 1865. — *Eränische Alterthumskunde.* 3 vol. in-4°, Leipzig, Engelmann, 1871.

[6] A. de Longpérier. *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie des Sassanides.* In-4°, Paris, Didot, 1840. — *Antiquités de la Perse; Mémoires sur la chronologie et l'iconographie des rois Parthes Arsacides.* In-4°, Paris, Didot, 1853.

[7] Norris (Edwin). *Memoir on the scythic version of the Behistun Inscription.* In-8°, London, Harrisson and Sons, 1853. — *Assyrian Dictionary.* 3 vol. gr. in-8°. London, William and Norgate, 1868-1872.

[8] Lepsius. *Ueber die assyrischen Éponymen,* 1869. — *Die babylonisch-assyrischen Længemasse, nach der Tafel von Senkereh.* In-4°, Berlin, Dümmler, 1877.

[9] Menant (Joachim). Éléments d'épigraphie assyrienne. *Les Écritures cunéiformes. Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie.* In-8°, Paris, Duprat, 1864. — *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse.* In-8°, Paris, Lévy, 1872. — *Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'Écriture anarienne.* 2 vol. in-4°, Paris (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). — *Annales des rois d'Assyrie,* traduites et mises en ordre sur le texte assyrien. Gr. in 8°, Paris, Maisonneuve et Cie, 1874. — *Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des médailles de la Haye.* In-4°, La Haye, 1878. — Éléments d'épigraphie assyrienne. *Manuel de langue assyrienne.* Gr. in-8°, Paris, Imprim. nationale, 1880, etc.

les fruits de voyages tels que ceux de Leake[1] et Macdonald Kinneir[2] en Asie-Mineure; de Drouville[3], Johnson[4], et Ker Porter[5] en Perse, en Arménie et en Géorgie; de Fraser[6] et Alexandre Burnes[7] dans l'Iran septentrional; d'Alexandre et Léon de Laborde[8], Michaud et Poujoulat[9] dans l'Asie-Mineure; du malheureux Schulz[10], assassiné par les Kurdes dans la région du lac Van; de Charles Teixier[11] en Asie-Mineure, en Arménie et dans le bassin du Tigre; de Hamilton[12], Ainsworth[13], Aucher-Eloy[14], en Asie-Mineure, tandis que l'archéologie s'enrichissait des documents numismatiques qu'en rapportait M. Waddington[15] et des notes de M. G. Perrot[16], notes qui peuvent être considérées comme le point de départ du livre magnifique que ce savant archéologue a consacré depuis à l'*His-*

[1] Leake. *Journal of a tour in Asia Minor.* In-8°, London, Murray, 1824.

[2] Macdonald Kinneir. *Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan*, in the years 1813 and 1814; with Remarks on the *Marches of Alexander*, and *Retreat of the Ten Thousand*. Suivi de *Route from Merdine to Constantinople, by Sivas and Tokat* (en 1810). In-8°, London, Murray, 1818.

[3] Drouville. *Voyage en Perse*, de 1812 à 1813. 2 vol. in-8°, Paris, 1825 1826.

[4] Johnson. *Voyage de l'Inde en Angleterre par la Perse, la Géorgie, la Russie et la Prusse*, fait en 1817. 2 vol. in-8°, Paris, 1819.

[5] Robert Ker Porter. *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, during the years 1817-1820. 2 vol. in-4°, London, Longmans, 1821-1822.

[6] Fraser. *Narrative of a Journey into Khorasan* in the years 1821 and 1822. London, Longmans and C°, 1825, — *Travels in Koordistan*. 2 vol. in-8°, London, 1840.

[7] Alexander Burnes. *Travels into Bokhara*. 1834.

[8] Alexandre et Leon de Laborde. *Voyage en Orient*. 2 vol. grand in-fol., Paris, 1838.

[9] Michaud. *Histoire et bibliographie des Croisades.* 7 vol. in-8°, Paris, Michaud, 1822. — Michaud et Poujoulat. *Correspondance d'Orient.* 7 vol. in-8°, Paris, Ducollet, 1833-1834. — Baptistin Poujoulat. *Voyage dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte.* 2 vol. in 8°, Paris, Ducollet, 1840.

[10] Schulz. Lettres de Constantinople et d'Erzeroum; dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. I, 1828. — Notice sur la ville de Trébizonde; *même recueil*, 3e série, t. I, 1836.

[11] Ch. Teixier. *Description de l'Asie Mineure.* 3 vol. in-fol., Paris, 1839. — Exploration de l'Arménie, du Kourdistan et de la Suziane. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, t. XIV, 2e série, 1840. — Renseignements archéologiques sur quelques points de l'Asie Mineure, de l'Arménie et de la Perse. *Id.*, t. XV, 1841. — Itinéraire en Kourdistan, en Arménie et en Perse. *Ibid.*, t. XX, 1843. — Coupes hypsométriques du plateau de l'Iran ou arméno-caucasien. *Ibid.*, 1843.

[12] W. J. Hamilton. *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia.* 2 vol. in-8°, London, Murray, 1842.

[13] Ainsworth. *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldea.* In-8°, London, Parker, 1838. — *Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia.* 2 vol. in 8°. London, Parker, 1842.

[14] Aucher Eloy. *Relation d'un voyage en Orient.* In-8°, Paris, Roret, 1853.

[15] Le Bas et Waddington. *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure.* Paris, Didot, 1847. — Waddington. *Un voyage en Asie-Mineure au point de vue numismatique.* In-8°, Paris, Rollin, 1853.

[16] Perrot, Guillaume et Delbert. *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont.* 2 vol. in-fol. avec 88 pl., Paris, Didot. 1862-1872. — Perrot. *Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure.* In-8°, Paris, Lévy, 1864. — *L'île de Crète, souvenirs de voyage.* In-12, Paris, Hachette, 1867. — *De Galatia provincia romana.* In-8°, Paris, Thorin, 1867. Perrot et Chipiez. *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. I à III. Gr. in-8°, Paris, Hachette, 1882-1884.

toire de l'Art dans l'Antiquité. Les sciences naturelles, enfin, en même temps que les précieuses observations de Hamilton, de Kolenati, de Parrot et d'autres dont nous parlerons plus loin, voyaient éclore un ouvrage considérable de Jaubert et Spach[1] sur la flore de l'Orient, ouvrage rédigé en grande partie d'après les collections recueillies par le comte Jaubert lui-même au cours du voyage qu'il fit en Asie occidentale en compagnie de Charles Teixier.

Dans le même temps, Sarkisiansk[2] publiait en arménien la description de la *grande et petite Arménie*, contrée qui avait été déjà au commencement du siècle l'objet d'importants Mémoires de la part de notre compatriote Saint-Martin[3]; le naturaliste russe Tchihatcheff[4] consacrait à la configuration orographique et à la géologie de l'Asie-Mineure un travail de très longue haleine qui est resté un modèle en ce genre; le commandant Duhousset[5], puis Khanikoff[6], étudiaient les populations de la Perse; de Beaumont[7] rédigeait ses intéressants articles sur l'architecture du même pays, sujet repris de nos jours avec succès par M. Marcel Dieulafoy[8]; Schliemann[9] préludait en Troade à ses belles découvertes archéologiques; Deyrolle[10] parcourait en artiste et en naturaliste le Lazistan et l'Arménie, où devaient le suivre bientôt les Anglais James Creagh[11] et Fanshave Tozer[12];

[1] Le comte Jaubert. Lettres écrites d'Orient. Dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. XXIX, fév 1842. — Jaubert et Spach. *Illustrationes plantarum orientalium*. 5 vol. in-fol., Paris, 1842-57. — La flore orientale a trouvé également en M. G. Boissier, de Genève, un servant des plus distingués. Sa *Floria orientalis* (5 vol. in-8°, Genève) peut marcher de pair avec les meilleures publications de ce genre.

[2] Nersès Sarkisiansk. *Voyage dans la grande et la petite Arménie* (en arménien). In-8°, Venise, 1864.

[3] Saint-Martin. *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*. Paris, 1818.

[4] Tchihatcheff. *Asie Mineure*. Description physique. 8 vol. gr. in-8° et 3 vol. de pl. in-4°, Paris, 1866.

[5] Duhousset. La Perse. Dans le *Tour du Monde*, 2e semestre 1862 — Notice sur les chevaux orientaux. Dans le *Journal de médecine vétérinaire*, t. I, Paris, 1862. — *Études sur les populations de la Perse*. In-8°, Paris, de Soye et Bouchet, 1863.

[6] Nicolas de Khanikoff. Mémoire sur l'ethnographie de la Perse. Dans le *Recueil des Voyages et Mémoires* publiés par la Société de Géographie. Paris, Arthus Bertrand, 1866.

[7] A. de Beaumont. L'architecture en Perse. *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. et 15 oct. 1866.

[8] Marcel Dieulafoy. *L'art antique de la Perse*. In-fol., Paris, 1884. — Mme Jeanne Dieulafoy, au retour de voyage pendant lequel ont été recueillis les matériaux de cet important ouvrage a donné, dans le *Tour du Monde* (1883-1885) le récit de ses pérégrinations.

[9] Schliemann. *Ithaque, le Péloponèse, Troie*. In 8°. Paris, Reinwald. 1869. — *Trojanische Alterthümer. Bericht uber die Ausgrabungen in Troja*; Leipzig, 1874. — *Mycenæ; a narrative of Researches and Discoveries at Mycenæ and Tiryns*. In-8°, London, Murray, 1878.

[10] Deyrolle. Voyage dans le Lazistan et l'Arménie. Dans le *Tour du Monde*, 1875-1876.

[11] James Creagh. *Armenians, Koords, and Turks* 2 vol. in-8°, London, 1880.

[12] H. Fanshave Tozer. *Turkish, Armenia and Eastern Asia Minor*. In-8°, London, Longmans, 1881.

Jules Soury[1] décrivait, dans un ouvrage justement estimé, la civilisation de l'Asie antérieure ; Maspero[2] enfin, donnait une vie nouvelle, dans les pages de son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* à l'énorme quantité de matériaux épigraphiques, linguistiques et archéologiques que notre siècle avait recueillis en Égypte et dans toutes les parties de l'Asie occidentale.

La Syrie a nécessairement profité dans une large mesure de ce mouvement de découvertes et d'études, auquel l'Arabie n'a pas échappé non plus. Parmi les voyageurs que nous venons de citer, un grand nombre ont en effet visité la première de ces contrées en même temps que l'Asie-Mineure, et les érudits qui se sont occupés de l'Orient se sont arrêtés presque tous, non sans une visible prédilection, sur ce *Levant* si souvent parcouru. Notons, parmi les plus illustres, Buckingham, Botta, Aucher Éloy, de Laborde et surtout le Dr Robinson[3]; les archéologues de Luynes[4], de Saulcy[5], Ernest Renan[6], G. Rey[7], Schlumberger[8], de Vogüé[9], J. Halévy[10], Conder[11], Clermont-Ganneau[12]; puis les naturalistes Louis Lartet[13] et

[1] J. Soury. *Études historiques sur la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce.* Paris, Reinwald, 1877.

[2] Maspero. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.* Paris, Hachette, 1878.

[3] Robinson (professor Edward), docteur en théologie à New-York. — Très nombreux Mémoires sur la Palestine, de 1838 à 1852. — Voir la *Bibliographia geographica Palæstinæ, zunächst kritische Uebersicht gedruckter und ungedruckter Beschreibungen der Reisen im Heiligen Land*, von Titus Tobler. Leipzig, 1861.

[4] De Luynes. *Essai sur la Numismatique des Satrapies et de la Phénicie sous les rois Achéménides.* 2 vol. in-4°, Paris, Didot, 1846. — *Mémoire sur le sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon.* In-4°, Paris, Plon, 1856.

[5] De Saulcy. *Numismatique des Croisades.* In 4°, Paris, Rollin, 1847. — *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques.* 2 vol. in-8° et atlas in-fol., Paris, Gide, 1853. — *Recherches sur la numismatique judaïque.* In-4°, Paris, Didot, 1854. — *Histoire de l'art judaïque.* In-8°, Paris, 1864 (2e édition). — *Voyage en Terre-Sainte.* 2 vol. gr. in-8°, Paris, Didier, 1865. — *Mémoire sur les monnaies datées des Séleucides.* In-8°, Paris, 1871. — *Numismatique de la Terre-Sainte.* In-4°, Paris, Rothschild, 1874. — *Sept siècles de l'Histoire Judaïque.* In-8°, Paris, 1874.

[6] Ernest Renan. *Histoire générale et système comparé des langues Sémitiques.* In-8°, Paris, Imprim. imp., 1855. — *Mission de Phénicie.* Avec atlas de 70 pl. Paris, Imprim. nationale, 1864-74.

[7] G. Rey. *Voyage dans le Haouran et aux bords de la mer Morte, exécuté pendant les années 1857-1858.* Gr. in-fol. Paris, A. Bertrand. — *Les colonies franques en Syrie aux XIIe et XIIIe siècles.* In-8°, Paris, Picard, 1883.

[8] Schlumberger. *Les principautés franques du Levant.* In-8°, Paris, Leroux, 1877.

[9] De Vogüé. *Mélanges d'archéologie orientale.* In-8°, Paris, Imprim. nationale, 1868. — *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques.* 2 parties. In-4°, Paris, Baudry, 1868-1877.

[10] J. Halévy. *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques.* In-8°, Paris, Maisonneuve et Cie, 1874. — *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne.* In-8°, Paris, Imprim. nationale, 1876. — *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques.* In-8°, Paris, Maisonneuve et Cie, 1883.

[11] Conder. *Palestinæ exploration found.* London.

[12] Clermont-Ganneau. *La Palestine inconnue.* In-16. Paris, 1875.

[13] L. Lartet. Essai sur la géologie de la Palestine et des contrées avoisinantes, telles que l'Arabie et l'Égypte. Dans les *Annales des sciences géologiques*, 1869 et 1872.

Tristram[1], auxquels il convient de joindre notre savant ami le Dr Lortet, dont l'important ouvrage, *la Syrie d'aujourd'hui*[2], est le plus lumineux tableau que l'on ait tracé jusqu'ici de la Palestine et du Liban. On peut rattacher également à ce groupe de noms chers aux amis de l'Orient : celui de M. Girard de Rialle, qui, dès 1866, en rapporta une série de crânes syriens[3]; ainsi que celui du Dr Hamy, qui publia quelques observations intéressantes sur la crâniologie babylonienne[4].

En Arabie, enfin, comme nous l'avons dit, Burkhardt[5] avait brillamment continué la tâche entreprise par Niebuhr et à ces travaux fondamentaux étaient venues s'ajouter les notions que Chedufau[6] et Mary, deux Français entrés au service de Mehemet-Ali, avaient pu acquérir au cœur même de la péninsule pendant la guerre de trente ans que soutint le vice-roi contre les Arabes Wahhâbites. Jomard avait réuni dans ses *Études sur l'Arabie* une foule d'informations précieuses. Ruppell[7], Ehrenberg, Rochet d'Héricourt et surtout Haines et Hulton avaient fixé d'autre part par leurs relèvements géodésiques le tracé de la côte occidentale de la mer Rouge. Les travaux historiques de Fresnel[8], de Caussin de Perceval[9] et de Lottin de Laval[10], les explorations de Laborde[11], de Tamisier[12], de Botta[13], du lieutenant anglais Wellsted[14], de Burton[15], du Français Arnaud, qui copia

[1] TRISTRAM. *The survey of Western Palestina. The fauna and flora of Palestina.* In-4°, London, 1884.

[2] Dr LORTET. *La Syrie d'aujourd'hui.* Gr. in-4°, Paris, Hachette, 1883. — Causes des déformations que présentent les crânes des Syro Pheniciens. *Bull. Soc. anth. de Lyon.* T. III, p. 30. — Poissons et reptiles du lac de Tibériade. *Archives du Muséum des sc. nat. de Lyon.* T. III, 1883.

[3] GIRARD DE RIALLE. Crânes syriens. Dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2e série, 1866.

[4] Dr HAMY. Documents pour servir à l'anthropologie de la Babylonie. *Nouvelles Archives du Muséum de Paris.* 2e série, t. VII. In-4°, Paris, 1884.

[5] BURKHARDT. *Travels in Arabia.* In-4°. London. 1829.

[6] Dr CHEDUFAU. Relevés du pays d'Acir. *Bulletins de la Société de Géographie*, t. XIX. Paris, 1842.

[7] RUPPEL. *Reisen in Nubien, Kordofan und dem Petraïschen Arabien.* In-8°, Frankf., 1829 et *Reise in Abyssinien*, t. I, Frankf., 1838.

[8] FRESNEL. *Quatre lettres sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme.* Gr. in-8°, Paris, Barrois, 1836-1838.

[9] CAUSSIN DE PERCEVAL. *Essai sur l'histoire des Arabes pendant l'époque de Mahomet, jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane.* 3 vol. in-8°, Paris, Didot, 1847-1848.

[10] LOTTIN DE LAVAL. *Voyage dans la péninsule Sinaïtique et l'Égypte moderne.* In-4° et atlas de 72 pl., Paris, Gide et Cie, 1855-59.

[11] LÉON DE LABORDE. *Journey through Arabia Petrea, to Mount Sinaï and excavated city of Petra, the Edom of the Prophecies.* In-8°, London, Murray, 1836.

[12] TAMISIER. *Voyage en Arabie.* 2 vol. in-8°, Paris, 1840.

[13] BOTTA. *Relation d'un voyage dans le Yemen.* In-8°, Paris, 1841.

[14] R. WELLSTED. *Travels to the city of the Califs.* London, 1840. — *Travels in Arabia.* London, 1838.

[15] R. BURTON. *Personal narrative of a pilgrimage to el Medinah and Meccah.* 3 vol. in-8°, London, 1855.

le premier une partie des nombreuses inscriptions du Yémen, dont l'étude a été reprise, on sait avec quel succès, par un de nos compatriotes, M. J. Halévy[1]; de Palgrave[2], d'Avril[3], et enfin la publication que M. Lebon[4] a consacrée, l'année dernière, aux Arabes et à leur civilisation, ont largement contribué à faire connaître la Péninsule, ses habitants et les grands traits de leur histoire.

Ainsi l'Asie occidentale fut peu à peu conquise à la science. Sa configuration, son ossature montagneuse, sa flore et sa faune, son histoire même, au moins sous certains aspects, se révélèrent à l'Europe. Mais tandis que les explorateurs, dont une minorité d'élite a seule pu trouver place dans le court exposé qui précède, relevaient à l'envi les mille productions curieuses de ces climats, l'homme, dont on plaçait là le berceau, était incomplètement étudié. Même depuis l'aurore de l'anthropologie, bien peu de voyageurs ont parcouru ces contrées dans le but de recueillir les vestiges des plus antiques civilisations dont la connaissance s'impose aujourd'hui. Bien plus rares encore sont ceux qui ont rapporté de leurs pérégrinations des renseignements positifs, des mensurations anthropométriques, des documents ethnographiques et autres sur ces populations à la fois si diverses et si mélangées, et dont il serait si important de saisir les principaux caractères.

On pourrait à bon droit s'étonner que certains esprits, malgré cette absence presque complète de recherches méthodiques et de résultats probants, aient voulu, sur la foi des données bibliques, placer en Asie occidentale le centre de dispersion des races blanches, et, sans rien savoir de l'ethnologie du Caucase, imposer à ces races le nom général de caucasiques.

On pourrait s'étonner aussi de voir quelques archéologues décider, sur la seule interprétation de légendes éparses et nébuleuses, que le Caucase et les régions qui l'avoisinent au sud ont été le point de départ d'une grande partie de la civilisation néolithique et de celle du bronze tout entière.

[1] J. Halévy. *Rapport sur une mission archéologique dans le Yemen.* In-8°, Paris, Imprim. nationale, 1872.

[2] Palgrave. *Une année de voyage dans l'Arabie centrale.* 2 vol. gr. 8°, 1860.

[3] Ad. d'Avril. *L'Arabie contemporaine, avec la description du pèlerinage de la Mecque.* In-8°, Paris, Maillet, 1868.

[4] Gustave Lebon. *La civilisation des Arabes.* Gr. in-8°, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

Pour l'exposition détaillée des travaux qui ont amené à son niveau actuel notre connaissance de l'Arabie à ses divers points de vue, voir l'Index dressé par M. Lebon et la bibliographie de l'article Arabie du *Dictionnaire de géographie universelle* de M. V. de Saint-Martin.

C'est, on le voit, sur le Caucase principalement qu'ont porté ces assertions au moins aventurées. Serait-ce peut-être parce que, de tous les points de l'Asie occidentale, l'isthme ponto-caspien a été jusqu'ici le moins exploré et l'un des moins parfaitement connus ?

Le Caucase, en effet, est un pays moins ouvert que l'Asie mineure, la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie et la Perse. Tandis que ces contrées livraient peu à peu leurs secrets à leurs nombreux explorateurs, l'âpre plateau arménien et les puissants massifs qui le dominent au Nord ne s'étaient révélés que d'une façon sommaire aux légions romaines, aux armées byzantines et aux quelques marchands génois qui, à de longs intervalles, avaient abordé à la côte pontique. Il a fallu l'entrée en scène de la Russie et sa prodigieuse extension asiatique pour rendre à ces rudes montagnes toute leur importance et donner au monde occidental des notions à peu près exactes sur leur structure et sur leurs habitants. C'est, d'ailleurs, au gouvernement russe qu'appartint l'initiative du mouvement scientifique qui allait se poursuivre au Caucase pendant tout le dix-neuvième siècle. On ne peut guère compter au nombre des voyages utiles à la science ceux qui, antérieurement, avaient été accomplis depuis G. Interiano par les missionnaires italiens Lamberti et Zampi, par Jean de Luca[1], Olearius[2], Ferrand[3], Lerche, La Motraye[4], etc...; quoique leurs relations, de même que celle de Chardin[5], contiennent d'intéressants détails, elles ont été bientôt distancées par les études du dix-neuvième siècle et de la fin du dix-huitième.

Ce furent Gmelin[6] et Guldenstædt[7] qui, parmi les savants désignés en 1768 par

[1] Jean de Luca. *Relation des Tartares, Percopites et Nogaïs, des Circassiens, Mingréliens et Géorgiens.* Dans Thevenot : *Relations de divers voyages curieux qui n'ont pas été publiés.* 2 vol. in-fol., 1re partie. Paris, 1664 et sq.

[2] Olearius. *Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et Perse,* trad. de l'allemand. Paris, 1656.

[3] Dans le *Recueil des Voyages du nord,* t. IV, p. 516 à 534.

[4] La Motraye. *Voyage en Europe, Asie et Afrique,* t. II. 3 vol. in-fol., La Haye, 1727.

Ces deux derniers visitèrent les régions du Kouban (rive droite) et la Kabarda.

[5] Chardin. *Voyage en Perse.* ... t. I.

[6] Le voyage de Gmelin, qui a trait plus particulièrement aux provinces riveraines de la mer Caspienne (sud et sud-ouest), publié en allemand à Saint-Pétersbourg (4 vol. in-4o), n'a jamais été traduit en français, sauf les longs extraits qu'on en trouve dans l'ouvrage intitulé : *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse,* 4 vol. in-8o, Berne, 1778-1781 (V. de Saint-Martin).

[7] Dr J.-A Guldenstœdt. *Reisen durch Russland und im Caucasischen Geburge, auf befehl der russisch-kaiserlichen akademie der Wissenschafften,* herausgegeben von P. S. Pallas. — *Reisen nach Georgien und Imerethi...* et *Beschreibung des Kaukasischen Lander,* publiés par Klaproth. In-8o, Berlin, 1815.

Catherine II pour étudier les différentes parties de son empire, se chargèrent de l'exploration du Caucase. Ils ne tardèrent pas à être suivis par Engelmann, chef de l'escorte d'une mission russe qui se rendit en Perse en 1785, puis par l'Allemand Jacob Reineggs (1790)[1], dont les notes réunies en désordre représentent bien incomplètement les recherches auxquelles s'est livré leur auteur. Pallas[2], qui avait appartenu, comme Guldenstædt à la grande expédition de 1768, visita à son tour les steppes de la Russie méridionale ainsi que les hautes vallées du bassin du Kouban (1793). L'antiquaire Jean Potocki[3] parcourut peu de temps après les mêmes contrées. Sa relation, écrite en français, fut éditée trente ans plus tard par Klaproth[4], qui lui-même avait fait, en 1807-1808, un très important voyage dans la partie centrale du Caucase. Steven en 1810, Engelhard et Parrot[5] en 1811, le Dr Kupffer[6] et ses compagnons Lenz, Meyer et Menestriès en 1829, ajoutèrent de nouveaux matériaux à la géographie de cette région. Taitbout de Marigny[7] et Taüsch faisaient connaître vers le même temps (1818) quelques parties de la Circassie ; Gamba[8] (1822) ajoutait de nouvelles observations à celles déjà recueillies sur la Colchide et la Géorgie et sur leurs habitants ; Eichwald[9] étudiait en naturaliste et en géographe les bords de la mer Caspienne que devait parcourir, quelques années plus tard, ainsi que les plaines du bas Volga, de

[1] Dr AC. REINEGGS. *Allgemeine Historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus, aus dessen nachgelassenen papieren gesamelt und herausgegeben* von FRIED. E. SCHRŒDER. 2 vol. in-8°. Gotha und Saint-Petersburg, 1796-1797.

[2] Professeur PALLAS. *Voyages entrepris dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, traduction de MM. DELABOULAYE et TONNELIER. 2 vol. in-4° et atlas, Paris, 1805.

[3] Comte JEAN POTOCKI. *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, accompagné de plusieurs autres mémoires, publiés par KLAPROTH. 2 vol. in 8°, Paris, 1829.

[4] J. KLAPROTH. *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, avec une carte de la Géorgie. 2 vol. in-8°, Paris, 1823. — *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*. In-4° avec atlas in-fol., Paris, Schubart, 1826. — *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limitrophes, entre la Russie et la Perse*. 1 vol. in-8°, Paris, 1827.— *Vocabulaire de la langue géorgienne*, publié par la Société asiatique. Paris, Dondey-Dupré, 1827

[5] ENGELHARD et PARROT. *Reise in die Krym und in dem Kaukasus*. 2 vol. in-8°, Berlin, 1815.

[6] Dr KUPFFER. *Rapport fait à l'Acad. imp. des sciences de Saint-Pétersbourg sur le voyage dans les environs du mont Elbrouz, dans le Caucase, entrepris par ordre de S. M. l'Empereur*. In-4°, Saint-Pétersbourg, 1830.

[7] TAITBOUT DE MARIGNY. *Voyage en Circassie*, fait en 1818. In 8. Bruxelles, 1821.

[8] Chevalier GAMBA. *Voyage dans la Russie méridionale et particulièrement dans les provinces situées au delà du Caucase*, fait de 1820 a 1824. 2 vol. in 8° et atlas, Paris, 1826.

[9] EICHWALD. *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus ; Periplus des Kaspischen Meeres*. 3 vol. in-8°, Stuttgardt, 1834. — *Alte geographie des Kaspischen Meeres, des Kaukasus, und des sudlischen Russland*. In-8°, Berlin, 1838.

la Kama et du Kouban, le célèbre Hommaire de Hell[1]. La campagne du maréchal Paskewitch au sud du Caucase, en 1828 et 1829, contribua à l'avancement de nos connaissances positives sur l'ensemble de ce pays. Les observations qu'elle suscita furent réunies par M. Fonton[2], dans un livre qui donne de plus la substance d'un certain nombre d'ouvrages russes publiés antérieurement sur les mêmes régions. Enfin Dubois de Montpéreux exécuta, en 1833, son *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée*[3]. Tel est le titre sous lequel il publia le plus beau livre qui ait été écrit sur le Caucase. Bien qu'il soit dépassé aujourd'hui sur quelques points, il est impossible de ne pas rendre hommage à la persévérance, à l'opiniâtreté qu'il a fallu pour mener à bien une pareille tâche. Historien, archéologue, géologue, artiste, Dubois de Montpéreux a su fondre ensemble avec un admirable talent, tout ce qui avait été publié avant lui sur ces contrées encore peu connues. Presque toutes les idées qui ont été émises depuis sur l'ethnologie et l'histoire ancienne du Caucase trouvent leur source dans son ouvrage. Il est vrai qu'il a abordé à peu près tous les sujets et toujours avec la même clarté, le même style naturel et égal rehaussé parfois par des pages empreintes d'un enthousiasme véritable. Mais ce qui fait le principal mérite de ce travail, c'est la place que l'auteur y a faite à l'observation, place vraiment importante si l'on considère la pénurie des moyens que la science avait alors à son service. Quoiqu'il se soit laissé entraîner souvent par des identifications hasardeuses il faut avouer qu'il a produit, à l'appui de ses hypothèses, un bien plus grand nombre de faits que n'en exigeait son époque.

[1] Hommaire de Hell. *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase et la Russie Méridionale.* 3 vol. in-8° avec atlas, Paris, 1845.

[2] Fonton. *La Russie dans l'Asie Mineure* (campagne du maréchal Paskhéwitch en 1828 et en 1829). précédé d'un *Tableau du Caucase*. Gr. in-8° avec atlas in-fol., Paris, Leneveu, 1840.

[3] 6 vol. in-8° avec atlas in-fol., Paris. Gide, 1839 à 1843

Dubois de Montpéreux est né à Môtiers, près Neuchâtel (Suisse). Préparé par sa laborieuse jeunesse, par ses excursions archéologiques et géologiques en Suisse, en Courlande, en Lithuanie et en Pologne, par de fortes études universitaires et enfin par une connaissance approfondie des antiquités scandinaves, il commença par l'Ukraine l'exploration de la Russie méridionale, passa de là en Crimée, suivit de Sébastopol à Redout-Kaleh la côte orientale de la mer Noire, puis se rendit successivement à Koutaïs, à Akhaltzikh, dans la vallée de Bordjom, dans le Letchkhoum, dans le Ratcha, revint sur ses pas pour visiter la vallée du Rion, Poti, le Gouriel, puis à Koutaïs d'où il se rendit à Tiflis par Gori et Ouplis-Tzikhe. De Tiflis il alla à Érivan et visita chemin faisant les vallées de la Débéda et de l'Akstafa ainsi que les hauteurs qui dominent la côte occidentale du lac Gok-tchaï; puis, après une série d'excursions dans toutes les parties remarquables de la région qui s'étend entre Erivan et l'Araxe, il contourna au sud le lac

Dubois de Montpéreux n'a parcouru ni le Daghestan ni les basses vallées de la Koura et du Térek. Toutefois, il peut être considéré comme le dernier des explorateurs généraux du Caucase. Après lui les voyages se restreignent dans cette contrée soit à une région déterminée, soit à une branche spéciale de la science.

Déjà Sjœgren[1] avait enrichi la philologie de notes nombreuses sur les dialectes de la partie centrale de la chaîne. Brosset[2] jeune, par ses travaux considérables touchant le géorgien et sa littérature avait préparé les matériaux des discussions qui ne pouvaient tarder à surgir à propos de la généalogie de cet idiome.

arménien, vit Nakhitchevan, Choucha, Elisavetpol et Tifli, qu'il quitta de nouveau pour faire une tournée rapide en Kakhétie; puis il traversa le Caucase par le Darial, visita Vladikavkaz, Ekaterinograd, Georgiewsk, Piatigorsk et Kislovodsk et revint à son point de départ, la Crimée.

De retour en Suisse, et après la publication de son voyage, Dubois ne resta pas inactif; stimulé par les récompenses et les éloges qui lui arrivaient de toutes parts, il commença, avec l'appui généreux du gouvernement helvétique, la publication de ses *Antiquités neuchâteloises*, dont il ne put aborder le texte. Il avait rapporté de ses pérégrinations les germes de cette fièvre intermittente dont le Caucase est si prodigue. La mort vint mettre un terme à ses longs travaux, seize ans après son retour, le 7 mai 1850. Un ami cueillit, dans les innombrables documents réunis par le défunt, vingt pages qu'il plaça à la tête des *Antiquités neuchâteloises*, et l'album parut. Ce fut un dernier fleuron à sa couronne de savant; mais quelle que soit l'importance de cet ouvrage posthume, il reste pour nous bien loin du *Voyage autour du Caucase*, auquel Dubois de Montpéreux a dû sa gloire la plus durable et la reconnaissance de tous ceux qui se sont occupés après lui de l'Isthme ponto-caspien.

[1] Sjögren. Ossetiche Studien mit besonderer Rücksicht auf die Indo-Europäischen Sprachen. *Erste Lieferung.* Die Selbstlaute. *Mém. Acad. Saint-Pétersbourg*, VI, *série polit. hist. phil.* T. VII, p. 571 et sq., 1847. — *Iron Jevzagakhour* das ist ossetische Sprachlehre, nebst Kurzem ossetisch-deutschen und deutsch ossetischen Wörterbuche. In-4° de 543 p., Saint-Pétersbourg, 1844.

[2] Brosset *Chronique géorgienne*, traduction, notes et texte géorgien, publiés par la Société asiatique de France. In-8°. Paris, Imprimerie royale, 1831. — *Grammaire géorgienne.* Paris, 1834. — *Description de la Géorgie*, par le tzarewitch Wackhoucht. Saint-Pétersbourg, 1842. — *Histoire de la Géorgie.* In-4°, Saint-Pétersbourg 1849-1850 et 1854 1857. — *Addition et éclaircissements relatifs à l'Histoire de la Géorgie.* In-4°, 1851. — *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie.* In-8°, avec atlas in-4°, 1849-1851. — *Ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois Bagratides aux Xe et XIe siècles.* 2 vol. avec pl. et atlas, 1860 1861. — *Histoire chronologique*, traduite de l'arménien. In-4°, 1869.

Le rôle de Brosset dans la reconstitution de l'histoire du Caucase et dans l'étude des dialectes Kartvéliens offre une telle importance que nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser d'accompagner son nom d'une courte notice.

Né en 1802, à Paris, Brosset, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, fut pendant trois ans professeur d'humanités au Petit-Montrouge et à un autre collège de jésuites. Il abandonna bientôt la théologie pour se vouer à l'étude des langues orientales et principalement à celle de l'arménien et du géorgien. Ses premiers travaux, encouragés par Saint-Martin, allaient lui valoir une mission en Géorgie, lorsque survint la révolution de 1830.

N'attendant plus aucune ressource de ses études spéciales, il se fit compositeur, puis correcteur dans une imprimerie. Mais il ne tarda pas à se lasser de cette situation précaire, sollicita et obtint une chaire d'adjoint pour les littératures géorgienne et arménienne à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, où il se rendit. Une vie nouvelle l'attendait dans cette seconde patrie. Nommé successivement académicien ordinaire, inspecteur des écoles primaires de Saint-Pétersbourg, bibliothécaire à la grande bibliothèque publique, conservateur de la collection des monnaies orientales du palais de l'Ermitage, il continua ses belles publications, puisant à pleines mains aux sources déjà abondantes de la science russe. Telle est en quelques mots, cette existence curieuse, l'une des plus remarquables qui se soient consacrées au Caucase.

Le classement des races de l'isthme ponto-caspien d'après leurs coutumes respectives et leurs langues, déjà esquissé par Klaproth et Dubois, allait prendre un certain degré de précision sous l'influence des observations de Bell[1] et Longworth[2] (1837-1839) sur les mœurs et le pays des Tcherkesses; de Koch[3] et surtout de Rosen[4] sur la Lazie, la Colchide et l'Ossêthie, ainsi que sur les différents dialectes qui y sont parlés; M. Vivien de Saint-Martin[5] publiait à cette époque ses belles recherches d'érudition touchant l'histoire géographique, les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase. Bergé[6] donnait, en 1861, une remarquable étude sur les Tchetchènes et ne tardait pas à être suivi par le général Uslar[7], qui complétait fort heureusement l'édifice ébauché par ses devanciers du commencement du siècle en faisant connaître successivement les dialectes Tchetchène, Avare, Lèke et Abkhaze. Un linguiste de mérite, M. Miller[8], a commencé enfin, il y a peu de temps, une nouvelle étude de la langue ossèthe.

Dès 1870. une publication qui devait exercer une influence décisive sur les investigations dont le Caucase était l'objet, fut entreprise par l'éminent ethno-

[1] J.-S. Bell. *Journal d'une résidence en Circassie*, traduit de l'anglais par Louis Vivien de Saint-Martin. 2 vol. in-8°, Paris, Arthus Bertrand, 1841.

[2] J.-A. Longworth. *A year among the Circassians*. 2 vol. in-12. London, 1840.

A ces deux importants ouvrages il convient d'ajouter celui d'Edmund Spencer : *Travels in the Western Caucasus*. 2 vol. in-8°, London, 1838, ainsi qu'un autre livre du même auteur : *Travels in Circassia, Krim, Tartary*, etc.. 2 vol. in 8°, London, 1837. On y peut joindre aussi les *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, faisant suite au *Voyage à Magnésie, à Tyatire et à Sardes* exécuté, près d'un siècle auparavant, par de Peyssonnel et publié à Paris, en 1825.

[3] Karl Koch. *Reise nach dem Kaukasischen Isthmus*. 2 vol. in-8°, Berlin, 1846.

[4] Rosen. *Sprâche der Lazen, abhandlungen ueber das Mingrelische*. In-4°, Berlin, 1840. — *Ossetisch grammatike*. Lemgo, 1846

[5] L. Vivien de Saint-Martin. *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase*. In 8°. Paris, Arthus Bertrand, 1847. — *Etude de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*. 2 vol. in-8°, Paris, Arthus Bertrand, 1850.

[6] Bergé. *La Tchetchenya et les Tchetchenzes. Le Globe*. Genève, 1861. — Bergé et Bakratzé. *Mémoires de la Société archéologique du Caucase*. In fol. Tiflis, 1875.

[7] Pierre Uslar. Ueber die geographische Verbreitung der awarischen Sprache. Verbreitung der awarischen Sprache aus einem Briefe an Akademiker Schiefner. *Mél. asiat. de l'Acad. imp. des Sciences de Saint-Pétersbourg*. T. V, p. 109 et sq. — Tschetschenszisches und Awarisches Auszüge aus Briefen an Akademiker Schiefner. *Même recueil*, t. V, p. 175 et sq. — Schiefner. Ausführlicher Bericht über des Generals Baron Peter von Uslar. *Abchasische Studien. Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, VIIe série, t. VI, n° 12 et t. VIII, p. 61, 1863. — Ausführlicher Bericht über Baron P. v. Uslars' *Kasikumukische Studien. Même recueil*, t. X, no 12, et VIII, p. 125, 1866. L'académicien Schiefner a publié, en outre, sous son propre nom, un certain nombre d'études sur la langue ossèthe.

[8] Miller. *Études Ossèthes*, en 2 parties. In-8°, Moscou, 1882 (en russe).

logue Seidlitz[1]. Entouré de tout ce que Tiflis compte de savants et d'intelligents chercheurs, M. Seidlitz a su réunir dans ce recueil une foule d'articles très divers, histoire et légendes, statistique et ethnographie, archéologie même, n'ayant d'autre lien commun que leur objet ou plutôt leur but, la connaissance de la grande chaîne à tous ses points de vue. C'est ce qui assure à l'*Annuaire statistique du Caucase* un caractère nettement scientifique et un durable succès. Depuis, son directeur a donné une magnifique carte ethnologique, la seule qui embrasse la totalité de l'isthme. La classification adoptée pour l'exécution de cette carte est basée essentiellement sur les données de la linguistique et de l'ethnographie.

D'autres travaux anthropologiques, d'une moindre étendue mais non moins sérieux, ont suivi l'éclosion de la *Statistique*. Le zoologiste Radde[2], en même temps qu'il organisait au Musée caucasien de Tiflis une remarquable galerie ethnographique, relevait des notes intéressantes sur les Khevsours et leurs montagnes. Le général Komaroff[3] consacrait aux tribus plus dispersées et plus nombreuses du Daghestan un travail et une carte justement estimés.

Les problèmes soulevés par l'étude encore incomplète des langues du Caucase et leur place dans les familles aujourd'hui acceptées le plus généralement continuaient à susciter des discussions et d'utiles recherches. M. Zagarelli[4] exposait ses idées relatives au géorgien, en examinait à grands traits la littérature et concluait à l'indépendance des idiomes Kartveliens. M. Zagoursky[5], enfin, recueille aujourd'hui encore parmi les populations du massif oriental, des documents philologiques nouveaux et positifs.

La Société de Géographie, dont M. Zagoursky est l'âme, a donné depuis son origine une impulsion énergique à l'exploration des diverses parties de la chaîne.

[1] Seidlitz, avec la collaboration de MM. Abich, Bayern, Bergé, Berzeloff, Chavroff, Felitzine, Kersevanoff, Koulichabaroff, Kondarenics, Margraff, Peterson, Zagoursky, Sakaloff, Seigal, Zelitzki, Stalinski, Vodkokoué, etc., etc. *Statistique du Caucase.* 12 vol. in-4°, Tiflis, depuis 1870 (en russe). — Seidlitz. *Carte ethnologique du Caucase.* Saint-Pétersbourg, 1880.

[2] Radde. *Die Chewsuren und ihr Land.* In-8°. Cassel, 1878.

[3] Général Komaroff. *Populations du district du Daghestan*, avec une carte ethnographique. In-8°, Tiflis, 1880 (en russe).

[4] Zagarelli. *Examen de la littérature relative à la grammaire géorgienne.*

[5] Zagoursky. *Recherches sur les langues du Caucase.* In-4°, Tiflis, 1880 (en russe).

Aux ascensions des Parrot et des Kupffer, aux études des naturalistes Eichwald, Brandt[1], Nordman[2], Baer[3] et Kolenati[4] ont succédé les excursions des membres de cette Société, les pérégrinations isolées de Douglas et Freshfield[5], de B. Vereschaguine[6], cet artiste si observateur et si fin, de Munsay[7], Cunynghame[8], de Kœchlin-Schwartz[9], de Grove[10], de Mme Carla Serena[11] et les observations scientifiques des zoologistes Kesler[12] et Radde[13], celles du botaniste Smirnoff[14] et de quelques autres naturalistes.

Les linéaments principaux de la géologie du Caucase, sur laquelle on n'avait encore que les aperçus jetés à longs intervalles dans les relations d'Engelhardt, d'Hommaire de Hell, de Dubois et de Koch se sont fixés peu à peu grâce aux

[1] BRANDT. Voyage dans une partie de l'Arménie et de l'Asie Mineure. Dans les *Nouvelles annales des voyages*, t. I, 1838. — Note sur quatre nouvelles espèces de Serpents de la côte occidentale de la mer Caspienne et de la Perse septentrionale, découvertes par M. Kareline. *Bull. acad. imp. de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 241 et sq., 1837. — *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*. 4 vol. gr. in-8°, Paris, 1840 1843.

[2] NORDMANN (Alexandre). Voläufige Diagnosen einiger während einer naturwissenschaftlichen Reise im westlichen Theile der Kaukasischen Provinzen entdeckten und als neu erkannten Pflanzenspecies. *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 311 et sq. 1837. — Ueber das Vorkommen des Auerochsen im Kaukasus. *Bull. Acad. sc. Saint-Pétersbourg*, t. III, p. 305 et sq., 1838.

[3] BAER. An die Kaiserliche Academie der Wissenschaften. Berichtüber die kapische Fischerei. *Bull. phys. et chim. Acad. Saint-Pétersbourg*, t. XIV, p. 316 et sq. — Die Astrachanische Häring oder die Alse (franz. *alose*) des Kaspischen Meeres. *Bull. phys. et chim. Acad. Saint-Pétersbourg*, t. XVI, p. 327 et sq., 1856-57. — Zur Fauna der Krym, ein Beitrag von Dr H. Rathke. *Bull. acad. Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 16, 1835.

[4] KOLENATI. Die Gletscherlawine am Kazbek. *Bull. class. mathem.*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1843.

[5] DOUGLAS et FRESHFIELD. *Travels in the central Caucasus and Bashan*. 1 vol. in-8°, London, Longmans, Green and Co, 1869.

[6] B. VERESCHAGUINE. Voyage dans les provinces du Caucase. *Tour du monde*, 1868 et 1869.

[7] MUNSAY. *Journey through the Caucasus and the interior of Persia*. 1 vol. in-8°, London, 1872.

[8] KŒCHLIN-SCHWARTZ. *Un touriste au Caucase*. In-18, Paris, Hetzel, 1880.

[9] CUNYNGHAME. *Travels in the Eastern Caucasus*. In-8°, London, 1872.

[10] GROVE. *Le Caucase glacé*, traduit de l'anglais. In-18, Paris, Quantin, 1881.

[11] CARLA SERENA. Le Caucase, 1880. — Mingrélie, 1881. — Abkhasie, 1882 (1er semestre). — Kakhétie, 1882 (2e semestre) parus successivement dans le *Tour du Monde*.

[12] KESLER. Les résultats scientifiques de son voyage sont consignés dans les Mémoires de la Société des naturalistes de Saint-Pétersbourg. t. VII.

[13] RADDE. *Bericht über die biologisch geographischen Untersuchungen in den Kaukasus-Ländern*. Gr. in-4°, Tiflis, 1866. — Reisen und Forschungen im Kaukasus im Jahr 1865. *Mittheil. de Petermann*, 1867, p. 12 et 92; 1868, p. 55 et 129. — Vier Vorträge über den Kaukasus. *Mittheil. de Petermann*. Ergänzungsheft, n° 36. In-4°, VI-71, avec 2 cartes, Gotha, 1874.

[14] SMIRNOFF. Note sur un chêne et un érable caractérisant la limite supérieure de la végétation arborescente dans la Transcaucasie. *Annales de la Société botanique de Lyon*, t. X, n° 2, 1882. — On trouvera, de plus, de très nombreuses indications bibliographiques dans le *Tableau général méthodique et alphabétique des matières contenues dans les publications de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, depuis sa fondation*. In-8°, Saint-Pétersbourg, 1872.

persévérantes recherches de MM. Abich[1], Fréd. Bayern[2], Ernest Favre[3] et Stebnitzky[4].

L'archéologie et l'anthropologie, malgré les ingénieuses dissertations de Dubois de Montpéreux et quelques travaux essayés çà et là sur les ruines les plus remarquables de certaines régions de l'isthme, étaient restées au Caucase en arrière des autres sciences. Mais elles ne pouvaient tarder d'atteindre un niveau plus élevé. Le mouvement initial imprimé depuis quelque temps déjà par les premières fouilles de Bayern ainsi que par les travaux craniographiques de MM. Smirnoff[5] et Csepura fut accentué fortement en 1879 par le congrès et l'exposition anthropologiques de Moscou[5]. Comme au temps de la grande Catherine, la Russie fut alors parcourue par une pléiade de savants qui, sous la haute direction du professeur Bogdanoff[6], l'initiateur de cette œuvre scientifique et nationale, en étudièrent les populations et exhumèrent les vestiges de son passé le plus lointain. Le Caucase, dont les chants de Pouchkine, de Lermontoff avaient depuis longtemps popularisé en Russie les légendes étranges, les belles et libres peuplades, les sites pleins de grandeur, ne resta pas en dehors des préoccupations du savant professeur de Moscou. Tandis que M. Filimonoff[7], conserva-

[1] ABICH. *Erläuterungen zu einem Profile durch den nördlichen Abhang des Kaukasus vom Elbruz bis zum Beschtau.* Zeistchr. für allgemeine Erdkunde, 1853. — *Das Meschische oder Karthli-Imerethinische Grenzgebirge in geologischer und climatologischer Beziehung.* Bull. class. math. et phys. IX. Saint-Pétersbourg, 1857. — *Ueber Manganeze in Transcaucasien..* Mel. phys. et chim. du Bull. Acad. Saint-Pétersbourg. III, 1858. — *Vergleichende Grundzüge der Geologie des Kaukasus wie der armenischen und nordpersischen Gebirge.* Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, IX, 1859. — *Sur la structure et la géologie du Daghestan.* Mémoires de l'Académie impériale, 7e série, nº 4, Saint Pétersbourg, 1862. — Beiträge zur geologischen Kenntniss der Thermalquellen in den Kaukasischen Ländern, 1865. — Aperçu de mes voyages en Transcaucasie 1864. *Bull. Soc. des natur. de Moscou*, 1865. *Zur Geologie des südöstlichen Kaukasus.* Bull. Acad. Saint Pétersbourg, VI, 1866. — *Etudes sur les glaciers actuels et anciens du Caucase*, 1870. — Bemerkungen die über die Geröll- und Trümmerablagerungen aus der Gletscherzeit im Kaukasus. *Mél. Bull. Acad. Saint-Pétersbourg*, 8. — Uber die Naphtabezirke des nordwestlichen Kaukasus.

[2] Pour le rôle de Bayern dans l'accroissement de nos connaissances sur le Caucase, voir, ci-après, sa biographie.

[3] E. FAVRE. *Glaciers de la chaine du Caucase.* Archives des sciences phys et nat. Genève, 1869. — *Recherches géologiques dans la partie centrale de la chaine du Caucase.* In-4º avec carte, Genève, Georg, 1875.

[4] STEBNITZKY. Iss estiga kavkaz. *Osd' Roussk. geogr. Obchtchestoa*, 1877-78. — *Mittl eilungen von Petermann*, 1875.

[5] SMIRNOFF. Sur les fouilles entreprises dans les régions du Caucase. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de* Paris, t. XII, 1877. — Aperçu sur l'ethnographie du Caucase. *Revue d'anthropologie.* Paris, Masson, 1881.

[6] BOGDANOFF, avec le concours de MM. ANOUTCHINE, TIKHOMIROFF, ZOGRAFF, etc... *L'exposition anthropologique de Moscou de 1879. Nouveaux mémoires de la Société des Amis de l'histoire naturelle, de l'anthropologie et de l'ethnographie.* In-4º. Moscou, 1878 et 1879 (en russe).

[7] FILIMONOFF. Culture préhistorique en Osséthie. *Travaux de l'Expos. de Moscou.* In-4º. Moscou, 1878 (en russe).

teur du Musée archéologique de cette ville, fouillait les mégalithes de la Crimée, les nécropoles préhistoriques de Koban et de Kazbek, où il fut bientôt suivi par le colonel Olchewski [1], à qui l'on doit également l'exploration des cimetières plus récents de la haute vallée de l'Ouroukh, M. Felitzine [2] ébauchait ses investigations sur les dolmens du Kouban; M. Bogdanoff entreprenait, avec M. Tikhomiroff [3] une étude détaillée des crânes modernes de Chapsoughs et de son côté, M. Tchermienski [4] faisait connaître les crânes qu'il a extraits des tombeaux de l'Abkhasie et de la Tcherkeska.

A ces recherches se borne le premier emploi, au Caucase, des méthodes anthropologiques. Deux ans plus tard seulement, les mensurations sur l'homme vivant devaient être inaugurées dans ces montagnes.

Nous ne saurions clore cette revue sans insister sur le rôle de l'infatigable Bayern [5].

[1] OLCHEWSKI Cet archéologue a publié en russe un travail autographié avec planches sur les nécropoles de la Digourie et de l'Ossethie. Cet ouvrage a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires.

[2] FELITZINE. Rapport sur les crânes et les objets ethnographiques découverts dans le district d'Ekaterinodar. *Travaux de l'Exposition anthropologique de Moscou*, 1879 (en russe) —*Carte archéologique du district d'Ekaterinodar* (en russe), inédite.

[3] BOGDANOFF et TIKHOMIROFF. Crânes des Chapsoughs. Dans les *Mémoires de la Société des Amis de l'Histoire naturelle et de l'Anthropologie de Moscou*, 1881 (en russe).

[4] TCHERMIENSKI. *Travaux de l'Exposition anthropologique*. Moscou, 1879 (en russe).

[5] BAYERN. Description géologique et minéralogique et catalogue de la collection réunie par Bayern à l'établissement de Piatigorsk. *Bulletin de la Société balnéaire*, 1866 (en russe). — Les tombeaux de Mtzkhet. — Les antiquités caucasiennes. — Dolmens. *Bulletin statistique du Caucase* (en russe). — Matériaux de construction du Caucase. *Bulletin de la Société technique du Caucase*, 1873 (en russe). — Découverte d'une pierre à inscription hébraïque. *Annales de la Société archéologique du Caucase*. 1875.

En outre de ces publications, Bayern a dans les mains prêts à être publiés un grand nombre de mémoires touchant la géographie mythique, l'histoire, la géologie, l'entomologie et la botanique du Caucase.

Bayern est né en 1817. Il est originaire de la Transylvanie et fit ses premières études à l'école de Cronstadt. Il en sortit en 1830, déjà naturaliste, et, dix ans plus tard, devenu homme, il se rendit à Odessa, comme professeur de langues. En 1843, une découverte d'ossements fossiles que publia son maître et ami, le célèbre anatomiste Alexandre Nordmann, vint rallumer, chez Bayern, le feu à demi éteint des sciences naturelles, auxquelles il se voua entièrement. Trois ans après, il fit son premier voyage au Caucase, d'où il rapporta vingt-quatre mille insectes et de nombreuses observations de tout genre. De là datent véritablement les premiers pas de sa carrière. En 1850, il revint au Caucase, visita l'année suivante l'Osséthie et l'Iméreth, et fonda, grâce aux nombreuses et belles collections qu'il avait su réunir, le Musée de la Société de Géographie; ce fut l'origine du musée caucasien dont la dirction appartient aujourd'hui au Dr Radde.

Notre but n'est pas de suivre l'infatigable explorateur dans ses pérégrinations incessantes à travers l'isthme ponto-caspien. Chaque année amenait de nouvelles excursions, de nouvelles recherches et de nouvelles découvertes. Il nous suffira de rappeler les principaux événements d'une vie qui peut se résumer en deux mots : travail et persévérance! En 1859, il fut nommé conservateur du Musée de la Société de géographie, qu'il avait créé. En 1860, il accompagna M. Abich dans ses explorations géologiques en Daghestan et en Tchetchèna, explorations qui furent reprises en 1861 et 1862, dans les régions d'Akhaltzikhe et de l'Adjara. En 1864, il fut dépossédé des collections

Depuis près de quarante ans qu'il est fixé au Caucase, il n'a cessé de l'explorer en tous sens recueillant sur sa constitution géologique, sa flore, sa faune, sa topographie, sur son histoire, enfin, des volumes de notes et de matériaux de toutes sortes, accumulant les collections, et mettant au service de ses recherches les ressources d'une érudition immense et prodigieusement variée.

Ce sont les fouilles de ce savant dans la vallée de l'Aragva et à Mtzkhet, ainsi que celles pratiquées dans les nécropoles de Marienfeld, de Sartatchalo et de Redkine-Lager qui attirèrent de nouveau l'attention sur l'anthropologie caucasienne, et c'est en partie l'intérêt de ses découvertes qui décida mon premier voyage, en 1879. La question de l'origine du bronze fut remise à l'ordre du jour. Tranchée successivement en faveur de la Phénicie, de l'Etrurie, de la Grèce, de la Scandinavie même, elle m'avait amené à visiter à différentes époques ces régions privilégiées, à étudier leurs collections et les gisements des trouvailles qui y avaient été faites.

Ces théories ébranlées, on avait jeté les yeux sur la Transcaucasie et sur les régions qui la relient à la Méditerranée. Mes travaux personnels sur la première étape de la métallurgie[3] m'avaient conduit aussi à tourner mes regards vers l'Orient,

qu'il avait eu tant de peine à former. Le chagrin le fit tomber malade; il ne fallut rien moins pour le rappeler à la santé et à la vie active que l'intervention bienveillante du Dr Smirnoff.

Ce dernier, inspecteur des eaux de Piatigorsk, l'invita à venir organiser un musée dans l'établissement thermal. Bayern s'y rendit et ce fut le point de départ d'une série de promenades géologiques et d'observations sur les volcans de la partie occidentale de la chaîne. Il découvrit, de plus, dans la région de Pchad, Beregovoï et Djouba une série de dolmens. Enfin, se trouvant à Ekaterinodar, sur le Kouban, il y fonda un petit musée géologique. Mais le résultat le plus important et aussi le plus inattendu de cette période d'activité fut de jeter Bayern dans l'étude des légendes caucasiennes et de le détourner quelque peu de ses recherches d'archéologie positive.

Néanmoins il n'abandonna pas la géologie. Les gorges de Bordjom, l'Iméreth, le Ratcha, le Karabagh furent, de 1867 à 1870, l'objet de ses investigations. Puis quelques découvertes – dolmens et tombes en dalles brutes — le rejetèrent de nouveau dans ce courant où la comparaison des mythes de Prométhée et de Vulcain avec les actions souterraines du globe avait failli l'entraîner quatre ans auparavant.

Il se mit au travail avec son ardeur habituelle et les trouvailles de l'Aragva, de Mtzkhet, de Marienfeld, de Sartatchalo marquèrent ses premiers pas dans la voie nouvelle. La fondation de la *Société des amis de l'Archéologie du Caucase*, la nomination de Bayen comme conservateur d'un musée composé presque exclusivement de ses collections vinrent mettre, vers 1874, un terme à ses excursions les plus lointaines. La découverte de la nécropole de Redkine-Lager, l'exploration du lac Gok-tchaï et celle du pays tchetchène ont interrompu cependant, vers 1879 et 1880, ce repos si bien mérité. L'année suivante réservait à notre savant ami une déception cruelle : sa chère Société désorganisée, ses collections ont été annexées au grand et splendide Musée caucasien. Tels étaient les fruits de quarante années de travaux, de voyages et de luttes rendus plus difficiles encore par sa situation souvent précaire. Son dévoûment à la science n'a pourtant pas été tout à fait méconnu ; des voix généreuses se sont fait entendre et nous sommes heureux de penser que désormais il pourra vivre tranquille, sans inquiétude, au milieu des innombrables collections qu'il a réunies.

[3] Ernest Chantre. Études paléoethnologiques dans le bassin du Rhône. I. *Age du bronze* ou *Origines de la Métallurgie en France.* 3 vol. in-4° avec cartes et atlas in-folio. Paris, Baudry, 1875-76. II. *Premier âge du fer.* 1 vol. in 4°. Paris, Baudry, 1879.

mais bien au delà du Caucase, pour y chercher le point de départ de ces manifestations d'une industrie nouvelle.

Les régions orientales de la Méditerranée, que de nombreuses découvertes avaient fait considérer par quelques auteurs comme un centre de dispersion des instruments de bronze, ne me semblaient qu'une étape de la marche que ce métal avait suivie des confins méridionaux de l'Asie jusqu'en Europe.

Il devenait nécessaire, pour conclure avec quelque certitude, de se rendre maître de toutes les données du problème, et pour cela, de visiter d'abord l'Asie occidentale. Les trouvailles archéologiques de la région de Tiflis indiquaient naturellement la région ponto-caspienne comme point de départ de ce voyage d'exploration si longuement médité, caressé comme un rêve, et que des circonstances heureuses me permirent de réaliser plus tôt que je ne l'avais espéré.

Invité à prendre part au Congrès et à visiter l'exposition anthropologique de Moscou avec quelques-uns de mes collègues et maîtres[1], je profitai de cette excellente occasion pour étudier quelques collections recueillies au Caucase et augmenter la somme de renseignements que je possédais.

Enfin, en 1879, chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique de France d'une mission scientifique dans la Russie méridionale, je reçus du gouvernement de Saint-Pétersbourg les recommandations nécessaires pour faciliter mon voyage et les recherches que j'allais entreprendre. Le 6 septembre, je quittais la capitale de toutes les Russies, accompagné de M. Jean de Poustchine, qui avait bien voulu me suivre en qualité d'interprète. Ce jeune naturaliste avait fait partie de l'expédition scientifique envoyée sur les rivages de la mer Caspienne et dirigée par Kesler; il avait déjà l'expérience du climat et des choses du pays que nous allions parcourir.

Nos préparatifs terminés à Nijni-Nowgorod, nous descendîmes le majestueux Volga jusqu'à Tzaritzine, où nous prîmes la direction des montagnes en passant par Rostov et Vladikavkaz.

Quelques promenades dans la vallée du Terek me permettaient de faire une série d'observations anthropologiques et, pendant un séjour de six semaines à Tiflis, j'ai pu, grâce à l'obligeance de Bayern, pratiquer des fouilles en Géorgie et étudier les

[1] MM. de Quatrefages, Broca, de Mortillet, Topinard, Hamy, Magitot et Lebon

collections de ce vénérable savant ainsi que celles de quelques autres archéologues et naturalistes.

Mon retour s'effectua par la mer Noire et la Crimée, ce qui me permit de visiter les dolmens et les antiquités grecques de cette belle région.

Les renseignements que j'ai recueillis dans ce premier voyage sont consignés dans un rapport que j'adressai à M. le Ministre de l'Instruction publique [1].

Mais, tandis que je rapportais des documents tout à fait nouveaux et fort curieux sur les nécropoles hallstattiennes du Caucase, je ne possédais, malgré les recherches les plus minutieuses, qu'un petit nombre de faits relatifs aux âges de la pierre et du bronze. Ces résultats, loin de me décourager, me firent désirer davantage de retourner dans cet admirable pays.

En 1881, chargé d'une nouvelle mission afin de poursuivre mes recherches de 1879, je résolus d'étendre mes investigations à l'Arménie méridionale, avant de revenir au Caucase. Dans ce long et pénible voyage, j'étais accompagné par M. le commandant Barry et par M. Donnat-Motte, naturaliste préparateur du Museum de Lyon [2].

Espérant découvrir quelques traces du passage des populations primitives à qui l'on attribue l'importation du bronze, je suivis, pendant les mois de mars, avril, mai et juin, à travers la Syrie septentrionale et la Haute-Mésopotamie, l'une des plus anciennes routes de l'Orient, et j'atteignis l'Arménie russe par les hauts plateaux du Kurdistan, les régions du lac Van et de l'Ararat.

Durant cet intéressant voyage dont le récit sera publié ailleurs, j'ai recueilli d'importantes collections relatives à la faune et à la flore des pays que j'ai traversés. J'ai relevé près de deux mille mensurations céphalométriques sur les populations arabes, ansariées, kurdes et arméniennes. Enfin j'ai rapporté plus de cinq cents photographies de types, de monuments et de paysages.

Quelques observations ont été déjà publiées sur les principaux résultats de cette partie de ma mission .

[1] ERNEST CHANTRE. *Recherches paléoethnologiques dans la Russie méridionale et spécialement au Caucase et en Crimée.* In-8°. Lyon, Georg, 1881.

[2] M. Émile Bruyas, de Lyon, qui s'était joint d'abord à ma caravane, forcé de rentrer en France, nous a quittés à Biredjik, à mon plus grand regret.

[3] ERNEST CHANTRE Aperçu sur les caractères ethniques des Ansariés et des Kurdes. — L'âge de la pierre et l'âge du bronze dans l'Asie occidentale. Dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, t. II, fasc. II, 1882.

J'arrivai au Caucase en juin, et j'y séjournai jusqu'à fin de l'été. C'est alors qu'il me fut donné de reprendre mes travaux sur les nécropoles préhistoriques et les premières mensurations qui aient été relevées dans ces montagnes[1] sur les populations actuelles — Ossèthes, Géorgiens, Imères et Lazes.

Je retrouvai avec plaisir, à Tiflis, la civilisation européenne dont j'étais privé depuis plusieurs mois, ainsi que la plupart des personnes avec lesquelles j'avais noué des relations lors de mon premier voyage. Toutes m'ont été de nouveau très utiles et se sont efforcées de m'être agréables.

Bayern m'avait proposé, en 1879, de m'accompagner quand je viendrais continuer mes recherches. Il voulut bien donner suite à son projet, et c'est grâce à sa bienveillante intervention que je suis parvenu à réunir en un temps aussi court les nombreux documents que j'ai rapportés de cette mission. Durant nos excursions, j'ai appris à connaître, à apprécier ce savant si modeste et cependant si supérieur à sa réputation. Quelque soit le sort réservé à ses idées, dont j'ai exposé les grands traits dans un précédent opuscule[2], je garde mon admiration et ma plus vive sympathie à l'homme qui, seul, sans ressources personnelles, presque sans relations scientifiques, a lutté contre toutes les difficultés, surmonté tous les obstacles et tenu si ferme, au Caucase, le drapeau de la science indépendante.

Peu de temps après mon départ se tenait, à Tiflis, sous la présidence du général Komaroff, la cinquième réunion du Congrès archéologique russe, institué par le comte Ouvaroff dont nous déplorons la perte récente. A l'occasion de ce congrès, des fouilles importantes ont été entreprises sur plusieurs points de la chaîne ainsi qu'en Arménie; les résultats de ces recherches seront consignés dans le compte rendu du Congrès, et les objets qui en proviennent ont été déposés au musée

— Rapport sur une Mission scientifique en Asie occidentale et spécialement dans lès régions de l'Ararat et du Caucase. *Archives des Missions scientifiques et littéraires*. 3e série. t. X. In-8o, Paris, imprimerie nationale, 1883. — SAUVAGE. Catalogue des poissons recueillis par M. Ernest Chantre pendant son voyage en Syrie, Haute-Mésopotamie, Kurdistan et Caucase. *Bulletin de la Société philomathique de Paris*. 2 mars 1882. — Notice sur la faune ichthyologique de l'Asie et plus particulièrement sur les poissons recueillis par M. Chantre pendant son voyage dans cette région. *Nouvelles archives du Mus. d'Hist. nat. de Paris*, 2e série, t. VII, Paris, 1884.

[1] ERNEST CHANTRE. La nécropole de Kobanen Ossethie (Caucase). Dans les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 2e série, t. XIII, Toulouse, 1882. Aperçu sur les caractères céphalométriques des Ossèthes. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, t. II, fasc. I, 1883, et *Rapport*, p. 43 et sq.

[2] FRÉDÉRIC BAYERN. *Contribution à l'archéologie du Caucase*, avec une biographie de l'auteur par ERNEST CHANTRE. In 8o. Lyon, Georg. 1882.

de Tiflis. Vers le même temps, le bruit des découvertes archéologiques faites au Caucase amenait dans ces montagnes le savant anthropologiste Virchow qui profitant de la réunion de Tiflis, se livra à de nouvelles explorations dans la nécropole de Koban. Enfin, M. Erkert opéra, en 1883, plusieurs séries de mensurations anthropométriques sur quelques peuples de l'Isthme[1].

Tel est dans ses linéaments les plus généraux l'état actuel des travaux auxquels cette intéressante contrée a donné lieu.

Dans le corps du présent ouvrage dont l'apparition a été retardée de plusieurs années par suite du mauvais état de ma santé fortement ébranlée par le climat caucasien, on ne trouvera pas ce que beaucoup de gens cherchent dans les récits d'expéditions lointaines. Ce ne sont point des émotions étranges et nouvelles, des aventures plus ou moins romanesques que j'allais chercher dans cet Orient dont l'éclatant soleil et les merveilles incomparables ont inspiré tant de récits poétiques. Perdus dans les flots de cette lumière éblouissante, une foule de problèmes se présentent à l'esprit. J'ai tenté la solution de plusieurs d'entre eux et j'ai constaté sans surprise que ceux-là mêmes qui paraissaient avoir été le plus éclairés par les traditions et les légendes qui étreignent l'histoire des civilisations primitives sont encore plongés dans une profonde obscurité. Mon plus grand désir est de poursuivre dans les autres parties de l'Asie occidentale ces attrayantes recherches que je n'ai pu qu'ébaucher en Syrie, en Arménie et même au Caucase.

Le nombre des explorateurs de ces vastes contrées est déjà grand, on l'a vu, mais ils sont rares ceux qui, pouvant consacrer beaucoup de temps à des recherches scientifiques, se résignent à abandonner les chemins battus et s'avancent dans des régions vierges de toute étude.

Les difficultés jadis considérables d'un voyage en Orient, en dehors des grandes lignes commerciales, ont actuellement disparu. Les attaques des hordes errantes de Bédouins, de Kurdes ou de Tcherkesses ne se rencontrent plus que dans les récits des touristes. Toutefois, ce n'est pas sans courir quelques dangers que l'anthropologiste parvient à entreprendre des fouilles dans les nécropoles de ces contrées où le

[1] ERKERT. Mensuration anthropométrique de quelques peuples du Caucase et des Petits-Russiens du gouvernement de Kharkov. Dans *Société géographique de Tiflis*. T. VI, in-8°, Tiflis, 1882-1883 (en russe).

fanatisme musulman règne encore en maître. Extraire de leurs tombeaux des crânes appartenant même aux temps préhistoriques est une témérité qui expose incontestablement l'imprudent voyageur à la vengeance des populations. Si l'étude des anciens habitants de l'Asie occidentale présente quelques difficultés, celle des populations actuelles n'en est pas exempte. Beaucoup d'individus se refusent à toute mensuration anthropométrique ou n'acceptent pas d'être photographiés ; chez la plupart enfin ces manœuvres, étranges assurément pour eux, excitent leur méfiance et peuvent avoir des conséquences assez graves pour compromettre la sécurité de l'opérateur.

La cupidité des agents subalternes des douanes et des postes est toujours à la hauteur de son ancienne réputation et cause encore de sérieuses anxiétés aux voyageurs naturalistes et photographes ; mais avec un peu de patience et d'énergie on parvient le plus souvent à obtenir gain de cause, à la satisfaction de tous.

En somme, grâce aux excellentes mesures d'ordre prises depuis ses dernières acquisitions par le gouvernement russe, grâce surtout au naturel hospitalier des populations de l'Asie occidentale, tout Européen, tout Français surtout qui sait respecter les devoirs qu'impose l'hospitalité, et ne se mêle ni aux dissensions religieuses, ni aux luttes politiques, est sûr de trouver partout un accueil amical et autant de sécurité sinon plus que dans la plupart de nos grandes villes d'Europe.

Qu'il me soit permis, avant de clore cette préface, d'offrir mes remerciements à toutes les personnes qui m'ont aidé dans l'accomplissement de mon voyage, dans mes recherches scientifiques et dans l'exécution de cet ouvrage ; qu'elles veuillent bien agréer ici l'expression de ma profonde gratitude.

LL. EE. M. le professeur Anatole Bogdanoff, de Moscou, fondateur de l'anthropologie en Russie ; le prince Mirsky, le prince Melikoff, le prince Gagarine, le prince Troubetzkoï, m'ont accordé leur haute et indispensable protection.

M. le général Komaroff, archéologue distingué, a mis à ma disposition, avec la plus grande obligeance, les intéressantes collections qu'il a réunies à Tiflis.

M. le colonel Olchewski, de Vladikavkaz, dont l'accueil sympathique m'a laissé le plus agréable souvenir, m'a ouvert généreusement ses riches collections, ses albums, me prodiguant tous les renseignements désirables sur l'Ossethie et la Digourie. Ce savant est resté pour moi un aimable correspondant, un précieux collaborateur.

M. le Dr G. Radde, m'a permis de visiter librement le musée caucasien de Tiflis où il a su grouper une série de collections dont l'étude est indispensable à quiconque veut avoir une idée du pays, de sa faune et de ses populations.

La cordiale hospitalité de M. le commandant Camsaragan, consul de Russie à Van, sera longtemps présente à ma mémoire. C'est grâce à la haute influence de ce savant officier que j'ai pu traverser sans aucun accident les vallées sauvages qui séparent Van du massif de l'Ararat et visiter certaines tribus kurdes, des plus redoutées et qui passent pour inabordables aux Européens.

M. Seidlitz, dont les belles publications m'ont été d'un grand secours, n'a pas cessé de m'aider de ses vastes connaissances ethnologiques.

M. Felitzine s'est empressé de répondre à mon appel et m'a très obligeamment communiqué sa magnifique carte archéologique, encore inédite, du district d'Ekaterinodar, ainsi qu'une série de très intéressantes photographies de dolmens.

Ma gratitude est également acquise aux artistes qui m'ont prêté le concours de leur talent et se sont attachés à mes recherches. J'ai eu le regret de perdre deux d'entre eux, MM. Blériot et Brossette, à qui je dois une partie des planches de mon deuxième volume. MM. Lunel et Gauthier continuent honorablement l'œuvre commencée, à laquelle M. Pilloy a bien voulu s'associer.

Je dois enfin à mon ami Adrien de Mortillet la plupart des vignettes intercalées dans cet ouvrage. Il m'a accompagné dans un récent voyage à travers l'Italie, l'Autriche et la Russie, dont je voulais visiter les collections. Grâce à lui, j'ai pu rapporter un grand nombre de croquis, très utiles pour l'étude comparée des civilisations dont les nécropoles du Caucase nous ont conservé les trésors.

Je n'oublierai pas non plus M. Louis Petit, mon jeune et zélé collaborateur, dont l'activité intelligente ne s'est jamais ralentie. L'exactitude rigoureuse qu'il a toujours apportée dans l'exécution de mes cartes et de mes calculs anthropométriques sont au-dessus de tous éloges.



DUBOIS DE MONTPÉREUX

D'APRÈS [illegible]

INTRODUCTION

I

Depuis la conquête définitive du Caucase par la Russie, on a étendu son nom à toute la région comprise entre la mer Noire, la mer d'Azof, la Jega, les lacs Manîtch, la mer Caspienne, l'Araxe, l'Ararat, et cette ligne conventionnelle qui, tracée arbitrairement à travers l'Arménie et le Lazistan, sépare aujourd'hui les possessions russes de la Turquie asiatique.

Géographiquement, on peut diviser cette contrée en trois zones bien distinctes:

L'une, au nord, basse et entrecoupée de steppes, forme la Ciscaucasie, terre européenne en quelque sorte, qui ne fait guère pressentir la puissante barrière qui la termine au sud.

Au delà de cette limite, une région bien asiatique, faite de vallées et de plateaux, la Transcaucasie.

Entre les deux, une chaîne aux pics en dents de scie, à cols élevés, presque

partout à double ou triple arête, rappelant en plus d'un point les Andes et les Pyrénées [1], c'est le Caucase proprement dit, le mont Caucase des poètes.

Cette dernière appellation n'est point aussi erronée qu'on pourrait le croire. De loin, la chaîne ponto-caspienne apparaît en effet comme un seul et énorme massif étendant sa crête neigeuse d'un bout à l'autre de l'horizon. Ce « rempart aux mille créneaux », qui s'élève entre l'Asie et l'Europe et les sépare sur une longueur d'environ 1200 kilomètres, présente au voyageur qui vient de parcourir les mornes steppes de la Russie méridionale un aspect saisissant de grandeur et de majesté.

Orographiquement, et d'une façon générale, le Caucase peut être divisé en deux parties, l'une occidentale, l'autre orientale. Les vallées du Terek et de l'Aragva, suivies par la route dite de Géorgie, qui conduit de Vladikavkas à Tiflis marquent avec une précision remarquable la délimitation de ces deux branches principales.

La partie occidentale prend naissance au nord de la mer Noire, à la presqu'île de Taman, s'élève et s'étend assez rapidement dans la direction E.-S.-E. pour atteindre son maximum de largeur et d'altitude au mont Elbrous (5646 m.) et se rétrécir et s'abaisser ensuite, fort inégalement, jusqu'au mont Kazbek, son pic le plus occidental (5043 m.).

C'est entre ces deux massifs que se trouvent les sommités les plus élevées du Caucase, Kochtan-taou (5211 m.), Dikh-taou (4158 m.), Adaï-Khokh (4646 m.), Guimaraï-Khokh (4785 m.) [2], etc., pour ne citer que les plus connus.

Si la hauteur de la chaîne se maintient en moyenne à près de 4000 mètres de l'Elbrous au Kazbek, la largeur, par contre, décroît assez rapidement, et, sur le méridien du haut Terek, elle n'est pas même de 100 kilomètres.

La zone orientale, plus large que l'autre et d'une hauteur moyenne un peu moindre, forme le massif du Daghestan, aux vallées enchevêtrées, tortueuses, disposées sans ordre apparent au nord de l'arête principale et parsemées de sommets

[1] Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. VI, p. 63 et 64.
[2] Ernest Favre, *Chaîne du Caucase, aperçu orographique*, p. 1.

dont quelques-uns atteignent plus de 4000 mètres d'altitude (Teboulos-mta, Diklos-mta, Chah-dagh, etc...)

La disposition orographique des deux versants du Caucase est très différente et dépend surtout de leur structure géologique. La pente qui regarde le sud est plus brusque que celle qui s'étend au nord, vers les steppes. Du faîte de la chaîne à la plaine de la Koura, la distance est moitié moindre que de ce même faîte au Terek ou au Soulak[1]. Cette disposition est très sensible aussi à l'ouest, où les montagnes s'abaissent vers la Russie en pentes douces contre lesquelles s'appuient des plateaux inclinés couverts de magnifiques pâturages et s'élevant par intervalles en faîtes secondaires et parallèles à la crête centrale. Le plus important de ces contreforts est le Kara-Jaïla, ou Montagne-Noire qui court le long du Caucase entre le Fish-dagh et l'Elbrous, et qui laisse passer, à travers les dentelures de sa crête, le Kouban et ses principaux affluents de la rive gauche.

A l'est de la Montagne-Noire et toujours sur le versant septentrional, se trouvent successivement les massifs de l'Elbrous, du Kochtan-taou, du Dikh-taou, du Kion-Chokh, etc., tous situés en dehors de l'arête maîtresse.

Des gorges étroites et sauvages, d'où s'échappent d'impétueux torrents, coupent ces contreforts en plusieurs points. Celles du Tcherek et du Tcheghem sont les plus remarquables.

Le massif de l'Elbrous projette vers le nord de nombreuses ramifications qui séparent les bassins septentrionaux du Caucase, caspien et pontique, représentés le premier par le Terek et la Kouma, le second par le Kouban.

Toute cette partie centrale de la grande chaîne présente, du moins sur le versant septentrional, une grande unité de structure géologique.

De l'Elbrous à l'Adaï-Khokh, les cimes sont formées de roches cristallines, occupant vers le premier sommet, leur noyau principal, une large zone qui va, en se rétrécissant, se perdre, vers l'ouest, dans le massif du Daghestan. Cette région, coupée

[1] Élisée Reclus, *loc. cit*, t. VI, p. 65.

au nord et au sud de profondes vallées transversales, est surtout favorable au développement des glaciers.

A partir de l'Adaï-Khokh, la ligne de partage des eaux est reportée dans un tronçon secondaire formé de schistes argileux qui décrit, au sud, une courbe très allongée, et vient rejoindre, au mont Borbalo, l'arête principale de la chaîne dominée dans cette partie par la cime trachytique du Kazbek.

Les contreforts septentrionaux du Caucase central, sous-jurassiques ou crétacés, sont coupés de vallées profondes. L'uniformité de leur structure géologique les rend à peu près semblables; depuis l'Ar-don jusqu'au Kouban on retrouve presque partout les mêmes sites, les mêmes rameaux perpendiculaires à la chaîne, s'infléchissant un peu vers l'est et allant se perdre dans le steppe.

La configuration du versant méridional est plus variée, et nous retrouvons, bien plus encore que du côté opposé, un certain contraste entre les deux branches orientale et occidentale de la chaîne.

Dans la première la déclivité est brusque et plonge sans ressauts ni contreforts dans le large steppe où coule la Koura, à 60 kilomètres à peu près du pied des montagnes.

Dans la seconde la pente, moins accentuée, est hérissée de chaînons secondaires s'abaissant graduellement vers la mer Noire, et disposés à peu près comme sur le versant septentrional de la même région : d'abord, des collines escarpées, parallèles à la chaîne basse encore, formant avec elle d'étroits bassins et coupées de cols laissant passer des torrents côtiers insignifiants. Puis, à mesure que la crête s'élève, les contreforts deviennent plus importants, leurs contours plus tourmentés, les torrents qui s'en échappent plus considérables. Tels sont les monts d'Abkhasie, circonscrivant les bassins du Bzib, du Kodor et de l'Ingour.

Enfin, près de la source de ce dernier fleuve, un rameau élevé se détache et court entre son lit et celui de la Tskenis-Tskali, séparé à son tour du Rion par un autre rameau, très important aussi, qui prend naissance au mont Passis-mta. La séparation des bassins du Rion et de la Koura est constituée par une série de hauteurs issues

du massif de Zikari et rejoignant, au sud de la Gourie, les monts du Lazistan et, par le Souram, ceux de l'Arménie centrale.

La structure géologique présente, sur ce versant, la même variété que le système orographique.

Au sud des roches cristallines du faîte court, de la Mingrélie au Daghestan, une zone de schistes argileux, qui s'élargit en sens inverse de la zone cristalline, c'est-à-dire de l'ouest à l'est.

Ces schistes paléozoïques sont représentés, sur le versant nord, par une bande très étroite, qui prend naissance vers la source de l'Ouroukh et se continue, comme son homogène du sud, dans le Daghestan occidental.

La région des schistes argileux s'appuie, au sud, sur de larges assises jurassiques recouvertes par parties de terrains crétacés ou tertiaires et limitées par des dépôts quaternaires composant les bassins du bas Rion et de la Koura.

La région sud orientale se caractérise surtout par l'absence de roches calcaires.

Elle est découpée de nombreuses vallées, que les eaux n'ont pas eu de peine à creuser dans un sol souvent peu solide, à base de schistes argileux ou de grès. La Koura, son principal fleuve, sort des gorges de Bordjom, coule au pied des derniers contreforts des monts Arméniens, traverse toute la Géorgie et va se jeter dans la mer Caspienne après son confluent avec l'Araxe. Elle reçoit sur sa rive gauche un grand nombre d'affluents dont deux seulement, la Leakhva et l'Aragva, descendent du Caucase central.

Beaucoup moins large et étendu est le bassin du Rion (l'ancien Phase), dans la partie sud occidentale du Caucase, bassin essentiellement calcaire, qui peut être considéré comme un ancien golfe de la mer Noire, comblé peu à peu par les apports du fleuve et de ses affluents, la Kvirila, la Tskenis-Tskali, etc...

Le Rion, avant de se jeter dans la mer Noire, forme, probablement à cause de sa barre, et aussi du peu d'inclinaison de sa basse vallée, des marécages pestilentiels, qui rendent toute cette région excessivement malsaine.

En somme, le Caucase est formé dans sa partie la plus élevée de schistes,

cristallins au nord, argileux au sud, courant de l'est à l'ouest suivant l'axe de la chaîne, et limités de part et d'autre par des assises jurassiques recouvertes, dans les contrées plus basses, de dépôts crétacés, miocènes et quaternaires. Sur tout le parcours de la chaîne, mais principalement dans sa partie centrale et méridionale, des jets de porphyre affleurent le sol et s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets. Partout on retrouve les traces d'une action volcanique indiscutable et puissante. La presqu'île de Taman est semée de volcans boueux; l'Elbrous, le Kazbek sont des cônes de trachyte et sont considérés comme des volcans éteints depuis la période miocène. Des sources thermales nombreuses, des puits de naphte, disposés symétriquement de part et d'autre de la chaîne, des colonnades de basalte trouvées sur plusieurs de ses points, attestent surabondamment cette action souterraine, qui n'est point encore complètement calmée.

Au sud du Caucase, entre les vallées de l'Araxe et de la Koura, s'élève un vaste plateau hérissé et bordé de sommets escarpés qui projettent leurs ramifications en tous sens, mais dont l'axe général est dirigé de l'ouest à l'est parallèlement au rempart gigantesque du nord.

Au centre de ce plateau, un lac dont la surface est double de celle du Léman, s'étend à près de 1950 mètres d'altitude. C'est le Gok-tchaï, le lac aux eaux bleues, aux bords dénudés et tristes qui déverse, au moment des crues, le trop plein de ses eaux dans l'Araxe par la rivière Zanga.

Le plateau du Gok-tchaï est relié, à l'est, par une série de hauteurs et de plaines élevées, aux monts du Lazistan, au Caucase, et enfin, au sud, aux massifs volcaniques de l'Alagöz et de l'Ararat qui élèvent leurs cimes géantes au-dessus des sommets environnants et dominent de chaque côté la haute vallée de l'Araxe.

Plus encore peut-être que la grande chaîne, le plateau arménien, l'Anti-Caucase, présente des vestiges d'une effervescence souterraine récente, témoin le tremblement de terre qui eut lieu en 1840 à la suite d'une éruption d'un ancien

cratère de l'Ararat, situé au-dessous du couvent de Saint-Jacques, et qui se fit sentir dans toute la contrée, à Erivan, à Bayazid, à Nakhitchevan, où il fit des milliers de victimes.

Le climat du Caucase est généralement chaud, notamment sur les côtes et dans les plaines basses. Sur le versant méridional, à Bakou, la moyenne annuelle est de 15°, à Tiflis de 13° environ, tandis que sur le versant nord, à Stavropol, elle n'est que de 8°.

Grâce à cette température relativement élevée, la végétation caucasienne atteint une altitude inconnue dans nos montagnes de l'Europe occidentale. Cette particularité ne contribue pas peu à établir une différence de physionomie assez considérable entre le Caucase et les Pyrénées auxquelles on l'a comparé quelquefois. Il n'a point non plus de nos montagnes françaises les cascades écumantes et les lacs innombrables. Mais il s'élève, comme les Pyrénées, entre un pays de sables et de plaines et une contrée faite de plateaux arides et brûlés, de vallées fertiles et de chaînes montagneuses qui lui sont à peu près parallèles. Il ressemble encore aux Pyrénées par ses pics dentelés, par ses glaciers moins étendus, moins beaux que ceux des Alpes, par ses nombreuses sources minérales, par l'étroitesse et l'aspect sauvage de ses gorges, par l'impétuosité de ses torrents.

D'une façon générale, la flore du Caucase se rapproche plutôt de celle des provinces atlantiques de la France et des régions danubiennes que de la flore plus luxuriante et plus variée du littoral méditerranéen.

Cependant, certaines parties de la chaîne, comme le bassin du Rion, unissent les productions de ces deux zones climatériques et l'on y voit, à l'ombre des noyers, que l'on rencontre encore à 1.650 mètres d'altitude, croître, à plus de 1.100 mètres, la vigne et le mûrier blanc, et à 630 mètres le cotonnier.

Malgré d'incessantes dévastations et un déboisement conduit d'une façon déplorable, les pentes du Caucase, surtout celles qui avoisinent la mer Noire, sont

encore couvertes d'admirables forêts. Conifères, tilleuls, chênes, frênes, érables, hêtres et bouleaux, alternent et se succèdent suivant leurs diverses conditions d'existence, et y disputent le terrain aux arbres fruitiers, aux fougères serrées et impénétrables, pourrissant sur place et emplissant l'air de leurs exhalaisons, aux masses verdoyantes du buis, aux bouquets superbes d'*azalea pontica*, jetant vers l'automne la note gaie de leur feuillage rouge de sang au milieu des sapins monotones et toujours verts.

Le marronnier, le châtaignier, le cèdre et, dans quelques endroits les rhododendrons sont nombreux au Caucase, ainsi que le noyer qui passe pour originaire de l'Imérie.

Aux branches de ces arbres si variés s'enroulent et festonnent, mêlés à diverses lianes, les pampres grimpants de la vigne dont les grappes pesantes suspendues aux rameaux sont, pour la plus grande part, abandonnées aux oiseaux. Peut-être est-ce dans ces montagnes qu'il faut chercher la patrie originelle de cette plante si utile. Peut-être la légende biblique qui la fait naître vers l'Ararat et fait s'enivrer là le premier patriarche a-t-elle un certain fond de vérité. Quoi qu'il en soit, le corbeau de Noé ne trouverait pas facilement en Transcaucasie la branche d'olivier, symbole de la paix du Seigneur. Cet arbre, florissant sur les côtes méridionales de la Tauride, n'a pu être implanté définitivement en Mingrélie.

Le citronnier a disparu de cette région vers le milieu du siècle et toutes les tentatives de réacclimatation ont également échoué. En revanche, l'indigotier, le cotonnier, le grenadier, le camphrier même y prospèrent à merveille.

Parmi les céréales, l'orge occupe, surtout dans la partie centrale du Caucase, une zone très étendue, s'élevant, en Ossèthie, jusqu'à près de 2500 mètres d'altitude. Dans les régions plus basses, le maïs, le froment, sont aussi cultivés avec beaucoup de succès.

La faune du Caucase, moins variée que la flore, est à peu près toute euro-

péenne. L'ours, le renard, le loup, le lynx, le sanglier, le cerf, le chamois, le mouflon, le bouquetin et l'aurochs en sont les représentants les plus remarquables.

A peine rencontre-t-on, dans les provinces méridionales de la Transcaucasie et sur les bords desséchés de la mer Caspienne, quelques animaux plus asiatiques, tigres, chacals, gazelles et quelques autres ruminants.

Il en est de même des oiseaux parmi lesquels on peut voir nombre d'individus non seulement européens, mais français, tels que le grand-duc, la cresserine, le vautour percnoptère, la pie-grièche écorcheur, l'hirondelle de cheminées, l'engoulevent, le merle noir, etc..., accompagnés de quelques espèces appartenant à des contrées plus chaudes, comme le traquet noir et blanc, le traquet isabelle, le bruant à tête noire, etc...

Il faut noter enfin comme types spéciaux au Caucase le *Tetragalus caucasicus* et le *Tetras mlokosiewiksu.*

Nous citerons aussi, parmi les animaux les plus nombreux du Caucase, surtout du Caucase méridional (lac Gok-tchaï, environs de Tiflis), les tortues et les serpents qui sont, comme les mammifères et les oiseaux, semblables pour la plupart à ceux des climats tempérés.

Il faut remarquer enfin que les lacs et les cours d'eaux du Caucase fort riches en poissons variés ne renferment que peu d'espèces très intéressantes. On peut citer cependant le *Silurus chantrei*, *Cyprinus carpio*, *Barbus myrtaceus*, *Barbus lacerta*, etc. Toutes ces formes sont communes aux eaux de presque toute l'Asie occidentale. Ce fait montre une fois de plus que la faune du Caucase appartient plutôt aux climats européens qu'aux climats asiatiques.

II

Lorsque l'on se propose d'exposer les grands traits de l'ethnologie du Caucase, il convient de se reporter au moins un demi-siècle en arrière, vers l'époque où l'œuvre de pacification accomplie par les armées russes n'avait pas encore chassé de ces belles montagnes les libres peuplades qui en parcouraient autrefois les vallées.

En effet, la plupart des tribus Caucasiennes du versant septentrional, c'est-à-dire les moins connues et les plus intéressantes, ont quitté leur patrie ; le moment n'est pas éloigné où dans les gorges du Caucase, dans les aouls perchés sur ses pentes abruptes, on ne trouvera plus ni Tcherkesses, ni Lesghiens, ni Tchetchènes. On ira les étudier en Arménie et en Asie-Mineure, où ils joignent leurs bandes aux tribus pillardes des Kurdes.

Nous nous bornerons ici à énumérer brièvement les populations qui habitaient le Caucase avant l'invasion slave et à indiquer, d'une façon sommaire, les limites de leur ancien habitat.

Il est à remarquer que ces limites ethnographiques correspondent à peu près aux diverses régions naturelles qui partagent l'isthme ponto-caspien. Les différences que

nous avons signalées précédemment entre les deux versants de la chaîne se retrouvent entre leurs habitants. L'influence de la disposition orographique de ces deux grandes divisions sur les destinées des Circassiens et des Géorgiens est évidente. Nous espérons la faire ressortir dans l'exposé rapide que nous donnerons, plus loin, de l'histoire de ces différents peuples.

Le versant septentrional du Caucase est occupé par trois groupes principaux :

A l'ouest, entre la presqu'île de Taman et le Terek, sur les pentes qui dominent la mer Noire et le Kouban, sont établis les Tcherkesses, plus connus dans le monde occidental sous le nom turc de Circassiens, et qui se subdivisent en trois branches principales, assez nettement délimitées :

Les Adighès, sur les parties les plus élevées de la chaîne entre la mer Noire et l'Elbrous.

Les Abkhases, sur le versant opposé, le long du littoral, jusqu'au Bzîb.

Les Kabardiens, dans une région plus accessible, plus ouverte, entre les rameaux que projette au nord le massif de l'Elbrous et les derniers contreforts septentrionaux du mont Kazbek.

Au centre les Tchetchènes, ou Kistes, dont une des principales tribus, celle des Ingouches, occupant le défilé du Darial, a depuis longtemps accepté un rôle neutre entre la Russie et la tribu mère. Celle-ci habite la zone comprise entre le Térek et le Koï-Sou et comptait encore, en 1815, plus de 20.000 membres.

A l'est des Tchetchènes, un grand nombre de tribus, vingt-sept d'après Komarof, différentes par le langage et les habitudes, presque toujours en guerre mutuelle, sont réunies sous le nom de Lesghiens et éparses dans tout le massif du Daghestan.

La plus importante de ces tribus est celle des Avars, qui comprend plus du cinquième de tous les Lesghiens. Elle habite, à l'est du massif du Borbalo, tout le territoire compris entre les trois affluents du Soulak qui portent le nom de Koï-Sou. Ces Avars sont considérés comme une fraction de la population hunnique de ce nom qui s'avança, vers le septième siècle, jusqu'au Bas-Danube.

Le versant méridional du Caucase, plus accessible et beaucoup plus connu, est

habité par la grande race KARTVELIENNE dont l'origine est très discutée, et dont la pureté originelle (si toutefois les peuples si différents qu'elle renferme ont une commune origine), a été certainement fort altérée par les mélanges que lui ont fait subir toutes les nations qui l'ont asservie tour à tour.

Cette race peut se subdiviser en cinq grands rameaux :

Les GROUZIENS ou GÉORGIENS, dont on étend souvent le nom à toute l'ancienne nation géorgienne et qui habitent, entre le faîte du Caucase et la Koura, la région comprise depuis Gori jusqu'à Signakh.

Les IMÈRES, IMÉRÈTES ou IMÉRITIENS, occupant, à l'est de la Géorgie proprement dite, le haut bassin du Rion.

Les MINGRÉLIENS, entre la basse vallée de ce fleuve et le Kodor.

Les GOURIENS, habitant le versant septentrional du plateau d'Adjara.

Les LAZES, disséminés le long du littoral de la mer Noire depuis Trébizonde jusqu'à Poti. Ce sont les seuls Caucasiens dont le territoire soit encore en partie turc.

Outre ces branches, d'autres tribus de race Kartvelienne habitent les gorges les plus élevées, les défilés les plus sauvages du Caucase. Ce sont probablement en grande partie des bannis ou des réfugiés, chassés des plaines de la Mingrélie et de la Géorgie par les guerres ou par l'oppression des grands seigneurs, et qui sont venus chercher un asile dans ces hautes régions.

La principale de ces populations, confinée dans les vallées supérieures de l'Ingour et de la Tskenis-Tskali, est celle des SVANES ; plusieurs de ces tribus, organisées en petites républiques ou communes, ont vu leur liberté reconnue par les Russes et sont appelées LIBRES-SVANES.

Sur le versant méridional du mont Borbalo et vers la source de l'Aragva, habitent trois tribus importantes et surtout fort curieuses. Ce sont les PCHAVES, les TOUCHES et les KHEVSOURS.

Enfin, à l'ouest de Derbent, près des bords du fleuve côtier Bougan, vivent, au milieu des Lesghiens, les KOUBITCHI, métallurgistes habiles qui se disent eux-mêmes Européens, mais qu'il faudra peut-être rattacher au groupe Kartvelien.

Ce groupe indépendant n'habite pas seul le Caucase méridional. Des colonies, différant beaucoup par leurs usages, leurs mœurs et leur langage de la population principale, sont cantonnées çà et là, comme ces poussées de porphyre qui émergent, dans les mêmes régions, des schistes et des assises jurassiques de la grande chaîne.

Une des plus intéressantes de ces peuplades isolées, perdues en quelque sorte au milieu de la grande mosaïque ethnographique qui nous occupe, est la tribu des Ossèthes. Nous y reviendrons longuement dans l'une des parties de cet ouvrage, où nous exposerons les diverses spéculations qui ont cours sur l'origine et la langue de ce petit peuple, ainsi que nos travaux particuliers sur ses caractères anthropométriques, qui semblent, d'accord avec la linguistique, le rattacher au groupe iranien.

Les Ossèthes habitent le cirque de montagnes que domine, à l'ouest du Darial, la crête glacée du mont Kazbek, ainsi que les hautes parties du versant septentrional de ce massif et les vallées supérieures de l'Aragva, du Ksan et de la Liakhva. Ils sont donc enclavés entre les Kabardiens au nord et au couchant, les Tchetchènes à l'est, les Khevsours et les Géorgiens proprement dits au sud.

Au nord et au sud de la chaîne, des tribus Tatares, de langue turque, restes peut-être de l'ancien empire des Khazars mêlés aux descendants des Turks Seldjoukides, sont disséminées dans les bassins orientaux de la Kouma, du Terek, de la Koura et de l'Araxe. Leurs principaux groupes sont les Nogaïs sur la rive droite de la Kouma et du Terek inférieurs, les Koumiks à l'embouchure du Soulak, les Karatchaï, au sud-est de l'Elbrous entre les Kabardiens et les Adighès. On trouve également des Karatchaï en Transcaucasie, dans tout le bassin de la Koura et de l'Araxe et sur les côtes de la Caspienne.

Dans la Transcaucasie orientale, à côté de ces Turks, vivent des Persans, connus sous le nom de Tates, Tadjiks, ou Taliches, ces derniers dans le district de Lenkoran, (frontière Perse), les autres dans l'arrondissement de Bakou et dans la partie méridionale du Daghestan caspien.

Tous les grands centres de la Géorgie proprement dite comptent un grand

nombre d'Arméniens. Ils sont surtout répandus dans les environs et la ville de Tiflis et sur le plateau qui, entre l'Araxe et la Koura, avoisine le lac Goktchaï. Instruits, industrieux et dominateurs, ils délaissent de plus en plus les provinces encore turques pour se masser dans la sphère d'attraction de la Russie.

Nous ne citerons que pour mémoire les restes épars des tribus Kurdes, autrefois plus nombreuses, qui habitent encore les divers points de la Transcaucasie et principalement le cours inférieur de l'Araxe, où ils se mêlent beaucoup aux Tatares. L'émigration de ces tribus s'accomplit en sens inverse du courant arménien et le moment n'est pas éloigné où celles qui resteront seront confondues avec les autres peuplades musulmanes du Caucase méridional.

Nous ne parlerons pas non plus des représentants de la nation slave, qui ne se sont établis dans ces contrées que depuis le commencement du siècle, mais qui formeront certainement, dans un avenir prochain, le noyau principal de la population caucasienne.

Il nous reste à dire un mot des Juifs, dont la venue au Caucase est bien antérieure à notre ère et qui, disséminés parmi les villages arméniens, tatares et géorgiens, ne semblent nullement s'y considérer comme étrangers. Ils sont connus des Kartveliens sous le nom d'Ouriah.

Nous reviendrons, dans notre partie ethnologique, sur le rôle capital que certains auteurs attribuent, à tort ou à raison, aux Sémites en général et aux Juifs en particulier, dans la formation des races actuelles du Caucase.

Enfin pour achever notre énumération très succinte de ces races, nous citerons les rares colons européens qui, en dehors des Slaves, se sont fixés dans l'isthme ponto-caspien. Ce sont surtout des Allemands, établis principalement aux environs de Tiflis et d'Elisavetpol, et vivant complètement à l'écart des autres habitants.

Tel est le tableau, forcément rapide et incomplet, des peuples si divers qui habitent le Caucase.

Nous allons examiner, non moins sommairement, le rôle de chacun d'eux dans l'histoire encore si peu connue de cette partie de notre globe.

III

Nous avons fait remarquer, au début de cette introduction, combien la destinée des peuples caucasiens a été intimément liée à la configuration générale de la grande chaîne. Ce rapport est surtout évident lorsque l'on considère la dernière période de l'histoire du Caucase, celle de la conquête Russe.

Mais on le constate cependant à toutes les époques, depuis les temps mythologiques jusqu'à nos jours. Comme au géographe et à l'ethnologue, les deux versants du Caucase présentent à l'historien un contraste frappant.

Au nord, et aux deux extrémités de la chaîne, des peuples offrant entre eux, comme mœurs et comme aspect physique, les plus grandes analogies, protégés tous deux par des forteresses naturelles inexpugnables, s'organisèrent, dès la plus haute antiquité, en tribus indépendantes et guerrières et surent se garantir toujours de toute domination étrangère et de tout mélange. On retrouve à travers les âges chez ces deux peuples, Tcherkesses et Lesghiens, chez le premier surtout, les mêmes noms, les mêmes coutumes et, à travers leurs nombreuses conversions, la même foi. le même culte primordial que nous essaierons de définir dans la suite de cet ouvrage.

Le versant méridional, au contraire, habité par la grande race Kartvelienne, ouvert, à l'est et à l'ouest, par le Rion et la Koura, à toutes les incursions et à tous les envahissements fut sans cesse le théâtre de luttes acharnées, et ses habitants durent subir tour à tour toutes les dominations et, par suite, d'innombrables croisements.. En un mot, le côté asiatique du Caucase fut mêlé, dès les temps les plus reculés, au mouvement général de l'humanité; il eut une histoire. Le versant opposé n'en eut pas, ou la sienne, du moins, ne date que d'hier.

Les premières notions connues sur le Caucase nous sont révélées par les historiens grecs, qui y font voyager leurs héros et aborder, sur les côtes de la Colchide, les Argonautes et leur chef Jason.

Ils ne connurent, du reste, que quelques parties du littoral oriental de la mer Noire, où ils fondèrent des colonies bientôt florissantes, Olbia, Tanaïs, à l'embouchure du Don, Phanagorie, Panticapée, Dioscourias, Phasis, à l'estuaire du Rion (Phase), etc...

D'après les renseignements que nous ont laissés ces auteurs, ainsi que leurs successeurs, Arrien, Strabon, Pline, Procope, etc..., il paraît résulter qu'à ces lointaines époques, la disposition des tribus montagnardes du Caucase occidental était sensiblement la même qu'aujourd'hui. Nous avons fait remarquer plus haut que leurs noms ont également fort peu varié; il y a, en effet, peu de distance entre les Zyghè, Dzighè, Zeckhi, etc... et les Adighès de nos jours.

Nous ne nous attarderons pas sur cette période primitive encore enveloppée de ténèbres pour ce qui concerne la Grèce elle-même et qui ne saurait être plus claire pour la région qui nous occupe.

C'est à l'archéologie préhistorique qu'il appartient, aidée de la linguistique et de l'anthropologie, de résoudre tous les problèmes que soulèvent les origines de ces peuples que nous trouvons répandus dans l'isthme ponto-caspien dès l'aurore de la civilisation du fer.

Nos travaux, bien incomplets encore, n'ont pas d'autre but, et nous nous

estimerons heureux si, à force de recherches et de patientes investigations, nous parvenons à jeter un seul rayon de lumière dans ce chaos.

L'histoire véritable du Caucase ne commence en réalité qu'aux expéditions des Romains contre Mithridate, à cette époque de domination et de grandeur où Sylla, Pompée et Lucullus vinrent tour à tour mesurer leurs légions contre les souverains de Géorgie et d'Arménie, fidèles alliés du grand roi.

Mais bien avant cette époque, les légendes de la Transcaucasie nous montrent le pays de l'Ararat et du Caucase partagé entre deux puissances tantôt alliées, tantôt ennemies, unies le plus souvent par une certaine communauté de dynastie et de destinées, en butte constamment aux mêmes invasions, aux mêmes compétitions et disparaissant de l'histoire à peu près dans le même temps.

Ces deux puissances sont la Géorgie et l'Arménie. Les annales de la première nous sont contées par Vakhtang V, roi du Kartvel de 1703 à 1721, celles de la seconde par Moyse de Khorène, historien arménien du cinquième siècle.

Leur origine se perd dans la nuit des temps. Les écrivains des deux nations, recueillant les récits populaires de leur époque, récits tout empreints encore de l'influence chrétienne, essayèrent de rattacher cette origine aux données bibliques et faussèrent ainsi complètement le point de départ historique de l'Arménie et du Caucase.

Quoi qu'il en soit, les deux fondateurs des premières dynasties, Karthlos et Haïk, qui nous paraissent être la personnification de chacun de ces peuples, et que la légende fait venir de Babylone, eurent d'abord à défendre leur territoire contre l'envahissement des Assyriens. Leurs successeurs durent continuer cette lutte où, naturellement, on fait intervenir l'inévitable Sémiramis, à laquelle on attribue la construction de la citadelle de Van, en pleine Arménie. Toute cette période est fort obscure et ce que l'on en sait de plus certain, c'est que l'Arménie resta, jusqu'à la chute de sa première dynastie, vassale de l'empire assyrien. Il ne paraît pas douteux que la Géorgie ait partagé, dans sa partie méridionale du moins, le sort de sa voisine du sud. Le roi Baroïr, trente-sixième successeur d'Haïk, contribua, en

565 avant Jésus-Christ, à renverser Sardanapale et réussit à rendre à son pays une certaine indépendance. Plus tard, Tigrane, un de ses descendants, fit alliance avec Cyrus pour chasser Astyage du trône d'Assyrie.

Enfin, la dynastie de Haïk, détruite par les généraux d'Alexandre, dut céder le pouvoir aux Séleucides, rois de Syrie, tandis qu'au nord la Géorgie tombait en partage au Macédonien Ason, qui exaspéra les Kartveliens par sa tyrannie et fut détrôné par Pharnavaz, héros national dont la légende fait un descendant collatéral de Karthlos.

C'est alors seulement que les deux nations transcaucasiennes commencent à posséder chacune une histoire propre.

Nous les séparerons donc, dès à présent.

En Géorgie, Pharnavaz, par des alliances habiles, sut réunir sous sa direction suprême la Colchide, l'Ossèthie et le Kartvel proprement dit. La partie occidentale du bassin du Rion resta seule aux Grecs, qui acceptèrent cependant sa suzeraineté.

Le royaume de Géorgie était fait; il ne devait pas durer longtemps. Après avoir vu à sa tête deux princes persans et le dernier détrôné, il se donna à un Arsacide d'Arménie, fils d'Ardachès Ier, prit, avec l'État du sud, parti pour Mithridate et se vit confondu dans sa ruine.

Dès lors, la Colchide fut de nouveau séparée de la Géorgie et devint province romaine sous le nom de « Lazique ». Sa soumission à l'empire, toute nominale, n'entraînait aucun tribut; elle était marquée seulement par la confirmation que donnèrent, plus tard, les empereurs d'Orient au roi que les Colches et les Lazes s'étaient choisi.

Pendant les cinq premiers siècles de notre ère la Lazique suivra toutes les vicissitudes de l'empire et subira sans relâche l'influence romaine, puis grecque, puis byzantine. Le fait principal de cette époque fut l'introduction précoce du christianisme, lequel ne pénétrera que deux siècles plus tard dans les États voisins, à l'est.

La Géorgie, au contraire, divisée, humiliée, après le rapide passage au trône d'une nouvelle branche Arsacide, après une lutte inepte contre l'Arménie, après avoir vu l'empereur Trajan l'ériger en province romaine, se donnera aux Sassanides de Perse et, par un singulier contraste, au moment de tomber sous le joug du grand empire mazdéen, la Géorgie se fera chrétienne, comme l'Arménie, au troisième siècle.

La domination persane, qu'elle avait appelée de ses vœux, lui fut bientôt intolérable. Les sectateurs de Zoroastre essayèrent de lui imposer de nouveau leur culte pur et leur morale. Des persécutions s'ensuivirent. D'autre part, l'ambition des Sassanides s'accrut avec leur influence, et bientôt les empires grec et persan se heurtèrent de front.

Le théâtre principal de la lutte fut le bassin du Rion ; mais toute la Transcaucasie fut ravagée à souhait par les deux adversaires et, les Persans étant battus, les choses restèrent à peu près en leur état primitif, c'est-à-dire la Colchide, l'Abkhasie, la Gourie et le Lazistan aux Grecs, et le bassin de la Koura, pour quelque temps encore, sous le pouvoir indirect des rois perses.

Vers la fin du sixième siècle, alors que l'influence grecque commençait à devenir prépondérante en Géorgie, se place la scission religieuse des deux Églises arménienne et géorgienne, celle-ci acceptant le rit formulé par le concile de Chalcédoine, l'autre le rejetant et se rattachant aux sectes monophysistes, dont le philosophe Eutychès avait été l'inspirateur.

C'est vers le même temps que l'on vit pour la première fois, sur les marches du trône géorgien, un membre de la famille des Bagratides, qui exerça plus tard son autorité sur l'Arménie et le Caucase.

Enfin, vers le milieu du septième siècle, les Arabes, vainqueurs des Persans, commencèrent à prêcher, par le fer et le feu, leur nouvelle doctrine, l'Islam. Deux cents ans se passèrent, pendant lesquels l'histoire de la Géorgie ne fut qu'un tissu de calamités et qui furent marqués, vers 743, par l'avènement définitif des Bagratides.

La Colchide et l'Abkhasie avaient continué à vivre sous la domination de l'empire d'Orient. Au commencement du dixième siècle, elles furent réunies à la Géorgie sous l'autorité de Bagrat II, souche des souverains du royaume restauré.

L'avènement de cette dynastie fut marqué par des rébellions intérieures, des dissensions et une révolte ouverte contre l'empire, révolte qui amena plusieurs expéditions grecques. D'un autre côté, des bandes des Turcs Seldjoukides vinrent joindre leurs déprédations à celles des soldats impériaux, et s'établirent, à l'aurore du onzième siècle, sur les rives de la Koura, de l'Alazan et de la Yora.

Malgré ces ravages, cette époque vit renaître en Géorgie une certaine prospérité. La langue nationale se fixa et la littérature prit un brillant essor. C'était l'aurore de cette période d'indépendance et de grandeur que devaient illustrer les règnes glorieux de David II, David III, Georges III, Tamara, Georges IV et Roussoudan, et qui fut close d'une façon assez triste par le partage du royaume et les suites désastreuses qu'il entraîna.

Cette phase de l'histoire géorgienne, qui s'étend entre le dixième et le treizième siècles, est dominée par un grand nom, qui en résume toutes les gloires et toute l'heureuse fécondité; c'est celui de la reine Tamara.

Héritière du trône vers 1180, elle l'occupa jusqu'en 1206 et sut faire respecter son autorité par tous les peuples du Caucase dont la plupart, sous son règne, embrassèrent le christianisme.

Grande, éclairée, courageuse, elle plaça son pays à la tête des nations de l'Asie occidentale et, par la crainte qu'elle sut inspirer, elle éloigna constamment les invasions, et fit goûter à son peuple trente années de bonheur et de sécurité.

Jamais reine n'en fut mieux récompensée et nul peuple ne poussa plus loin le fanatisme d'un grand nom. Tamara est vénérée au Caucase, autant que la Vierge Marie. Il n'est pas de monument un peu antique qu'on ne lui attribue, pas de sage réforme qui n'ait pris date de son règne, pas de glorieuse expédition qui n'en ait rehaussé l'éclat.

C'est sur ce nom béni que les Géorgiens aiment à reporter encore leurs pensées

et c'est en le prononçant qu'ils évoquent le souvenir de cette grande époque où tomba de leur front le joug de l'Empire d'Orient, où naquit leur littérature et dont la fin marqua pour toujours le terme de leur liberté et de leur existence nationale.

Après cet instant d'activité et de vie exubérante, la Géorgie maintint pendant deux siècles encore son importance et l'on vit passer sur le trône des souverains non sans grandeur, Georges IV, la reine Roussoudan, etc.

Mais la vigoureuse impulsion du douzième siècle alla s'affaiblissant de jour en jour et les peuples divers que Tamara avait su réunir sous sa puissante main cherchèrent peu à peu à reprendre chacun leur antique existence, indépendante et sans lien commun. L'invasion soudaine des hordes de Tamerlan vint mettre le comble à ces divisions en livrant toute la contrée à une dévastation sans précédent.

Du treizième au quinzième siècle ,deux souverains, Georges VII et Alexandre I[er] tentèrent encore, mais en vain, de relever ce malheureux pays. Le dernier comprit bien qu'un royaume caucasien était désormais impossible et, après avoir partagé ce qui en restait entre ses héritiers, il se retira dans un monastère et y mourut, en 1442.

Désorganisée pour toujours par ce démembrement aussi funeste qu'inévitable, la Géorgie, livrée sans merci aux appétits de ses grands seigneurs, vit renaître chez elle, plus avilissant que jamais, cet odieux régime féodal qui se chargea de lui imposer l'apprentissage de la servitude. Elle ne fut plus désormais qu'une pomme de discorde, un jouet, entre la Perse et la Porte Ottomane. Vassale de cette dernière, elle dut voir sans rougir ses princes mingréliens, imérétiens et lazes acquitter chaque année l'infâme tribut d'un « lot » de jeunes filles et de jeunes garçons.

Le sort de l'Arménie fut peu différent, et, à part cette contribution immorale, presque aussi malheureux que celui de sa sœur caucasienne.

Nous reprenons ici l'histoire de cette nation où nous l'avons quittée, c'est-à-dire à l'invasion macédonienne et à la ruine de sa première dynastie. La domination

des rois de Syrie ne fut pas de longue durée, et Antiochus-le-Grand, vaincu par les Romains, ne put réduire les Arméniens à l'obéissance. Un certain Artaxias, qui était l'instigateur de leur révolte, prit la couronne, mais il en fut bientôt dépossédé.

L'an 149 avant Jésus-Christ, les Arsacides conquirent l'Arménie. Après une ère de prospérité et de conquêtes, après avoir étendu leur domination en Asie-Mineure, en Lazistan, et, comme nous l'avons vu, jusqu'au Caucase, ils se brisèrent contre les Romains en soutenant la cause de Mithridate. Sans indépendance et sans fierté, ils furent trop heureux de tenir le pouvoir des mains de leurs vainqueurs ou des princes persans, qui ravagèrent tour à tour leur patrie.

Entre les troisième et quatrième siècles se place une lutte mémorable dont le théâtre principal fut la Perse, mais qui eut son contre-coup en Arménie où elle eut pour résultats la conversion au christianisme et le démembrement du royaume.

Pendant la domination arsacide, l'antique culte mazdéen avait été fort altéré au contact de la mythologie grecque et des doctrines araméennes; mais le culte bâtard qu'avaient enfanté ces mélanges, comptait en Perse et en Arménie de nombreux adversaires. Ceux-ci parlaient sans cesse de revenir à la morale élevée, à la religion pure de Zoroastre pour résister à l'influence croissante du christianisme.

Une vieille famille parthe, qui prétendait se rattacher aux anciennes dynasties nationales, se mit à la tête de ce mouvement. C'est du sein de cette famille que sortirent les Sassanides. Le premier souverain de cette dynastie, Ardachès, trouva un redoutable compétiteur en Khosrov, roi d'Arménie, qui, aidé des Romains, lui résista désespérément. Ardachès mit sa tête à prix et le fit assassiner par un de ses parents, Arnag. Ce forfait accompli, il s'empara du trône de sa victime et l'occupa vingt-six ans.

Après sa mort, son fils ne put s'y maintenir et en fut chassé par Tiridate, échappé, ainsi que Grégoire, le futur *Illuminateur*, au massacre de la famille d'Arnag, ordonné par Khosrov à son dernier soupir.

Ce fut sous le règne de Tiridate, persécuteur acharné des Mazdéens, que le

christianisme fut prêché en Arménie par Grégoire, frère du roi. D'abord hostile au nouveau culte, celui-ci l'embrassa bientôt et en poursuivit la propagation avec une sorte de fureur.

Cette période si agitée ne fut pourtant point dénuée de prospérité et de gloire. Tiridate, énergique et puissant, sut faire respecter l'indépendance de son pays, et son règne de cinquante-six ans, qui prit fin en 314, malgré les troubles et les persécutions qui l'attristèrent, fut une des époques les plus heureuses qu'ait traversées l'Arménie. Ses successeurs, faibles et incapables, ne purent contenir le flot montant des colères qu'avait soulevées l'introduction violente d'une nouvelle religion. Les Sassanides, profitant de ce mouvement, suscitèrent à leurs voisins des embarras sans nombre et jetèrent sur le territoire arménien, à plusieurs reprises, les peuplades inoccupées du Caucase septentrional, Massagètes et autres, ainsi que les rois Arsacides de Géorgie, restés fidèles à l'ancienne foi. Khosrov, fils de Tiridade, appela les Romains à son secours et soutint avec eux contre ses ennemis une lutte victorieuse, après laquelle, toutefois, craignant pour son repos, il se reconnut vassal des Sassanides. Dès lors, l'autorité royale alla s'affaiblissant de plus en plus, et, peu à peu, les patriarches, profitant de cette décadence, agrandirent leur pouvoir et leur rôle et devinrent bientôt l'axe naturel du peuple arménien.

Ce sont les patriarches que l'on verrá, sous peu, prendre la direction des affaires, porter la parole au nom de leurs coreligionnaires, et, plus tard, lorsque leur patrie morte aura été foulée depuis des siècles par le talon des oppresseurs de toutes races, revendiquer encore, à la face des pays civilisés, les droits de leur nation à l'autonomie !

Cependant, cet ascendant des patriarches, tout spirituel, ne pouvait arracher l'Arménie au sort qui l'attendait. Balancée entre l'alliance des Grecs et de la Perse, elle devint en grande partie dépendante de cette dernière et fut gouvernée, jusqu'à la chute des Sassanides, par des *Marzbans*, entièrement à la discrétion du pouvoir qui les nommait. Il y eut des alternatives de tolérance et de persécution,

de paix et de guerre, d'intervention brutale et de liberté relative. Mais ce royaume, tout montagneux qu'il fût, était une trop riche proie pour ne pas exciter toutes les convoitises, et trop faible, trop divisé pour s'en garantir. Lorsque la lutte qui s'engagea, pour la possession de l'isthme ponto-caspien, entre les deux empires byzantin et persan, fut terminée, de nouveaux envahisseurs vinrent achever de ruiner l'Arménie, mais, en même temps réveiller pour deux ou trois siècles son ardeur nationale.

C'étaient les Arabes, qui venaient la dévaster, au nom du Koran, comme l'avaient fait les chrétiens au nom de l'Évangile.

Mais ce peuple, qui avait souffert, presque sans murmurer, la tyrannie des Sassanides, qui avait vu sans regret les Grecs lui imposer leurs volontés à différentes reprises, ce peuple qui avait accepté sans colère la perte de sa liberté se leva tout entier pour conserver sa foi, désormais le seul lien qui lui assurât une existence propre.

La famille des *Bagratides*, que Moyse de Khorène croit d'origine sémitique, prit alors la direction des affaires et, à force de diplomatie, sut se concilier la faveur simultanée des Grecs et des Arabes, et parvint à éviter à son pays bien des désastres et peut-être une imminente destruction. L'un de ses membres obtint même, en 885, le titre de roi d'Arménie, sous la protection des khalifes et fonda cette dynastie qui, malgré son origine étrangère, fut la plus arménienne qui ait jamais régi la destinée du peuple d'Haïk.

Elle tomba, en 1079, détruite par les Grecs et par ses dissensions intérieures, après avoir rendu au royaume un peu de son antique prospérité.

Vers la fin de sa domination, les Turks Seldjoukides avaient envahi son territoire et, après une lutte acharnée contre les Grecs, réussi à s'établir, comme nous l'avons vu, dans le nord de l'Arménie et sur les rives de la Koura, en Géorgie.

La chute des Bagratides marqua la fin de l'indépendance nationale arménienne.

En vain accepta-t-elle volontairement la suzeraineté des Mongols, qui l'avaient envahie et horriblement dévastée vers le milieu du treizième siècle; en vain s'allia-

t-elle avec les Croisés et put-elle étendre encore, par ce moyen, son influence sur les côtes de la Cilicie et de la Syrie septentrionale jusqu'à Antioche; en vain le groupe de familles arméniennes émigrées de la mère patrie dans les montagnes de la Cilicie parvint-il à se constituer, sous l'autorité d'un parent de la dynastie morte, en royaume indépendant et à chasser les Grecs de toutes ses possessions; le rôle de l'Arménie était terminé. Les coups des Mameluks, des Mongols et des Perses eurent bientôt raison de cet empire agonisant. Les envahisseurs se le partagèrent et les Arméniens ne furent plus désormais qu'un grand peuple sans territoire, dispersé comme la nation juive, et uni seulement, comme elle, par une même foi, un même langage et les mêmes glorieux souvenirs !

Tandis que ces événements se succédaient sur le versant méridional du Caucase et en Arménie, grandissait, au nord, par delà les steppes de Mozdok et de Stavropol, un État qui devait, un jour, balancer toutes les influences et, finalement, les anéantir.

Établis depuis le dixième siècle dans la presqu'île de Taman, avec l'aide de Basile II, les Russes s'approchaient peu à peu de la grande chaîne et voyaient grandir rapidement leur empire.

Ils avaient eu à lutter tout d'abord contre les débris des États éphémères que les envahisseurs asiatiques avaient laissés tour à tour derrière eux. L'immense plaine qui s'étend, au nord de la dépression du Manych, depuis la Caspienne jusqu'au Pont-Euxin, a été, en effet, le lieu constant du passage de toutes les hordes qui, sorties de la grande officine ethnogénique à laquelle on a appliqué le nom fort vague de Touran, se sont répandues successivement sur l'Europe. Là passèrent et s'établirent, après les innombrables peuplades dites scythiques :

Les Alains — avec lesquels Klaproth et quelques autres auteurs ont voulu identifier les Ossèthes actuels — et que l'on voit s'établir au nord du Caucase vers le milieu du premier siècle de notre ère, pour être dispersés, presque anéantis, par

l'avalanche hunnique du quatrième siècle. On les voit cependant reparaître à diverses reprises sur la scène de l'histoire, notamment lors des invasions arabes au dixième siècle et de celle de Tchinghiz-khan au treizième.

Les HUNS, rapide et sanglant météore, qui passèrent comme une tempête sur l'Europe épouvantée, portèrent leurs ravages, à travers le Caucase central, jusqu'en Arménie, puis disparurent presque tout à coup pour faire place à d'autres peuples probablement de même origine. C'est ainsi que nous voyons le Volga traversé successivement par les BULGARES, les SABIRS, les AVARS et les KHAZARES, tous Huns, tous finnois sans doute, puis par les Turks qui vinrent, au onzième siècle, s'établir et régner en maîtres sur les ruines de leur empire.

Les KHAZARES surtout, « par l'étendue et la durée de leur domination, par leurs rapports avec les États contemporains, par les circonstances mêmes de leur propre développement historique et les longs souvenirs qu'ils ont laissés après eux, les Khazares eurent dans l'histoire un rôle beaucoup plus considérable qu'aucune des hordes qui les avaient précédés dans les steppes sarmatiques ou qui les y ont suivis antérieurement aux Mongols de Tchinghiz-khan [1]. »

Nous ne tenterons pas de retracer ici l'étendue de ce rôle, même sommairement. Nous nous contenterons, dans cet abrégé rapide de l'histoire de la Russie méridionale, de jeter un coup d'œil sur les destinées dernières des Khazares et sur la chute de leur empire. Leur sort fut, en grand, celui qu'ils avaient infligé à leurs prédécesseurs les Avars. Amollis par une vie sédentaire et un certain degré de civilisation, ils ne purent résister au flot des populations turques qui les pressait à l'Orient, tandis que la monarchie russe, fondée par les VARÈGHES leur enlevait la domination des tribus slaves du Dnieper et du Don et s'établissait en 965, comme nous l'avons dit, dans la presqu'île de Taman.

Les Mongols qui vinrent, à la suite de Tchinghiz-khan, achever leur ruine,

[1] VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Étude de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique.* Paris, Arthus Bertrand, 1852, t. II, p. 37.

séparèrent en même temps de nouveau les Russes du Caucase ; ceux-ci n'eurent, du reste, avant les temps modernes que de rares rapports avec les habitants de la chaîne soumis nominalement les uns à la Perse (Lesghiens, Avars), les autres à la Turquie (Tcherkesses, Abkhases) ; ces montagnards ne furent longtemps connus des tribus de la plaine que par leurs incursions périodiques et leurs déprédations dans les vallées du Kouban et de la Kouma. Quelques alliances furent bien conclues avec certaines tribus par le gouvernement russe ; mais elles n'eurent guère d'autres résultats que les représailles de la Perse pour le Chirvan et le Daghestan, de la Turquie pour l'Abkhasie et la Tcherkeska.

Il fallait Pierre-le-Grand pour concevoir tout le parti que pouvait tirer la Russie de la possession du Caucase.

L'homme de génie qui ouvrait à son pays « une fenêtre sur l'Europe » en lui donnant l'empire de la Baltique, devait fixer ses regards sur le Caucase, qui devait être pour lui « une porte » ouverte sur l'Asie-Mineure, l'Asie centrale et l'Indoustan. Ce rêve était fait pour tenter l'activité prodigieuse du réformateur, et, lorsqu'en 1712 Schah Houssein, l'avant-dernier des sofis, lui demanda l'appui de ses armes contre les Afghans, il eut bientôt pris un parti.

Aiguillonné par la crainte d'une intervention ottomane, il jeta résolûment une armée de trente mille hommes dans le Daghestan oriental, prit Derbent et Bakou, les fit occuper, et revint sur ses pas, à Astrakhan. La mort le surprit dans l'accomplissement de cette tâche colossale. Mais le sillon était ouvert et ses successeurs n'avaient qu'à marcher sur ses traces et à exécuter religieusement son fameux testament politique.

Pour réaliser les plans de Pierre-le-Grand, il fallait combattre tour à tour la Turquie et la Perse, affranchir de la domination de ces deux empires les chefs transcaucasiens qui, harcelés par leurs anciens maîtres, ne pouvaient tarder à se jeter, par désespoir, dans les bras de la Russie.

Ce fut la première phase de la conquête, et la moins sanglante

Cependant, l'action vigoureuse du tzar s'éteignit après lui, et l'impératrice Anne

Ivanovna abandonna ses acquisitions pour en revenir à l'ancienne ligne de villages fortifiés peuplés de Cosaques *(stanitzas)* le long du Térek inférieur. Sous son règne, pourtant, en 1739, les deux Kabardas étaient déclarées indépendantes, c'était un premier pas.

Catherine II reprit, dès son avènement, les projets de son illustre prédécesseur. Tout en prolongeant vers l'ouest la ligne des *stanitzas* depuis Mozdok, du Térek à la Malka, elle sut se concilier les deux princes souverains de l'Imérie et de la Géorgie, Salomon I[er] et Héraclius II. Elle les poussa à une révolte ouverte contre la Porte Ottomane, leur envoya une armée de trente mille hommes, et bien que cette armée, après avoir pris Koutaïs et échoué devant Poti, eût été forcée de battre en retraite, cette première campagne n'en eut pas moins une influence décisive sur les événements qui suivirent. En 1774, un traité donne à la Russie la souveraineté des deux Kabardas; l'indépendance du district du Kouban, de la Petite-Tatarie, de l'Imérie et de la Géorgie est reconnue. Catherine ne demandait pas autre chose. La Crimée, la Petite-Tatarie et le Kouban devinrent bientôt provinces russes et Héraclius, en 1783, se reconnut le vassal de sa puissante protectrice.

Ce mépris des traités amena une nouvelle guerre terminée par un nouveau contrat, qui donnait à la Russie tout ce qu'elle avait pris. Cette guerre fut marquée par la prise de Soudjouk-Kaleh et d'Anapa, forteresse construite par les Turks, en 1784, sur le littoral de la mer Noire, dans le but de se garantir des empiètements moscovites.

La Perse alors entra en lice. La défection d'Héraclius y avait passé, tout d'abord, presque inaperçue. Cependant, en 1796, les successeurs de Nadir Schah songèrent à en tirer vengeance. L'un d'eux, Aga Mohammed, se jeta en Géorgie, la ravagea, chassa Héraclius et fut assassiné au moment où l'impératrice, mourante aussi, envoyait une armée contre lui. Paul I[er] rappela l'armée, mais acquit définitivement la Géorgie, que Georges XIII, fils d'Héraclius, incapable de la défendre contre les Turks, les Lesghiens et même contre sa propre famille, lui

céda en 1799 par un acte solennel, qui fut confirmé, en 1801, par un manifeste impérial.

De 1800 à 1829, la guerre ou les promesses acquirent successivement à la Russie la soumission de l'Imérie, de la Mingrélie, de la Gourie, tandis que l'Araxe, au sud-est, séparait de la Perse ses possessions transcaucasiennes.

Mais tandis que l'antique Géorgie et l'antique Colchide, ouvertes l'une par le Darial et Derbend, l'autre par le bassin du Rion, déchirées par les divisions, par la tyrannie des seigneurs, par les exactions des Turks et des Persans, acceptaient presque sans résistance la domination des Slaves chrétiens, le Haut-Kouban, l'Abkhasie et le Daghestan, montueux, inaccessibles, soutenaient contre l'envahisseur une lutte terrible, acharnée, sans merci. Cette lutte présente, suivant que l'on considère les diverses régions où elle éclata, des aspects bien différents.

Du côté de la mer Noire, chez les Tcherkesses et les Abkhases, elle fut surtout patriotique et se fit par la seule haine qu'inspirait à ces peuples libres et énergiques la perspective d'une autocratie militaire plus insupportable encore que le joug ottoman. Dans le Daghestan, au contraire, elle offre un caractère nettement religieux et nous apparaît, dirigée par les prophètes musulmans, avec une unité admirable et une persévérance que n'abattirent point les plus éclatants revers.

Le précurseur de ces Murides, qui devaient si longtemps tenir en échec les armées russes, avait été le cheik Mansour. En 1790, il avait essayé de soulever les Tcherkesses et prêché la guerre sainte dans le bassin du Kouban. Mais ses prédications n'avaient eu que peu d'influence sur ces musulmans de la veille, que l'amour de la liberté devait émouvoir si fortement quelques années plus tard.

Mal secondé, le cheik Mansour avait été fait prisonnier au siège d'Anapa et les Russes l'avaient envoyé, derrière les murs de Schlussebourg, expier sa tentative d'insurrection. Ce ne fut que trente ans plus tard que Kasi- Moullah, son premier successeur, commença à prêcher la résistance à l'étranger et à réunir sous son autorité toutes les forces vives du Daghestan.

Jeté une première fois au milieu de ces luttes ardentes, en 1820, il avait échoué

devant l'opposition du prince des Avars, et s'était retiré momentanément de la scène.

Mais il n'avait point cessé d'exciter ses compatriotes et de préparer, par tous les moyens, la guerre sainte. Espérant que la Perse pourrait venir à son aide, il hâta dans ses montagnes, la réconciliation des deux grandes sectes de l'Islam, sunnites et chiites. La Perse fut vaincue, et Abbas Mirza, fils aîné du schah, sur qui le prêtre avait compté, dut se tenir tranquille et signer le traité de Tourment-chaï. Mais le muridisme (c'est ainsi qu'on appela cette réconciliation), fruit des prédications enflammées de Kasi-Moullah et de ses disciples, avait rapidement gagné la plupart des tribus et les avait ralliées presque toutes autour du premier de ses chefs.

Sa cruauté, son épouvantable tyrannie, les ravages affreux qu'il exerça sur le territoire des naïbs qui refusaient de s'allier à lui, son activité merveilleuse, ne purent empêcher Kasi d'être vaincu partout. Malgré la sauvage énergie qu'il déploya dans cette campagne, toutes ses entreprises échouèrent. Les Ingouches et les Ossèthes avaient livré aux Russes les passages centraux du Caucase. Impuissant à se rendre maître de Derbent et de Kizlar qui commandaient, dans le Daghestan oriental, les bords de la mer Caspienne, il fut acculé par le général Villiaminoff dans Ghimri, s'y défendit comme un lion, réussit à s'en échapper, mais tomba au milieu des Russes du baron Rosen et, refusant de se rendre, fut massacré, à la tête de ses compagnons dont la plupart périrent avec lui.

Pendant que le prophète était cerné, un de ses plus brillants disciples, le jeune Chamyl, parvint à s'enfuir. Son évasion passa pour un miracle et l'entoura d'un prestige sans égal. Il prit en main la direction de la guerre sainte et devint, en Tchetchena et dans l'Avarie, l'âme du mouvement insurrectionnel. Il parvint, en 1844, à tirer les Lesghiens de l'apathie qu'ils avaient montrée lors des premières entreprises de Kasi-Moullah. Depuis 1836, il guerroyait contre les Russes, agrandissant son influence, vaincu le plus souvent, mais toujours confiant et agile, réparant par son audace et sa célérité tous les échecs qu'il subissait.

En 1843, Chamyl résolut de porter la lutte jusque dans les Kabardas. Mais là, sa prédication n'eut qu'un médiocre succès. Depuis un demi-siècle les Kabardiens avaient courbé la tête et il eût fallu autre chose que le fanatisme et la perspective désespérante de dangers sans fin pour la leur faire relever.

Cependant, les tribus Adighès, contre l'attente des Russes, présentaient à leurs armes une courageuse résistance. En vain les Cosaques, rompus depuis longtemps à cette guerre d'escarmouches, mieux armés, avec plus d'expérience, poussèrent-ils des reconnaissances jusqu'à Pchad et Soudjouk-Kaleh.

Fanatisés par les Murides, ces montagnards, Chapsoughs et Oubikhs, faisaient échouer toutes les entreprises de leurs adversaires. Le premier de leurs chefs Hadja-Moullah, le véritable successeur tcherkesse du cheik Mansour, s'unit avec Chamyl au moment même où ce dernier cherchait en vain à soulever les Kabardiens.

La lutte dura, sans interruption, jusqu'à la guerre d'Orient de 1855 et se termina par sa seule issue possible, la défaite des Caucasiens.

A l'ouest, les Tcherkesses, mal soutenus, méprisant le gouvernement turk presque autant qu'ils haïssaient les Slaves, durent mettre bas les armes, et, malgré les espérances qu'avaient fait naître en eux les promesses de l'Angleterre, ils furent déportés, impitoyablement, au nombre de plus de trois cent mille.

A l'est, Chamyl, dont le prestige avait rapidement décru, abandonné par Daniel Bey, sultan d'Élissorie, son plus puissant auxiliaire, sentant se refroidir le zèle de ses partisans, alla s'enfermer dans Gounib, où les Russes le cernèrent, et, lorsqu'il vit que rien ne pouvait le sauver, entouré seulement de quatre cents compagnons, il se remit à la magnanimité du prince Bariatinski, qui l'assiégeait.

On l'envoya terminer en Russie sa brillante carrière, tandis que l'on montrait à ses guerriers, Lesghiens et Tchetchènes, le chemin de l'exil.

Aujourd'hui, la lutte est finie ; mais elle est encore trop près de nous pour que nous puissions la juger avec toute l'impartialité désirable. Elle n'est, du reste, qu'un épisode, héroïque à la vérité, du combat que soutient l'Europe, bouillonnante et trop

à l'étroit, contre l'Orient immuable et vieilli. Envisagés de cette hauteur, les crimes odieux, les massacres inutiles, les déportations en masse et autres procédés de « colonisation » se confondent et disparaissent. Ce sont des maux inséparables de l'universelle concurrence vitale. Il appartient à la civilisation d'en atténuer les effets, au sage d'en plaindre les victimes, à la postérité de peser les excès commis et les bienfaits répandus.

Nous avons fait passer sous les yeux du lecteur, dans les quelques pages qui précèdent les traits généraux de la configuration, du peuplement, et de l'histoire du Caucase. Nous avons vu que cette dernière ne commence en réalité qu'au premier siècle avant notre ère et que, même à dater de cette époque, bien des faits, bien des circonstances d'organisation intérieure sont encore plongés dans l'obscurité la plus complète.

Il nous reste donc, et c'est là le but de ce livre, à esquisser la *préhistoire* de cette belle région. Nous prendrons l'homme à l'époque la plus reculée où l'on y signale sa présence. Nous suivrons ses progrès à travers les âges de la pierre éclatée, taillée, polie, puis des métaux. Nous étudierons en détail tous les vestiges de ces diverses périodes, en notant avec soin les rapports qu'ils peuvent présenter avec d'autres objets plus ou moins synchroniques découverts dans des contrées différentes ou employés actuellement dans les mêmes lieux.

Notre travail présentera, sans doute, quant aux temps les plus primitifs surtout, de nombreuses lacunes. Si l'on songe que les travaux relatifs à l'anthropologie et à l'archéologie du Caucase sont à peine commencés, on pourra s'étonner que nous ayons cru devoir dès maintenant réunir en un tout les faits encore peu nombreux recueillis dans cette région.

Notre désir, en établissant cet ensemble, est d'indiquer l'importance et la diversité des problèmes qui s'imposent au naturaliste, au linguiste et à l'archéologue à mesure que progressent les études scientifiques dans la région du Caucase. On ne sait pas assez combien sont encore incomplètes nos connaissances anthropologiques sur cet isthme montagneux où tant de populations sont venues chercher asile. Aussi, nous croirions-nous suffisamment récompensés si cet ouvrage, en déroulan aux yeux la perspective d'un champ de recherches si vaste, si varié d'aspect et si plein de promesses réussissait, non seulement à stimuler l'activité des savants voués déjà à l'ethnographie caucasienne, mais encore à susciter de nouveaux investigateurs. L'attrait irrésistible de ce beau pays nous y rappellera probablement plus d'une fois encore. Heureux de contribuer par nos recherches spéciales à la connaissance de cette partie de l'Asie occidentale, nous ne négligerons aucune occasion de poursuivre la tâche que nous nous sommes tracée.

Il n'est pas douteux que la grandeur de l'œuvre ne séduise également quelques persévérants chercheurs et que, dans un avenir prochain, l'on ne parvienne à répondre aux désiderata de la science.

L'archéologie préhistorique caucasienne est toute entière à créer. Les dépôts tertiaires ainsi que les puissantes alluvions quaternaires ont été étudiés avec soin, mais ils n'ont pas encore livré des vestiges de l'époque paléolithique.

Cette pénurie de documents va d'ailleurs s'atténuant à mesure que l'on approche des temps actuels. Les découvertes relatives à la période néolithique offrent déjà un caractère positif. Celles qui se rapportent aux métaux se multiplient même à tel point que l'on doit se tenir en garde contre certaines confusions et passer tous les objets de provenance caucasienne au crible d'une critique minutieuse et sévère.

Pour les époques plus rapprochées des temps modernes et auxquelles on a donné le nom de *protohistoriques*, ce sont de vastes nécropoles qui fourniront des renseignements capables souvent de nous guider dans nos recherches. On se trouve déjà en présence d'un nombre relativement considérable de faits qui permettent

d'esquisser les principaux linéaments de la civilisation du Caucase depuis le premier âge du fer jusqu'aux époques scytho-byzantine et persane.

Les documents historiques que nous fournit l'antiquité et quelques légendes locales nous aideront alors à comprendre l'origine de ses peuples et à déterminer leurs rapports avec les populations actuelles de cette vaste région.

Nous étudierons successivement aux divers points de vue anthropologiques les populations anciennes et modernes du Caucase dans l'ordre chronologique suivant :

1° PÉRIODE PRÉHISTORIQUE — *Age de la pierre et Age du bronze.*

2° PÉRIODE PROTOHISTORIQUE — *Premier Age du fer.*

3° PÉRIODE MODERNE — *Époques scytho-byzantine et persane — Moyen Age — Populations actuelles.*

MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'ASIE OCCIDENTALE

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE



FRÉDÉRIC BAYERN

PÉRIODE PRÉHISTORIQUE

AGE DE LA PIERRE

I

EPOQUE PALÉOLITHIQUE

Sur quel point de la terre et à quelle époque ont apparu nos premiers ancêtres ? A ces questions qui ont tenté si souvent déjà la sagacité des penseurs, bien des réponses ont été faites.

Les uns, imbus des traditions bibliques, ont placé soit en Arménie, soit sur les pentes méridionales du grand Caucase le berceau primitif de l'humanité.

D'autres, comparant entre elles les légendes écrites de plusieurs peuples de l'ancienne Asie, ont reporté vers l'Est, au célèbre plateau de Pamir, ce centre de dispersion des races supérieures. « Dans toute l'Asie, écrit M. Renan, le plateau de Pamir est considéré comme le faîte, le dôme du monde *(bami-dunia)*, le milieu entre le ciel et la terre. Les plus grands fleuves de l'Asie découlent du massif auquel il se rattache, et de vieilles traditions y placent des peuples blonds à prunelles bleues-vertes dans lesquels M. de Humboldt voit des Ariens... Tout nous porte à placer l'Eden des Sémites au point de séparation des eaux de l'Asie, à cet ombilic

du monde que toutes les races semblent montrer du doigt comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs... Les races mongoles rattachent aussi leurs origines au Thian-Chan et à l'Altaï, et si les races finnoises semblent plutôt désigner l'Oural, c'est sans doute parce que cette chaîne leur dérobe la vue d'un plan de montagnes plus reculé... [1] »

Il ne saurait être question, dans ces quelques lignes de l'un des maîtres de la philologie moderne, d'autres choses que des origines historiques. Le problème des origines naturelles de l'homme reste donc tout entier jusqu'ici. Quelques naturalistes l'ont résolu en faveur des régions tropicales ou même d'un continent submergé aujourd'hui par l'Océan Indien.

Là seulement, se seraient trouvées réunies les conditions d'existence nécessaires à nos ancêtres, incapables encore de se défendre contre les intempéries. C'est dans les pays situés au sud de l'Inde que vivent encore une partie des êtres qui se rapprochent le plus de nous par leur organisation...

Mais à ce raisonnement s'opposent des faits irrécusables démontrant que le climat de l'Europe a été tropical durant la période tertiaire. Les transformations biologiques sous l'influence desquelles se serait produit l'être hypothétique que l'on assure avoir précédé l'homme ont donc pu s'effectuer, à cette époque, aussi bien en Europe qu'en Asie.

Les seules découvertes relatives à cette question ont été faites en France et en Portugal. Mais en admettant que l'*anthropopithèque* — c'est le nom appliqué à notre ancêtre par M. Gabriel de Mortillet [2] — appartienne bien réellement à la faune tertiaire, on pourra en rencontrer également des traces dans la partie de l'ancien continent que nous étudions. En effet, certains dépôts lacustres de la Transcaucasie renferment des flores et des faunes analogues à celles qui se sont développées dans l'Europe tertiaire.

Si l'existence d'un être intermédiaire entre les singes anthropoïdes et l'homme est confirmée quelque part, les faits qui auront permis d'établir cette hypothèse devront

[1] Ernest Renan. *Origine du Langage*, p. 228 et sq.

[2] Gabriel de Mortillet. *Revue d'antropologie* de Broca, 15 janvier 1879, p. 117 — Le Précurseur de l'Homme, dans *Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences.* Lyon, 1873, p. 607. — Le Préhistorique. *Bibliothèque des sciences contemporaines.* In-8°, Paris, Reinwald, 1882, 1re édition, p. 114.

se reproduire sur un grand nombre de points comme cela est arrivé pour les preuves scientifiques de l'existence d'un homme quaternaire si longtemps contestée.

Jusqu'à présent aucune découverte relative à cet important problème n'a été faite dans cette contrée. Maintenant que l'attention est appelée sur ce sujet, on peut supposer que les investigateurs qui s'y succèdent en grand nombre depuis quelque temps parviendront à y découvrir des documents paléontologiques ou même archéologiques propres à éclairer cette grave question.

En ce qui concerne l'homme quaternaire, quelques recherches ont été entreprises. Mais, n'ayant pas été méthodiquement conduites, elles n'ont donné encore aucun résultat satisfaisant. Il ne faut point pourtant désespérer de trouver dans les alluvions des rivières du Caucase ou dans ses grottes des vestiges paléolithiques semblables à ceux que l'on a rencontrés dans d'autres pays.

Partout en Europe, en Afrique et en Amérique on a trouvé des spécimens de l'industrie de cette période pendant laquelle l'activité humaine s'est manifestée d'une façon si remarquable.

L'Asie ne pouvait pas manquer d'en fournir des traces nombreuses : l'Inde l'Arabie, la Syrie et l'Egypte ont donné, en effet, de ces outils en pierre grossièrement taillés, caractéristiques de la civilisation la plus primitive.

Dans le but de faciliter les études de ceux qui viendront après moi, il m'a paru utile de résumer en quelques pages l'état des connaissances acquises sur l'origine, le développement et la distribution des terrains quaternaires du Caucase.

L'isthme ponto-caspien qui, pendant la période tertiaire, avait été soumis à de puissantes oscillations, n'a pris son relief actuel que vers le début de la période quaternaire.

Il semble démontré, en effet, par les beaux travaux de MM. Abich[1] et Ernest Favre[2], que les grands cônes trachytiques constituant les cimes les plus élevées de la chaîne ne datent que de cette époque.

[1] ABICH. Prodrome de géologie du Caucase, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1858.

[2] FAVRE. *Recherches géologiques dans la partie centrale de la chaine du Caucase.* Genève, Georg, 1875.

Toutefois, cette activité volcanique paraît en partie antérieure à la période glaciaire, puisque les anciennes moraines renferment de nombreux blocs erratiques d'andésite, roche dont sont formés en partie l'Elbrous et le Kazbek. Des érosions ont permis de constater dans les vallées du Kouban, du Baksan, du Térek et ailleurs, comme en Arménie, des superpositions montrant des alluvions et des conglomérats sous-jacents aux coulées trachytiques, lesquelles sont recouvertes sur bien des points par des dépôts plus ou moins morainiques.

D'après M. Abich, un lac considérable aurait occupé la plaine du nord du Caucase dans la région de Vladikavkaz, recouverte actuellement par les alluvions du Térek et de ses affluents : l'Ardon, le Ghisel-don, le Génal-don, le Fiag-don, etc. M. Abich croit ce lac contemporain de la grande extension des glaciers et des grandes éruptions volcaniques. Ce savant géologue admet une lutte entre les éruptions et les amas de glace de la chaîne centrale. L'un des résultats de cette lutte aurait été de produire des débâcles considérables qui auraient transporté au loin les matériaux morainiques.

Le transport des blocs erratiques que l'on voit dans la région de Nikolaïevsk peut s'expliquer aussi, d'après le même auteur, par des glaces flottantes.

Aujourd'hui que l'on a étudié et compris l'origine et la vie des glaciers, il n'est plus possible d'accepter cette théorie. Au reste, comme le fait remarquer M. Favre, les éruptions volcaniques même considérables ne produiraient, au milieu des glaces, que des effets locaux et sans importance, témoin les alternances bien connues de laves et de dépôts morainiques à l'Etna et ceux peut-être plus anciens que j'ai pu observer entre Bayazid et Igdir, au pied ouest du mont Ararat.

M. Favre signale, de plus, l'existence d'un groupe de blocs erratiques de trachyte, non loin de Smieiskaya, dans la gorge par où s'écoule le Térek. Or, pour qu'ils aient été déposés sur ce point par le glacier, il fallait que la vallée fût déjà ouverte, ce qui ne permettait pas aux eaux de constituer un lac. Il en résulte, ajoute M. Favre, que la grande extension des glaciers est postérieure à l'existence de ce lac ainsi qu'aux éruptions trachytiques, puisque les blocs de cette nature abondent dans les moraines.

Il est donc hors de doute que la période quaternaire a été marquée au Caucase comme dans les Alpes par une très grande extension des glaciers. M. Abich,

puis M. E. Favre et d'autres géologues ont reconnu des traces nombreuses et importantes de leur passage dans la plupart des vallées ponto-caspiennes.

L'étude de cette intéressante question, qui, pendant de longues années, a été pour moi l'objet d'actives recherches dans le bassin du Rhône[1], ne fut pas un des moindres attraits de mes deux voyages au Caucase et en Arménie.

M. E. Favre a fait connaître les moraines des vallées du Baksan, du Tcheghem, du Tcherek, de l'Ardon et du Térek sur le versant nord, ainsi que celles du centre de la chaîne et du versant méridional, où les glaciers ont eu une bien moins grande importance[2].

Au pied de l'Elbrouz et dans la haute vallée du Baksan, en amont d'Ourouspieff, une très belle moraine montre bien la puissance de ce glacier quaternaire réduit actuellement à des névés, encore considérables cependant, recouvrant les hauteurs

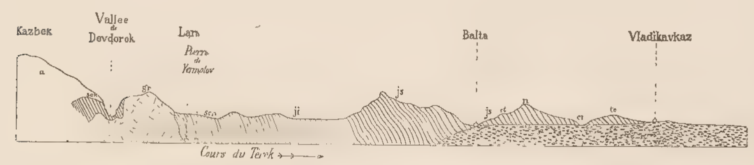


FIG. 1. — Coupe géologique suivant le cours du Térek

D'APRÈS M. ERNEST FAVRE

a, alluvions et moraines — *te*, terrains tertiaires indéterminés. — *js*, terrain jurassique supérieur. *ji*, terrain jurassique inférieur. — *sch*, schistes cristallins. — *gr*, granit.

qui dominent cette vallée. Dans le bassin de l'Ardon, on observe le terrain erratique jusqu'à 2865 mètres, au col de Khodvtsek. Les vallées de Tsea, de Koban et quelques autres, qui débouchent dans celle de l'Ardon, sont également remplies de matériaux erratiques et le sol des superbes forêts qui couvrent la région repose presque partout sur d'anciennes moraines. Le bassin du Térek est un des points du Caucase où l'extension glaciaire a laissé les traces les plus remarquables. Ce qui

[1] A. FALSAN et E. CHANTRE. *Monographie géologique des anciens glaciers de la partie moyenne du bassin du Rhône*, 2 vol. in-8°, avec un atlas de 6 cartes.

[2] E. FAVRE. — *Loc. cit.*, p. 101.

reste de glaciers sur les pentes du mont Kazbek et leur activité permet de concevoir ce que devaient être ceux de l'époque quaternaire. Dans la vallée de Devdorok, les roches ont été moutonnées jusqu'à une grande hauteur, et j'ai rapporté de cette localité de très beaux échantillons de roches polies et rayées. On rencontre, sur la rive droite du Térek, de puissants amas de matériaux morainiques et d'alluvions formant des terrasses à trois niveaux différents. La terrasse inférieure, essentiellement composée de graviers, atteint une épaisseur de près de 100 mètres.

Les blocs erratiques sont fort nombreux à la jonction des vallées de Devdorok et du Térek ; le plus remarquable, de nature granitique, gît dans le lit du Térek, près de la station de Lars et porte le nom de Pierre de Yermolov ; il mesure 5,655 mètres cubes. On trouve, à 200 mètres au-dessus de Lars, une moraine renfermant surtout des matériaux trachytiques venus du Kazbek. Quant aux stries, on peut en observer jusqu'à 150 mètres au-dessus du fond de la vallée.

A mesure que l'on s'éloigne du défilé du Darial et que l'on se rapproche de la plaine, les blocs erratiques diminuent en nombre et les moraines, disparaissant au delà de Balta, sont remplacées par de puissants amas d'alluvions ou de moraines remaniées qui s'étalent dans le bas bassin du Térek jusqu'à Vladikavkaz où les blocs erratiques sont fort nombreux ; quelques-uns y atteignent encore 10 mètres cubes.

Ces dépôts rappellent ceux que nous avons signalés en France sur le plateau bressan et dans la plaine d'Ambérieu, en face du défilé de Saint-Rambert en Bugey[1].

Sur le versant méridional, c'est en Svanie que les dépôts glaciaires présentent le plus grand développement ; mais les glaciers ne paraissent pas être descendus bien bas de ce côté-là. Les vallées de l'Ingour et de la Tskenis-Tskali dont les hauteurs possèdent encore des glaciers, sont couvertes de matériaux erratiques de nature surtout granitique.

D'après M. Favre, les glaciers de la Svanie ont été une fois plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Les terrains tertiaires dans lesquels le Ksan, la Lakhva, l'Aragva et la Koura

[1] A. Falsan et E. Chantre, *loc. cit.*, p. 201 et suiv.

ont creusé leur lit, sont recouverts partout, dans la partie supérieure du cours de ces rivières, de dépôts quaternaires d'origine très probablement glaciaire. Il en est de même de la vallée du Rion, avec ses terrasses d'alluvions, dépôts de sable et de cailloux aux environs d'Oni et près du confluent de la Djodjora avec ce fleuve. A Sakao se trouvent des blocs anguleux de roches cristallines provenant de la chaîne centrale et dont la nature erratique ne laisse aucun doute; plus bas, à Ghebi, la moraine est superbe.

D'après les observations des géologues qui ont parcouru le Caucase, observations que nous avons résumées dans les lignes qui précèdent, il est démontré que la distribution des glaciers a été très inégale sur les deux versants de cette chaîne. Ils ont occupé sur le versant nord une surface beaucoup plus considérable que sur le versant sud. Ils descendent également plus bas au nord qu'au sud.

Les vallées du versant septentrional de la grande chaîne ont dû en effet être envahies par les glaciers dès l'aurore de la période quaternaire, alors que des volcans multiples ébranlaient encore le sol, le recouvrant de matériaux ignés.

Ces phénomènes géologiques ne devaient pas plus permettre aux animaux qu'aux populations primitives de s'établir dans ces régions qui, plus tard, sont devenues le refuge de tant de peuples différents.

C'est donc dans les alluvions et dans les grottes des vallées de la partie méridionale du Caucase que l'on devrait découvrir des vestiges paléontologiques et anthropologiques de l'époque paléolithique, bien plutôt que dans celles de la chaîne centrale et dans celles du nord.

Les quelques spécimens de la faune quaternaire que l'on possède au musée de Tiflis, les seuls, je crois, qui aient été découverts au Caucase, proviennent pourtant presque tous des dépôts de transport du versant septentrional. Ce sont d'abord deux molaires inférieures d'*Elephas antiquus* : l'une a été trouvée à Argo, en Daghestan, l'autre à Nourskodji sur le Terek, puis trois molaires d'*Elephas primigenius* : l'une a été rapportée de Alkhan Jourkofki, en Daghestan, l'autre de Vedeno, également en Daghestan, et la troisième d'Abkhazie, non loin de la Mer Noire.

Il convient d'ajouter à ces découvertes celles que signale M. Felitzine dans sa carte, encore inédite, des stations archéologiques de la province du Kouban.

L'une a été faite près du rivage septentrional de la presqu'île de Taman ; deux autres sur la rivière Psekoups, affluent du Kouban, non loin de Saratovskaya ; une dernière enfin sur le Kouban lui-même, au nord-est d'Armavir. Le même document signale, de plus, entre Chapsough et Sadovoï, une caverne à ossements sur laquelle, du reste, nous ne possédons aucun autre renseignement.

Le versant méridional, au contraire, n'a fourni à la préhistoire du Caucase aucun document bien sérieux. Une seule grotte, incomplètement fouillée il y a peu de temps par un riche propriétaire de la région, le prince Mossa Chvili, a donné quelques vestiges humains pouvant appartenir à l'époque paléolithique, c'est la grotte de Rgani[1].

Cette localité est située en aval de Satchéri, à 5 kilomètres environ de la rive droite de la Kvirila, sur un ruisseau qui baigne pour ainsi dire l'entrée de l'excavation où les recherches ont été effectuées. Une forte dalle brute en fermait l'ouverture, encombrée de stalagmites et d'éboulis. On pénètre dans cette grotte par un couloir voûté conservant, sur une longueur de 12 mètres, la largeur moyenne d'environ 0^{m},72, puis élargi, s'infléchissant à droite et aboutissant à une première salle d'environ 2 mètres de côté sur une hauteur de 3 à 4 mètres. En face du couloir, la salle rétrécie, donne accès par une pente assez raide dans un second compartiment un peu plus grand que le premier; c'est là qu'eut lieu la découverte d'ossements non encore déterminés, mais parmi lesquels on a cru pouvoir affirmer la présence de l'*Ursus spelæus*.

D'après M. Bernatsky à qui l'on doit la connaissance de ce fait important, la faune de cette grotte ne doit pas se borner à cette seule espèce. Une étude plus complète des produits des premières fouilles, déjà fort considérables, permettra sans doute d'y trouver des débris de la plupart des autres vertébrés qui accompagnent ordinairement l'hôte des cavernes : hyène, cerf, renne, grand bœuf, rhinocéros, éléphant, cheval, etc.

Il n'y a pas de raison, en effet, pour qu'une faune quaternaire analogue à celle de toute l'Europe ne se soit pas développée dans la vallée de la Kvirila et même dans tout le Caucase. Cette contrée a subi les mêmes vicissitudes climatériques que

[1] *Journal du Caucase* du 14 novembre 1884.

celles qui se sont succédé en Occident, ainsi que le montre l'étude des terrains tertiaires et quaternaires.

Aux débris d'animaux sauvages étaient associés, sans ordre, des ossements humains appartenant à plusieurs individus d'âges différents. Presque tous ces ossements aussi bien que ceux des ours et des autres espèces avaient été fendus et avaient subi l'action du feu ; beaucoup portaient des traces de dents de carnassiers, peut-être de hyènes.

Ces détails font songer à des repas de quelques tribus anthropophages, repus dont les débris auraient servi plus tard de pâture à des hyènes ; mais à quelle époque faut-il faire remonter ces traces de peuplades sauvages ?

Aucun outil en silex n'a été recueilli, les explorateurs s'étant attachés, presque exclusivement, à la recherche des restes paléontologiques. L'exploration de la grotte de Rgani, actuellement bouleversée, est donc à reprendre de fond en comble et au plus tôt.

Cette grotte a été découverte, il y a dix ans, par des chercheurs de manganèse qui exploraient, à ce moment-là, les gorges de la Kvirila où, paraît-il, ce minéral est assez abondant[1]. On n'avait pu y pénétrer tout d'abord, et, pendant près de trois semaines, l'excavation était restée inabordable à cause des gaz délétères qui l'emplissaient et éteignaient les lumières dès qu'on essayait d'en franchir l'entrée. Cette circonstance avait singulièrement impressionné les paysans des environs, mais la cupidité eut bientôt pris le dessus et l'air s'étant peu à peu renouvelé dans la grotte, ils la visitèrent en foule, dans l'espoir bien naturel d'y rencontrer des filons du précieux métal.

Les débris mis au jour par les premiers coups de pioche ne tardèrent pas à rendre ces pauvres gens à leurs terreurs. Nul n'osa dès lors fouler ce sol défoncé et pétri d'ossements. On abandonna les salles souterraines de Rgani aux lutins qui les habitaient, disait-on, et comme l'Occident n'a pas la spécialité des reliques, des charlatans et des superstitions, il se trouva dans la vallée de la Kvirila des

[1] « Sur la rive droite de la Kvirila, les calcaires sont puissants ; ils alternent avec des sables et des argiles et l'on trouve au milieu d'eux un dépôt de manganèse terreux... Le minerai de manganèse est en masses irrégulières, en rognons et en grains fins » (Ernest Favre, *loc. cit.*, p. 13). Ce dépôt avait été étudié également par M. Abich (*Mélanges physiques et chimiques*. Académie de Saint Pétersbourg, 1858, t. III, p. 327).

Imères moins crédules qui exploitèrent le plancher de la grotte et vendirent comme une panacée les os qu'ils en tiraient. Ce commerce, signalé dès novembre 1883 par M. Bernatsky, menace d'épuiser complètement cet abri, si ce n'est déjà fait, et de priver la science des fruits les plus importants de la seule trouvaille faite dans le Caucase que l'on puisse, à ma connaissance, attribuer avec quelque certitude à l'époque quaternaire.

Si ces découvertes ne présentent au point de vue paléoethnologique qu'un intérêt médiocre, elles montrent du moins qu'il est possible de rencontrer au Caucase des grottes habitées pendant les temps quaternaires et elles prouvent aussi l'existence dans ces montagnes d'une partie de la faune de cette époque. Mais il y a loin de cette hypothèse que quelques trouvailles à peine aperçues viennent revêtir d'un certain air de vraisemblance, aux affirmations de certains auteurs basées sur le dire de Strabon[1]. Ceux-ci parlent des Troglodytes du Caucase comme d'un fait en contradiction avec la haute antiquité de la civilisation caractéristique en Europe de la fin des temps quaternaires. Nous consacrerons aux cavernes de l'isthme ponto-caspien un prochain chapitre de cet ouvrage.

Il ne nous semble pas que l'on puisse établir un parallèle, quel qu'il soit, entre ces grottes creusées de main d'homme pour la plupart, et nos abris naturels de l'Aquitaine et des Pyrénées, si féconds en découvertes, et dont les habitants magdaléniens nous sont relativement si connus, nous dirions presque si familiers. Les grottes caucasiennes ont été occupées de tous temps, n'ont pas été fouillées et n'ont fourni, par conséquent, aucun vestige de leurs hôtes passés.

[1] Strabon, pages 225, 506, 769 et 776.

Le témoignage de Strabon est corroboré, du reste, pourraient-ils ajouter, par une légende géorgienne que rapporte Dubois de Montpéreux*. D'après cette légende, les Géorgiens auraient habité des grottes jusqu'au VIIe siècle avant Jésus-Christ, époque d'une grande invasion des peuplades scythiques. C'est vers ce temps qu'un gouverneur persan du nom d'*Ardam* leur aurait enseigné l'art de construire une muraille en pierre et en chaux.

* Dubois de Montpéreux, *loc. cit.*, t. II, p. 23.

II

ÉPOQUE NÉOLITHIQUE

Les vestiges de la civilisation néolithique, répandus en quelque sorte universellement, ne pouvaient pas faire défaut au Caucase. Ils devaient même s'y rencontrer en très grande abondance, puisque l'on a voulu placer, dans cette région le point de départ de l'idée de construire des habitations sur pilotis et des tombeaux mégalithiques. D'autre part, si l'on regarde l'Asie méridionale comme le berceau de cette civilisation dont le développement est si remarquable dans le nord et l'ouest de l'Europe, il est naturel de penser que les contrées situées entre l'Inde et l'Europe ont dû participer tout d'abord aux bienfaits de cette expansion ethnographique et sans doute aussi ethnologique.

Une partie des animaux domestiques apparus en Occident avec la civilisation néolithique étant considérés par beaucoup de paléoethnologues comme originaires du Caucase et de l'Arménie, il est peut-être logique d'admettre que les populations qui, les premières, se sont adonnées à la domestication devaient avoir une vitalité considérable et jouir d'un état de civilisation relativement déjà très avancé.

Jusqu'à ce jour, le nombre des découvertes pouvant confirmer cette manière de

voir n'est pas encore très grand ; la plupart ne sont dues qu'au hasard, car les recherches méthodiques ont été presque nulles.

On connaît actuellement une petite série d'objets trouvés isolément; quelques groupes de monuments mégalithiques, dolmens et pierres à légendes ; puis des traces de pilotis sur les lacs où la tradition semble indiquer des palafittes.

OBJETS TROUVÉS ISOLÉMENT

Ce sont, comme dans toutes les régions où la civilisation néolithique s'est développée, des haches, des marteaux en pierres dures, polies et de natures diverses, plus ou moins étrangères à la localité, puis des lames, couteaux, grattoirs en silex ou en obsidienne et enfin, des pointes de flèches faites des mêmes roches.

COUTEAUX, GRATTOIRS ET POINTES DE FLÈCHES. — Une série nombreuse d'éclats, de grattoirs et de lames en obsidienne a été trouvée entre Elenovka et Ordaklia (pl. II, n° 1 à 4).



FIG. 2. — GR. NAT.
Flèche en obsidienne Redkine-Lager. (Arménie) Coll. Weyssenoff à Tiflis.

Plusieurs pointes de flèches en obsidienne et en os conservées au Musée caucasien de Tiflis proviennent des fouilles de M. Bayern dans la nécropole de Samthavro, où elles étaient associées à un marteau en bois de cerf (pl. I, n°s 6 et 7).

Deux autres superbes pointes de flèches en obsidienne ont été recueillies dans les tombeaux de Redkine-Lager près Delijan, en Arménie ; elles font partie de la collection de M. le colonel Weyssenoff à Tiflis (pl. I, n° 3 et 5, et fig. 2).

On voit dans le Musée caucasien quelques lames et une flèche en silex découvertes dans les environs de Koutaïs en Mingrélie et à Sadji (Trialètes) (pl. I, n° 2 et 4).

Citons encore plusieurs flèches en silex de la station Petrassowska, non loin de Zelentchouk et conservées dans la collection de M. Bernchtam.

Puis une lame en silex blanc recueillie dans l'aoul de Galiate, district du Terek ; elle fait partie de la collection de M. le comte Ouvaroff.

Il faut remarquer enfin deux splendides couteaux en silex, longs de $0^{m},15$ environ provenant du rivage oriental de la mer Caspienne et conservés au Musée de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Haches et Marteaux. — Les haches, instruments si communs partout, n'ont été recueillies qu'en très petit nombre au Caucase; elles n'ont sans doute pas encore attiré l'attention.



Fig. 3. — 1/2 Gr. nat.
Marteau en basalte. Mozdok.



Fig. 4. — 1/3 Gr. nat.
Marteau en diorite. Barakoff.
Coll. Olchewski, à Vladikavkaz.



Fig. 5. — 1/3 Gr. nat.
Marteau en diorite. Bohême.
Muséum de Lyon.

Citons cependant un exemplaire provenant de Rianzanzk, dans le gouvernement du Kouban. Il m'a été affirmé à Tiflis qu'il existe dans plusieurs collections des haches découvertes dans la vallée du Térek, mais je n'en ai vu aucune.

Les marteaux sont plus fréquents; M. Olchewski en possède deux de la Ciscaucasie. L'un d'eux, en basalte, a été trouvé près de Mozdok, dans le gouvernement de Stavropol (pl. I, n° 13 et fig. 3). Un autre en diorite verte provient de Barakoff, sur la rive droite du Terek, dans la petite Kabarda (pl. I, n° 8 et fig. 4). On voit au Musée de Tiflis un marteau en diorite grisâtre découvert à Ouroup sur le Kouban.

D'autres pièces du même genre, mais non percées d'un trou comme les précédentes sont conservées dans les Musées de Tiflis et de l'Académie de Saint-Pétersbourg ainsi que dans plusieurs collections particulières, telles que celle de M. Virouboff, etc...

Ces marteaux, faits pour la plupart de galets de roches dures rappellent ceux des anciennes mines de cuivre de l'Espagne ainsi que ceux des Caraïbes et d'autres peuples américains, c'est-à-dire que, vers la partie opposée au tranchant, se trouve une rainure circulaire permettant de les fixer à un manche (fig. 6 et 7).

Le plus grand nombre de ces marteaux, dont la dimension varie entre $0^m,10$ et $0^m,20$ de longueur sur $0^m,05$ à $0^m,10$ de largeur, proviennent des mines de sel gemme de Koulpe, sur l'Araxe, en Arménie, exploitées depuis la plus haute antiquité.



Fig. 6. — 1/4 Gr. nat. Marteau en diorite
Mines de sel de Koulpe.
Musée archéologique de Tiflis.

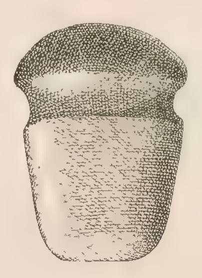


Fig. 7. — 1/4 Gr. nat. Marteau en diori
Amérique du Nord.
Muséum des sciences naturelles de Lyon

D'autres ont été recueillis dans le district de Nakhitchevan, gouvernement d'Érivan, en Arménie. Presque tous ces marteaux sont en diorite ; sur vingt et quelques spécimens que je connais, douze sont en diorite, six en porphyre vert, et deux en basalte.

L'aspect grisâtre et grenu de la plupart de ces marteaux a fait dire par erreur qu'ils sont en grès ; en les étudiant de plus près on reconnaît bien vite la nature réelle de ces roches, dont la surface est altérée par l'action des agents atmosphériques.

M. Ernest Favre a rapporté de Nakhitchevan une hache-marteau non trouée, en porphyre vert, d'une forme assez spéciale rappelant certaines haches plates en bronze (pl. II, n° 9 et 10)[1].

[1] Ernest Favre. *Recherches géologiques dans la partie centrale de la chaîne du Caucase*, p. 108 et 109, fig. 32.

Je dois enfin à l'obligeance de M. l'ingénieur Léger la connaissance d'une collection de haches et de marteaux en diorite découverts à Bakmont dans les anciennes mines de cuivre de Krinovski-Outara, bassin du Donetz.

Il est intéressant de remarquer que la plupart des haches-marteaux du Caucase se rapprochent quant à leur forme de ceux de l'Europe centrale.

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DOLMENS. — L'existence au Caucase de nombreux dolmens avait été signalée il y a fort longtemps, mais ce n'est que depuis quelques années que l'on a commencé à les étudier. Je n'ai pas eu l'occasion, durant mes deux voyages au Caucase, de voir moi-même des dolmens, je n'en parlerai donc que d'après les auteurs qui les ont fait connaître.

Ils furent indiqués tout d'abord par Taitbout de Marigny dans son *Voyage au pays des Tcherkesses*[1], en 1818, comme fréquents dans la vallée de la Pchada, en Abkhazie, où il a fouillé l'un d'eux.

Bell les observa également vers 1830 et dessina un de ces monuments[2]; mais il n'en donna aucune description.

Trois ans après, Dubois de Montpéreux visitait les dolmens de la haute vallée de l'Atakhoum, qu'il décrivit, dans son *Voyage autour du Caucase*, sous le nom de Pierres levées[3].

Plus tard, en 1865 et en 1870, durant ses voyages géologiques, Bayern[4] rencontra des dolmens près de la stanitza de Beregovoï, étudia de nouveau ceux de la Pchada, et en signala un autre groupe dans le pays des Chapsoughs, sur le Kouban. A cette époque il en avait noté 36, mais depuis on en a trouvé un bien plus grand nombre.

[1] Édition Klaproth, p. 343.
[2] *Journal d'une résidence en Circassie* de 1837 à 1839, p. 146. Paris, 1841.
[3] *Loc. cit.*, t. 1, p. 43.
[4] *Annuaire statistique du Caucase*, 1872.

Tout récemment, enfin, M. Felitzine, d'Ekaterinodar, a fait connaître une série importante de dolmens, située près de la stanitza Bagovsk, dans le district du Kouban et l'arrondissement de Maïkop[1]. Sa carte des stations archéologiques de la province du Kouban comprend, en outre, un certain nombre de localités à dolmens appartenant également au bassin du fleuve circassien. C'est donc seulement dans l'ouest de la chaîne que l'on a signalé jusqu'à ce jour des monuments mégalithiques proprement dits dans la région caucasienne.

Ils constituent deux groupes principaux : celui de la mer Noire et celui du Kouban.

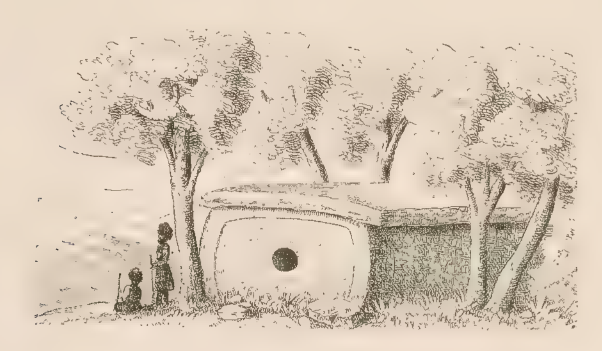


Fig. 8. — Dolmen de la vallée de la Pchada

D'APRÈS BAYERN

Dans le groupe de la mer Noire se trouve le dolmen de Pchad signalé par Taitbout de Marigny; il était composé de quatre grandes dalles rectangulaires recouvertes par une autre plus grande. L'une des dalles latérales était percée d'un trou de la grosseur de la tête d'un homme, à un pied du sol environ.

Les fouilles qu'y fit opérer cet explorateur donnèrent peu de résultats. On découvrit à deux pieds de profondeur une longue et forte épée placée en croix avec le fer d'une pique; plus profondément en terre, on rencontra un vase renversé contenant

[1] *Compte rendu des travaux de l'Exposition et du Congrès d'anthropologie de Moscou*, 1879, t. III, p. 26.

des cendres, des boutons de cuivre et quelques autres objets en partie décomposés et indéterminables.

Les dolmens que Bayern a étudiés sont situés entre Gelendjik et Pchad, sur les hauteurs boisées qui dominent la rivière Tzoutzouk ; puis entre Pchad et Djouba



Fig. 9. — Dolmen de la vallée de la Pchado.
D'APRÈS BAYERN

(fig. 8 et 9). Sur ce point, il en indique quatre, y compris celui que Taitbout et Bell ont signalé.

Un dolmen situé dans la gorge de la Djouba a particulièrement attiré l'attention de



Fig. 10. — Dolmen de la gorge de la Djouba.
D'APRÈS BAYERN

Bayern par ses dimensions considérables; il couvre une superficie de dix mètres carrés. Ce monument paraissait être double et était recouvert d'une immense pierre dépassant de beaucoup les dalles formant les parois latérales du tombeau (fig. 10). Il servait jadis de poste d'observation aux Tcherkesses Chapsoughs.

D'après la plupart des observateurs, ces dolmens, bien que n'ayant fourni aucun objet archéologique pouvant donner des notions sérieuses sur l'époque de leur construction, doivent remonter à l'âge de la pierre. On se base, pour les dater, sur leur ressemblance avec ceux du nord et de l'ouest de l'Europe ainsi qu'avec ceux de l'Inde; mais la date de ces derniers est encore discutable.

On doit remarquer que ces dolmens se rencontrent dans les gorges nord-ouest du Caucase, où se trouvent des matériaux propres, par leur nature, à de semblables



Distribution géographique des dolmens de la partie N.-O. du Caucase.

D'APRÈS DUBOIS DE MONTPÉREUX, BAYERN ET FELITZINE.

constructions. Ces matériaux appartiennent en partie aux formations inférieures du crétacé et au flich.

Le groupe du Kouban, beaucoup plus considérable que le précédent, a été aussi beaucoup plus étudié. On peut en diviser les mégalithes en quatre séries principales.

La première se compose des dolmens signalés par Dubois de Montpéreux sur les bords de l'Atakhoum, non loin du fort de Saint-Nicolas (fig. 11 et 12), auxquels il convient d'ajouter le petit groupe de Vladimirska, un peu plus à l'ouest.

La seconde s'étend entre les rivières Abin et Khable, aux environs de Chapsougskaya et d'Erivanskaya.

La troisième a pour centres Dakhovsk, au confluent de la rivière Dako et de la



FIG. 11 et 12. — Dolmen de Saint Nicolas, sur l'Atakhoam

D'APRÈS DUBOIS DE MONTPÉREUX

Belaya, affluent du Kouban, et Tzarskaya, sur le Fars. Les dolmens de cette série s'étendent autour de ces deux localités et le long de la Belaya jusqu'en aval d'Abadzèkhzkaya, au nord, et jusqu'à Khamitchki, au sud (fig. 13, 14, 17, 18 et 19).

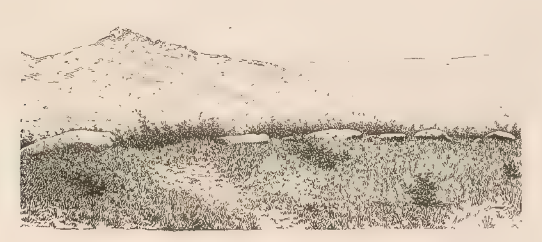


FIG. 13. — Dolmens de la Belaya, près Dakhovsk.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE FELITZINE

Enfin, la quatrième série est disséminée autour de la stanitza Bagovsk, au confluent du Khodz, tributaire de la Laba, et de la rivière Gourmaï. Ces dolmens ayant été l'objet d'une étude très détaillée de la part de M. Felitzine, et pouvant être considérés comme types de ceux que l'on rencontre dans le groupe du Kouban, nous

nous étendrons un peu plus sur leur description que sur celle des séries précédentes, d'ailleurs semblables à peu de chose près quant à la forme des monuments et aux légendes qui s'y rattachent.

Ces monuments sont généralement placés par groupes, mais beaucoup sont isolés. On les voit le plus souvent sur des pentes déboisées et près des précipices, quelquefois aussi dans les clairières des forêts.

On compte dans la région de Bagovsk vingt-neuf dolmens, mais ce nombre doit être plus considérable, car beaucoup se trouvent sur des points actuellement difficilement accessibles et la plupart n'ont été découverts que par hasard, le pays n'ayant ni routes, ni sentiers.

Ces dolmens peuvent être divisés en trois groupes; le premier, composé de douze, est situé sur le versant de la montagne de Lubikov; le second groupe, composé de onze, occupe le plateau de Zatzepine et le troisième, formé de trois seulement, surmonte le plateau de l'Aoul. Quant aux dolmens isolés, on les rencontre sur le plateau de Gourmaïsk, sur la montagne près de la prairie de Mitchine et enfin dans la forêt, à droite du chemin du cimetière.

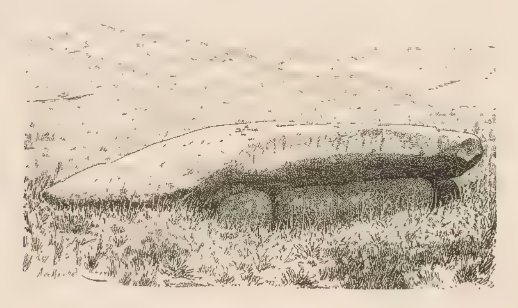


Fig. 14. — Dolmen de Dakhovsk.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE FELITZINE

La plupart de ces constructions sont élevées sur des tertres et plus ou moins recouvertes de terre; beaucoup sont à deux pieds de la surface du terrain.

Le sol des dolmens est généralement dallé, et lorsque le dallage est fait de plu-

sieurs pierres, celles-ci sont jointes avec soin, à la façon d'un carrelage ou d'un pavage.

Le plus grand nombre de ces monuments affectent la forme quadrangulaire et constituent une véritable caisse recouverte d'une ou de plusieurs pierres dépassant ordinairement les montants ou parois verticales, de manière à rappeler une toiture.

M. Felitzine fait remarquer que les côtés internes de chacune des pierres constituant ces tombeaux sont parfois retouchés avec soin. Quant aux matériaux employés pour leur construction, ils proviennent des gorges voisines et appartiennent à des schistes cristallins ou à des dolomies.

L'ouverture de ces dolmens se trouve généralement au sud, orientation qui fait songer à l'existence d'un culte spécial chez les populations qui les ont érigés. Souvent la dalle qui fermait la caisse était percée un peu au-dessous de son centre d'un trou rond ou ovale comme ceux de l'Abkhazie et de l'Inde ainsi que quelques-uns de nos dolmens français (fig. 15).



FIG. 15.
Dolmen de Trye-le-Château (Oise).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE D'ADRIEN DE MORTILLET.

Sur les vingt-neuf dolmens signalés à Bagovsk, sept seulement sont encore dans leur état primitif; les autres sont en partie ruinés ou manquent de quelques-unes de leurs dalles. On attribue cette destruction aux Cosaques du pays; il est juste pourtant de reconnaître que le temps y est pour beaucoup. A Bagovsk, comme en Bretagne et dans le sud de la France, les dolmens sont devenus des abris pour les bergers, et ceux-ci se gardent bien de les détériorer. Au reste, les mon-

tagnards de tous les pays gardent un certain respect pour ces antiques constructions auxquelles sont attachées des légendes parfois intéressantes.

Pour les Bagovski, ces monuments, qu'ils considèrent comme très anciens, seraient



Fig. 16. — Dolmen de Dakhovsk.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE FELITZINE

les demeures d'un peuple de nains qui habitaient jadis la région, et l'œuvre d'un peuple de géants, leurs voisins qui, par pitié pour leur faiblesse, leur auraient élevé



Fig 17. — Ruines du grand dolmen, près Dakhovsk.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE FELITZINE

ces solides abris. Le trou percé dans l'une des dalles était l'entrée de l'habitation. D'après cette légende, ces géants étaient doués d'une force si grande qu'ils avaient pu transporter sur l'épaule chacune des pierres constituant ces édifices.

Dubois rapporte la même légende, ainsi que Pallas, à propos des dolmens de la Crimée et de l'Atakhoum.

De même que dans toutes les régions où l'on rencontre de semblables constructions, ce sont bien des tombeaux que l'on voit à Bagovsk et à Pchad. Ce ne sont pas plus des monuments de sacrifice que des maisons de nains ou des tombes de géants.

M. Felitzine a pratiqué des fouilles dans plusieurs de ces dolmens et ce n'est que dans deux seulement qu'il a trouvé des débris de sépulture. Depuis fort longtemps les autres avaient été vidés, soit pour agrandir l'abri que l'on a voulu s'y créer, soit par des chercheurs de trésors qui existent au Caucase comme dans les autres contrées.

Dans l'un de ces dolmens, ruiné du reste, M. Felitzine a trouvé enfouis dans la

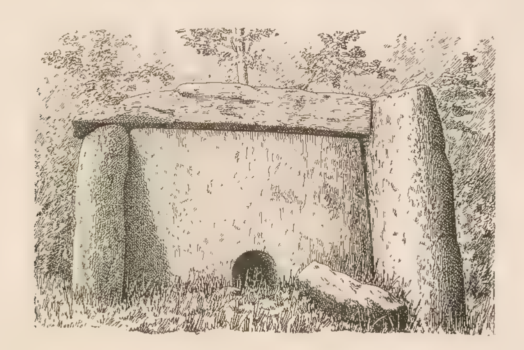


Fig. 18. — Dolmen des Tzarskaya.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE FELITZINE

terre divers fragments de squelette humain; dans un autre, également ruiné, il a recueilli trois crânes dont un seul était entier; l'un appartenait à un vieillard, l'autre à un jeune homme de 18 à 20 ans. Aux ossements de ces individus se trouvaient mêlés deux perles en terre en forme de demi-sphères irrégulières percées d'un trou (fusaïoles), une autre perle, sans doute de verre bleu, et un vase en terre brisé.

Ce vase a $0^{m},16$ centimètres de hauteur sur $0^{m},31$ de circonférence et $0^{m},10$ de diamètre. Sa forme est cylindrique à la base et sur les côtés; à la place des anses sont gravées deux lignes parallèles.

La terre dont le vase est fait paraît être la même que celle des perles et cela semblerait démontrer leur contemporanéité. Quant au grain de verre, on n'est pas bien certain qu'il appartienne à la même époque que les autres pièces, qui doivent dater de la construction du tombeau. La position des crânes et des autres ossements fait supposer que les corps étaient placés assis les uns à côté des autres. C'était donc, d'après M. Felitzine, un tombeau de famille.

Le crâne entier est brachycéphale, comme la plupart des crânes néolithiques, et les os en sont très épais.

Ces caractères anatomiques, quoique constatés sur une seule pièce, entraînent M. Felitzine à rattacher ces tombeaux à l'époque de la pierre polie, époque à laquelle remonte l'origine de la plupart des dolmens dans tous les pays. M. Felitzine pense aussi que les objets trouvés avec ces ossements humains sont néolithiques, et, par conséquent, il se croit autorisé à rapporter les dolmens de Bagovsk à cette période préhistorique, la plus ancienne dont on ait retrouvé des vestiges au Caucase.

Les résultats des fouilles entreprises jusqu'à ce jour dans ces dolmens ne permettent pas assurément de rien affirmer de définitif à cet égard. Le nombre des monuments mégalithiques inexplorés est encore considérable soit au nord, soit au sud du Caucase et je ne doute pas que des fouilles méthodiques nous mettent prochainement en mesure d'avoir une opinion solidement établie sur l'âge et l'origine de ces curieux tombeaux.

Les dolmens du Caucase doivent appartenir au même peuple et à la même époque que ceux de la Crimée, leurs voisins. En effet, les régions des dolmens du Caucase (Kouban et Abkhazie) sont celles qui sont les plus rapprochées de la Crimée méridionale, où l'on en connaît un certain nombre depuis Pallas [1] et Dubois de Montpéreux [2]. Les trois groupes les plus importants sont ceux du littoral, à Gaspra et à Alouchta, puis celui de la belle vallée de Baydar.

[1] Pallas, *Voyage dans les gouvernements méridionaux de la Russie* t. II, p. 345.

[2] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. IV, p. 328; t. V, p. 46, 321; t. VI, p. 73.

Ce dernier, le plus considérable, a été étudié par M. Filimonoff en 1878 [1] au nom de la Société d'Anthropologie de Moscou.

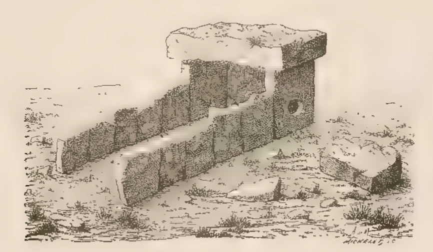


FIG. 19. Dolmen de Kosseir (Syrie).

D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR

Ainsi que j'ai pu m'en convaincre en 1879 [2], ces dolmens présentent les plus grands rapports avec ceux des régions classiques, Inde, Syrie (fig. 19), Palestine,



FIG. 20. — Dolmen de Fontanaccia (Corse).

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE D'ADRIEN DE MORTILLET

Algérie, Corse (fig. 20), Espagne, Portugal, France, Angleterre et Scandinavie; d'autre part, leur forme et leurs dimensions concordent avec la description que M. Felitzine et les autres auteurs ont donnée de ceux du Caucase.

[1] Compte rendu de l'Exposition de Moscou, en 1879, t. III, p. 222.
[2] *Recherches anthropologiques dans la Russie méridionale.* Lyon, Georg, 1881.

Comme eux, ils sont toujours construits avec de grosses dalles brutes ; le fond est également pavé et la pierre qui forme le plafond dépasse toujours les dalles latérales. La plupart ont été recouverts de terre et émergent actuellement à $0^{m},50$ du sol comme à Bagovsk ; il en est cependant, comme celui de Gaspra, qui sont entièrement hors de terre (fig. 21).

Souvent ces dolmens sont entourés d'un cercle de pierres ou cromlech, circonstance qui les distingue de ceux du Caucase, région où ces cercles n'ont pas été signalés.



FIG. 21. — Dolmen de Gaspra (Crimée).

D'APRÈS DUBOIS DE MONTPÉREUX.

M. Filimonoff a observé près d'un groupe de dolmens à Skele, dans la vallée de Baydar, des monolithes dressés, sans doute des menhirs.

Les dolmens fouillés par le savant russe ont donné presque tous des ossements humains ; deux cependant, complètement ruinés, n'en ont fourni aucun. On n'a pu recueillir aucun crâne complet.

Quant au mobilier funéraire, il comprend des pointes de flèches, des anneaux et des perles de bronze, puis des perles en verre bleu, des canines de sanglier et des morceaux de corail percés. M. Filimonoff signale encore quelques fragments d'objets en fer indéterminés et croit devoir rapporter ces monuments au premier âge du fer.

De même que pour les dolmens du Caucase, je ne suis pas en mesure de contredire cette manière de voir, n'ayant pas pu faire de fouilles dans ces tombeaux. Mais il me semble que cette conclusion ne saurait être définitive. Sans vouloir préjuger des soins qui ont été apportés aux recherches faites jusqu'ici, je crois que de

nouvelles investigations prouveront qu'ils remontent à l'âge de la pierre et non à l'âge du fer, époque à laquelle on a pu les utiliser de nouveau.

On a, en France, de nombreux exemples de fouilles, quelquefois superficielles, qui après n'avoir donné que quelques objets relativement modernes ont été reprises et ont fait découvrir des mobiliers funéraires néolithiques qui avaient passé inaperçus.

De l'étude des dolmens du Caucase, comme de celle de la plupart des autres groupes de ces monuments connus en Europe, en Afrique et en Asie, il ressort ce fait important : c'est qu'ils présentent tous de telles ressemblances que l'on peut logiquement leur attribuer une même origine.

Les opinions les plus diverses ont été émises au sujet du point de départ de cette architecture funéraire spéciale.

L'idée d'élever aux morts une demeure n'a pu prendre naissance, a-t-on dit, que chez un peuple qui croyait à la continuité de l'existence après la mort. Mais rien jusque-là n'indique quel est ce peuple.

Suivant quelques archéologues, le problème serait en partie résolu. Le dolmen, la demeure des morts, aurait été élevée dans le principe sur le modèle de la demeure des vivants et on trouverait ce modèle chez certaines peuplades troglodytiques du Caucase ainsi que chez certaines populations du Groënland et de la Laponie norvégienne.

La théorie qui fait venir les dolmens des contrées hyperboréennes, vers laquelle le savant Suédois Sven Nilsson [1] avait été entraîné par ses études d'ethnographie comparée n'est pas plus soutenable actuellement que celle qui place leur origine au Caucase. Aucun dolmen n'a été découvert dans les régions de l'extrême nord où l'on voudrait voir leur point de départ et dans les parties du Caucase où l'on a observé des dolmens, il y a peu ou point de grottes.

Au reste, la théorie caucasienne, proposée par M. Howorth [2], n'est basée sur aucune observation et les faits qu'il a cités à l'appui ne présentent pas les éléments d'une discussion scientifique.

[1] Nilsson. *Les habitants primitifs de la Scandinavie*, traduit du suédois. Paris, Reinwald, 1868, p. 176.
[2] Congrès de Stockholm, 1874. *Compte rendu*, p. 210.

Nous aurions plus de raison d'assigner aux dolmens une origine occidentale. En Portugal, en France et ailleurs en Europe, il ne manque pas de grottes naturelles qui ont servi de demeure aux morts après avoir servi d'habitation aux vivants. Pourquoi les populations néolithiques de ces contrées, sous l'influence d'un développement physique et intellectuel déjà considérable, n'auraient-elles pas eu cette pensée d'élever des tombeaux néolithiques ou de creuser des grottes rappelant les excavations naturelles devenues insuffisantes pour y déposer leurs morts ?

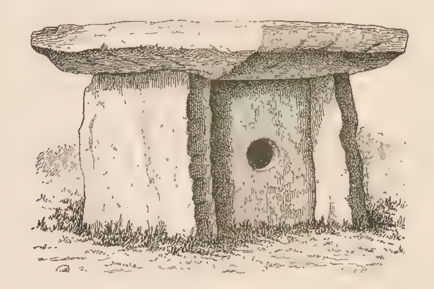


Fig. 22. — Dolmen de Rajun Kolborv (Deccan)

D'APRÈS LE COL. MEADOWS TAYLOR.

Cependant, si l'on s'en tient à cette thèse d'après laquelle l'idée primitive de la construction des dolmens et surtout la présence de l'ouverture latérale dénotent un certain état de religiosité, nous serons portés à jeter encore nos regards vers l'Orient plutôt que vers le Nord ou l'Occident.

De l'Inde, en effet, où sont nées les plus importantes religions de l'antiquité a pu partir également le culte des morts, une des plus importantes manifestations religieuses qui aient résisté aux vicissitudes de l'évolution des sociétés humaines. Ce culte nous aurait été apporté en Europe avec tout un cortège d'usages et de mœurs inconnus de nos ancêtres paléolithiques. Il convient d'ajouter que l'Inde renferme le groupe le plus oriental des dolmens et que la plupart des monuments de ce

groupe sont percés d'un trou rond à l'une de leurs dalles. Les efforts des paléoethnologues devront donc à l'avenir se tourner dans cette direction.

Pierres a légendes. — A la suite des dolmens, constructions dont le but est bien défini et dont l'âge est probable, il convient de décrire quelques pierres à légendes garnies parfois de ces cupules que l'on a appelées *écuelles*.

D'après Bayern et le général Komaroff, on peut citer l'existence de plusieurs pierres de ce genre dans une dizaine de localités; nous parlerons des plus connues.

Non loin du défilé du Darial entre Lars et Balta et près du fortin de Djerakhousk et de Tchmi, existe la pierre *Pheaphdour* ou pierre des bergers.

Près de la grande route de Géorgie, à six verstes de Mtzkhet du côté de Tiflis, on connaît la pierre de *Devis-Napekhour* ou pierre du Diable.

Sur la rivière Tcherde, affluent du Kouban, on signale un bloc assez volumineux qui passe pour avoir l'empreinte des pieds du cheval de Soseirouka, personnage légendaire des Ossèthes.

On en cite une autre moins importante près de l'aoul Tcheghem, sur la rivière de ce nom, affluent du Baksan.

Une pierre du nom de *Tchoban-Doban-Dach*, c'est-à-dire pierre jetée par des pasteurs de moutons, se trouve dans la gorge Boumsk, plus haut que l'aoul de Boum.

On cite enfin, près de Derbent, la pierre dite *Duldule-Ali*, c'est-à-dire la pierre d'Ali.

La plupart de ces pierres sont des blocs erratiques dont la position ou la forme plus ou moins étrange ont attiré l'attention des habitants de ces régions sauvages, dès la plus haute antiquité.

Il est curieux de trouver au Caucase les mêmes légendes que les habitants de la Suisse, du Jura, de la Savoie et du Dauphiné racontent au sujet des mégalithes de leur pays.

GROTTES ET SOUTERRAINS

Dubois de Montpéreux et Bayern, durant leurs nombreuses pérégrinations dans le Caucase, ont signalé une quantité considérable de grottes naturelles ou artificielles ayant servi d'asiles et peut-être aussi de tombeaux à des populations d'époques diverses.

Bien qu'aucune découverte archéologique ne nous permette de considérer les grottes et souterrains caucasiens comme néolithiques, je crois devoir, cependant, en parler à la suite des monuments mégalithiques, car dans beaucoup de pays les populations de cette époque ont utilisé les grottes ou ont creusé des souterrains au lieu d'élever des dolmens.

Les grottes naturelles sont rares au Caucase et la plupart des souterrains ont été taillés dans des calcaires ou tuffeaux à des époques assez différentes ; quelques-uns même sont encore habités.

En attendant que des observations méthodiques viennent indiquer si parmi eux un certain nombre remontent à l'âge de la pierre, il me semble utile de les faire connaître afin de faciliter les recherches.

Les grottes du Caucase peuvent se diviser en quatre groupes principaux :

1° Le groupe du Ratcha, comprenant tout le haut bassin du Rion, à partir de Koutaïs.

2° Le groupe de l'Aragva et du Terek.

3° Le groupe de la Koura, formé par tout le versant caucasien de ce fleuve depuis Gori jusqu'à Chemaka.

4° Le groupe du Gok-tchaï, composé du plateau qui circonscrit le grand lac arménien, des vallées supérieures de l'Araxe et de la Koura et de leurs affluents.

Parmi les grottes du premier groupe nous citerons, en remontant le cours du Rion, celle de Jason, près de Koutaïs ; celle de Ghelati, près du monastère de ce nom, au nord-est de Koutaïs ; celle de Rgani, sur la Kvirila, que nous avons décrite précédemment ; celle des environs de Nikortzminda, autre monastère à

mi-chemin de Koutaïs à Oni, sur la Charaoula; celles de Gvimi, sur la Kvirila, en aval de Satekhali; trois de ces localités ont été explorées par Dubois de Montpéreux[1]; celles de la rive gauche de la Djodjora, à Tsidisi, entre Tzona et Oni; et enfin entre Oni et Chkmeri, où ces excavations sont creusées dans le calcaire corallien. Les hautes vallées de la Kvirila, de la Dziroula, et de la Tskenis-Tskali sont également parsemées de nombreuses grottes.

Sous le titre de groupe du Terek, nous désignons toutes les excavations comprises dans le haut bassin de ce fleuve, dans les gorges de l'Ardon, du Baksan, de l'Argoun, du Soulak, dans les, montagnes de l'Avarie, ainsi que sur la route centrale du Caucase, dans les gorges du Terek, entre Kobi et Lars.

Beaucoup plus étendu que les précédents, le groupe de la Koura n'est pas moins riche en cavernes. La région comprise entre Ananour, Gori et Mtzkhet, entre autres, en compte un très grand nombre. Parmi les plus curieux exemples, il nous suffira de citer le village souterrain d'Ouplis-Tsikhe, à l'est de Gori, tout entier taillé dans le roc, et dont Dubois a donné une description très complète[2]. Le bassin moyen de la Yora et celui de l'Alazan en possèdent beaucoup aussi. Signalons dans le premier, Tioneti et Gombori; dans le second Tourdo, Signakh et Telaf. D'après Bayern, les grottes de ces deux vallées ne doivent leur existence qu'à l'exploitation du sel, abondant dans cette région. Nous verrons plus loin l'application que le même auteur fait de cette idée d'après Dubois de Montpéreux, aux grottes du groupe du Gok-tchaï. Il convient de citer également celles de Marazoff, district de Chemaka.

Tandis que la plupart des grottes que nous venons d'énumérer, à l'exception de Tioneti, Gombori, Tourdo, Signakh et Telaf, étaient pour la plupart taillées dans le crétacé supérieur (Ratcha) ou dans la molasse (Ouplis-Tzikhé), une grande partie de celles de Somkhetie, particulièrement dans la vallée de l'Alghet, ne sont que des fentes naturelles plus ou moins élargies dans les tufs basaltiques ou les domites. Le plus grand nombre de ces fentes ont dû servir d'habitation aux

[1] *Voyage autour du Caucase*. Paris, chez Gide, 1839, t. II, p. 199 et 379, et t. II, p. 163.
[2] *Id.*, t. III, p. 203.

peuplades minières qui exploitaient, dès la plus haute antiquité, les gisements de sel, de cuivre et de fer de cette région riche en minerais.

Bayern croit qu'elles ont abrité les *Khalybes* dont Homère et Hérodote ont vanté l'activité industrielle et que Strabon, commentant un verset du chant des vaisseaux dans l'Iliade, tend à placer en effet sur le plateau arménien. Dubois de Montpéreux a tenté[1] l'identification du nom *Koulpe* (en arménien *Gogph)*, qui désigne trois localités arméniennes célèbres par leurs mines, avec celui des Khalybes, et il a montré avec autant de certitude qu'en peuvent offrir des textes aussi torturés, que les *Halizoniens*, ces voisins des Khalybes, tiraient leur nom de la rivière Alazan. Peut-être quelques tribus de ces anciens peuples ont-elles reposé dans les grottes de l'Alazan et de la Yora, dont nous parlions plus haut, ou dans celles de Dachkessana et de Baïna sur le Kachkara-tchaï, affluent de la Koura, près d'Elisavetpol, de Tchovtara (mines de cuivre), Kousch-Kenda et Zeklika, sur le Chamkor et ses affluents, où, d'après Bayern[2], on doit avoir trouvé beaucoup d'objets en bronze ; du massif Ghevartzin-dagh, sur la Djoga, affluent de la Koura ; de la gorge de Bolnisk (Somkhetie), du haut bassin de l'Araxe qui n'en possède pas moins que les régions que nous venons d'énumérer. Nous citerons, parmi les plus dignes d'attention, celles des environs des mines de sel, à Koulpe, et, au sud-ouest de cette localité, un village souterrain creusé dans les flancs du Tachal-taou, puis, au nord de l'Ararat, le village de Gorgan, formé de grottes taillées dans la montagne sainte et inhabitées aujourd'hui, le monastère de Gkegvart près de la rivière Giarn (district d'Érivan) qui a remplacé un groupe de cavernes ayant servi de refuge à des populations antérieures à l'ère chrétienne.

Les montagnes qui, au sud de Gkegvart, descendent vers l'Araxe, sont aussi parsemées de grottes très nombreuses, ainsi que, plus au nord, la région de l'Alagöz et, sur les confins de la Perse, celle du Zanguezour.

[1] *Loc. cit.*, t. IV, p. 140.
[2] BAYERN. *Contribution à l'archéologie du Caucase.* Lyon, 1883.

CONSTRUCTIONS LACUSTRES

Les mêmes présomptions d'ordre historique qui ont conduit quelques archéologues à chercher au Caucase l'origine de la civilisation dolménique, les ont entraînés à y voir aussi celle des constructions lacustres ou palafittes.

C'est en se basant sur le dire d'Hippocrate[1], parlant des habitants des rives du Phase (Rion) ou Mingrélie actuelle, que l'on est arrivé à cette conclusion. « Leur pays est marécageux, dit-il, et couvert de forêts. Il y tombe en toute saison des pluies abondantes et impétueuses; les hommes y habitent dans des maisons faites de roseaux et construites sur les eaux mêmes. Ils vont de l'une à l'autre sur des barques creusées dans un seul tronc d'arbre. »

Cette description est encore exacte de nos jours en ce qui concerne l'état hydrologique de la partie inférieure du Phase. La ville de Poti et plusieurs villages situés à l'embouchure de ce fleuve, bien que construits sur les parties les plus élevées de son delta, sont en effet souvent inondés soit au moment de la fonte des neiges, soit au moment des grosses pluies d'automne. L'inondation est encore accentuée quand le vent du N.-O. chassant les vagues à l'encontre du courant du Rion, s'oppose à l'écoulement de ses eaux dans la mer. Il résulte de là que la plupart des habitations de ce pays sont construites sur des pilotis ou des massifs de maçonnerie, de façon à placer les rez-de-chaussée à au moins un mètre au-dessus du sol de la route, qui est souvent recouvert d'eau, quoiqu'il soit plus élevé que les terrains environnants.

L'usage des bateaux pour communiquer d'un carrefour à l'autre est encore en vigueur, pendant ces périodes de submersion; ce ne sont plus des barques creusées dans des arbres, il est vrai, mais des bateaux à fond plat faits de grosses planches, rappelant ceux des étangs de la Bresse ou du lac de Paladru[2].

[1] Potocki. *Fragments*, p. 40.

[2] Je me suis trouvé à Poti pendant une de ces inondations, à la fin du mois d'août de 1881; pendant une semaine j'ai été condamné, ainsi que mes compagnons de voyage, à attendre la fin du vent de N.-O. qui empêchait notre embarquement, j'ai ainsi pu étudier en détail la vie de ces lacustres ou plutôt de ces paludéens. J'ai vu à cette époque la place du marché elle-même envahie par les eaux : marchands et acheteurs n'avaient pas l'air inquiet ou étonné le

Scientifiquement, l'existence des palafittes du Caucase a été affirmée par Bayern. Je ne crois pas qu'aucun autre explorateur moderne en ait fait mention avant lui. Ses premières observations datent de 1849, c'est-à-dire d'une époque où l'attention des savants, si fortement excitée par les découvertes qui se sont succédé en Suisse, en France et en Italie depuis 1853, n'était pas encore fixée sur ce mode d'habitation.

C'est dans le lac Gok-tchaï, non loin de Novo-Bayazid, que le vénérable archéologue a rencontré des pilotis placés sur deux rangs, qui supportaient peut-être jadis, un pont conduisant à un groupe de cabanes lacustres, ou réunissant deux hameaux voisins. Bayern ignorant encore, comme tout le monde, la signification que pouvaient avoir ces vestiges d'ailleurs isolés, ne poursuivit pas ses recherches en cet endroit. Mais il n'en croit pas moins à la présence de nombreux groupes semblables dans le lac Gok-tchaï et rattache même à ces constructions la série d'objets en bois de cerf dont nous avons signalé la découverte près d'Elenovka.

Le même auteur signale également des palafittes laissées à sec par l'abaissement des eaux du lac de Toporovan, près du village Choucha (district d'Akhaltzikhe), ainsi que dans les marais de l'embouchure de la Koura (Minghetchaour, Berda) et sur les rives des lacs du littoral de la mer Noire.

J'ai voulu, lors de mon dernier passage à Poti, constater par moi-même les traces des palafittes signalées par Bayern au lac Paleostrom, situé non loin de l'embouchure du Rion; mais frappé déjà par les premières atteintes de cette fièvre terrible que tout Européen contracte rapidement dans ce delta pestilentiel, j'ai dû renoncer à mon projet et m'en tenir au récit des pêcheurs qui fréquentent ce lac extraordinairement poissonneux. Il existerait sur plusieurs points du rivage de cette nappe d'eau des lignes de pilotis dont la construction est attribuée aux Turcs. Ces rangées de pieux seraient les restes d'une ville engloutie suivant les uns, et, d'après les autres de simples débris d'estacades modernes tombées en ruine depuis fort longtemps.

moins du monde de cet état de choses; les marchandises étaient placées sur des tréteaux surélevés et quelque planches, faisant office de ponts volants, donnaient accès aux clients.

Un système de locomotion plus pratique que les bateaux, même à fond plat, pour circuler sur ces terres inondées inégalement, était le chariot que j'ai employé pour me rendre sur les divers points du delta où une chasse aux oiseaux aquatiques m'attirait non moins que la recherche des vestiges de palafittes.

Ces explications sont à peu près celles que l'on retrouve sur les bords de la plupart des lacs où l'on a découvert des palafittes. Mais les faits que nous venons d'énumérer, s'ils n'infirment en rien la description d'Hippocrate, s'ils semblent même la confirmer dans une certaine mesure, nous paraissent insuffisants pour affirmer l'origine colchidienne des cités lacustres.

C'est pourtant la thèse qu'a soutenue, à l'École du Louvre, M. Alexandre Bertrand, professeur d'archéologie nationale.

« Vous sentez, Messieurs, dit-il dans sa cinquième leçon, toute la valeur de ces renseignements; vous comprendrez encore mieux leur importance si vous voulez bien vous rappeler que la vallée du Danube a été de tout temps la grande voie de communication entre l'Orient et l'Occident, depuis l'expédition des Argonautes, légende qui, suivant Strabon, couvre des faits historiques dont il avait constaté la réalité, jusqu'à nos jours, où les grandes puissances font de la navigation du Danube une question de premier ordre. Or, Messieurs, je n'ai pas seulement à vous apporter, touchant l'origine colchidienne des cités lacustres, de simples conjectures; remontez avec moi le cours du Danube et de ses affluents. De Belgrade au lac de Constance d'un côté, au lac de Garde de l'autre, où ont été constatées des stations lacustres, nous ne comptons pas moins de sept lacs portant témoignage que sur leurs rives habitaient des populations ayant les mêmes mœurs que celles des rives du Phase, du lac Prasias et des lacs de l'Helvétie, à savoir : le lac de Neusiedel, en Hongrie, au sud de Presbourg; l'Attersée (avec cinq stations); le Traunsée, les lacs de Mund et de Gmund au sud de Salzbourg; en Carinthie, sur la Drave, le lac de Keutschach, et enfin le lac de Laybach, en Carniole, une des stations légendaires des Argonautes, le Nauportus des anciens. »

..... M. Bertrand appuie son argumentation en rapprochant des palafittes néolithiques les terramares italiennes qu'il considère comme intermédiaires, chronologiquement parlant, entre les stations lacustres de la pierre et les stations du bronze. Puis il poursuit en citant l'opinion de Larcher qui, dans sa traduction d'*Hérodote*, parle d'habitations sur pilotis existant encore sur les bords du Don ou Tanaïs, et conclut, à l'origine colchidienne des palafittes. Sans contester

[1] ALEXANDRE BERTRAND. *La Gaule avant les Gaulois*, p. 128.

l'exactitude du fait affirmé par Larcher, il est permis de croire que le savant helléniste, s'il revenait au monde, serait bien surpris de voir son innocent témoignage devenir un document concluant dans la recherche du point de départ de ce genre d'habitation, au même titre que les cités lacustres de la Suisse et de l'Italie, si patiemment, si laborieusement explorées par nos archéologues les plus compétents.

Comme l'affirmation des auteurs anciens ne nous suffit pas pour établir l'existence d'une civilisation ou d'un peuple dans une contrée, moins hardi que les archéologues classiques, nous attendrons que des investigateurs courageux entreprennent, au mépris des microbes paludéens, des fouilles dans ces eaux dangereuses et nous révèlent en Colchide la présence de vestiges certains de constructions sur pilotis antérieures à nos premières palafittes européennes.

ORIGINE DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Il semble démontré actuellement que c'est pendant la période néolithique que se sont montrés en Europe la plupart des animaux domestiques et les céréales. Aussi il est intéressant de rechercher si les idées que l'on se fait de leur origine concordent avec celles que l'on a émises au sujet du point de départ de cette civilisation.

Les hommes paléolithiques qui vraisemblablement se sont développés sur place pendant toute la période quaternaire, n'ayant à lutter que contre les difficultés souvent considérables de la vie matérielle, n'ont dû subir cette transformation si radicale de leur industrie et de leurs mœurs que sous l'influence d'une importation sans doute lente et pacifique, mais décisive.

C'est assurément un événement de la plus haute importance dans l'existence de ces populations occidentales que cette révolution dans leur outillage et leur genre de vie. Presque simultanément en effet, ils reçoivent la hache polie, la poterie, les animaux domestiques, les céréales, les monuments mégalithiques, les idées religieuses et le culte des morts, toutes choses inconnues à l'époque paléolithique.

Rien ne s'oppose pourtant à ce que l'on admette que les populations paléolithiques, continuant leur évolution lente et progressive, soient arrivées d'elles-mêmes à la pratique de la domestication des animaux utiles. Celle-ci a pu être perfectionnée plus tard sous l'influence de nouveaux venus, experts depuis plus longtemps, sans doute, dans cet art qui ne devait pas manquer de difficultés dans le principe.

Les perfectionnements considérables accomplis dans la fabrication des armes et le développement successif qui s'était opéré dans la manière de s'en servir avaient certainement rendu de plus en plus fructueuses les chasses des hommes de l'époque du Renne.

Les chasses quaternaires devaient être d'autant plus productives que, pendant cette longue période, le climat était généralement doux, humide et assez régulier. On sait que ces conditions sont essentiellement favorables au développement des végétaux et par suite à celui des herbivores dont l'accroissement doit favoriser à son tour celui des carnassiers.

Mais, après le retrait des glaciers, au moment où le climat commençait à devenir ce qu'il est de nos jours, la végétation dut se modifier et la multiplication des populations animales dut en souffrir. Les vigoureux chasseurs de Renne, menacés de mourir de faim, furent forcés de changer leurs habitudes.

C'est alors que simultanément, sans doute, les peuplades les mieux douées et les plus capables de se plier aux nouvelles conditions d'existence commencèrent la domestication de quelques animaux qui les entouraient et qui paraissaient les plus sociables.

Au contact des émigrants orientaux nos paléolithiques ont dû vaincre cette répugnance bien naturelle à abandonner leurs anciennes coutumes. Il devait être, en effet, très pénible à ces chasseurs, comme cela arrive à tout homme sauvage et vraiment indépendant, de renoncer à cette vie d'aventures : peu à peu, ils devinrent pasteurs plus ou moins sédentaires ; puis, s'abritant dans des demeures fixes, ils se firent agriculteurs.

Les animaux domestiques qui passent pour avoir apparu avec la civilisation néolithique sont le chien d'abord, le mouton, la chèvre, le bœuf, le cochon et enfin le cheval.

Quant aux céréales qui les accompagnent ce sont le blé ou froment, l'orge et le seigle, puis une plante textile, le lin.

En ce qui concerne le chien, l'animal domestique le plus anciennement connu, il a pu précéder les migrations néolithiques, car il est, de tous les serviteurs de l'homme, le plus indispensable au chasseur primitif. Il est le seul aussi qu'il n'est pas nécessaire de surveiller et le meilleur gardien de la hutte ou de la tente. Le chien existe de nos jours chez des peuples sauvages qui n'ont aucun autre animal domestique. Les races canines sont si nombreuses que l'on est porté à leur assigner des origines différentes. On leur a donné pour ancêtres tantôt le renard, le chacal ou le loup, tantôt certains chiens vivant actuellement encore à l'état sauvage dans l'Inde centrale ; ces origines, encore très discutables, ne seront peut-être jamais démontrées.

C'est entre l'Himalaya et la côte de Coromandel, que l'on doit trouver le prototype des chiens domestiques primitifs : dans ces régions vivent deux chiens sauvages, le Colson et le Buansu, qui ont des ressemblances ostéologiques très marquées avec les chiens néolithiques. On doit citer aussi le Caberu, sorte de grand lévrier sauvage de l'Abyssinie, qui a été domestiqué par les Égyptiens dès la troisième dynastie. On a prétendu aussi que c'est parmi les chiens quaternaires qu'il faut chercher l'ancêtre du chien néolithique, mais on a encore trop peu de restes fossiles pour résoudre ce problème On possède, au contraire, des éléments de comparaison suffisants pour rattacher le chien néolithique à ceux de l'Inde.

De tous les animaux domestiques, le cheval est sans contredit celui dont l'histoire se trouve le plus intimement liée à celle de l'humanité primitive. Après avoir été mangée par les populations paléolithiques, cette espèce est devenue en Europe un des plus précieux auxiliaires de l'homme néolithique, peut-être bien avant l'arrivée des importateurs asiatiques de nouvelles races chevalines.

Un cheval sauvage semblable à celui des palafittes vivait en nombreux troupeaux durant l'époque quaternaire non seulement en Europe, mais dans toute l'Asie mineure et parcourait les bassins de la mer Caspienne, de la mer Noire, l'Arménie et le Caucase.

Moins répandus que le cheval, les deux types des bœufs quaternaires étaient cependant très nombreux en Europe et dans l'Asie occidentale.

Pour M. Sanson[1], le berceau du *Bos asiaticus*, que l'on rencontre dans la Camargue et surtout en Hongrie doit se trouver dans l'extrême Orient, non loin des rivages de la mer de Chine, d'où il serait venu dans les steppes de la mer Caspienne, chez les Kirghiz, puis dans la vallée du Danube et enfin en Italie et sur le delta du Rhône.

Le cochon domestique qui, pour tout le monde, descend du sanglier, se trouve en Asie comme en Europe ; mais ce n'est même qu'en Cochinchine que se trouve un porc se rapprochant de celui des tourbières.

Le mouton descend vraisemblablement du mouflon, qui présente actuellement des formes peu différentes les unes des autres, depuis la Corse, Chypre, l'Asie mineure, l'Arménie, le Caucase, jusqu'à l'Himalaya et au Thibet, où il se rencontre encore sous le nom d'Argali.

La chèvre peut être un dérivé du bouquetin ou de l'égagre de l'île de Crète, de l'Arménie, de la Perse et du Caucase. Dans ces pays la chèvre domestique s'unit spontanément à ces deux types et produit des métis féconds.

L'aire géographique dans laquelle sont répandus les types ancestraux sauvages d'un grand nombre de ces animaux domestiques occupe, comme on le voit, des étendues considérables sur la surface terrestre.

Il résulte de ce qui précède que tous nos animaux domestiques ne viennent pas de cette vaste région comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne, l'Ararat et le Caucase, c'est-à-dire des hauts plateaux de l'Arménie y compris les grandes montagnes qui les entourent. Cette opinion admise encore par quelques auteurs, en souvenir sans doute de la légende de l'arche de Noé, n'est donc plus soutenable.

A la suite des animaux domestiques dont l'introduction est attribuée à des importations asiatiques, trois céréales : le blé, le seigle et l'orge auraient également apparu.

C'est donc une agriculture complète venue ainsi de toutes pièces, qui n'a pas non plus pris naissance dans nos pays. Ces trois céréales n'ont pas d'ancêtre en

[1] Sanson. *Zootechnie*, t. IV, p. 133.

Occident, et leurs descendants échappés à la culture y disparaissent rapidement. Vers le Caucase, au contraire, ces individus spontanés ou sporadiques, outre qu'ils sont plus fréquents, se perpétuent souvent plusieurs années. Ceci tendrait à prouver que ces végétaux sont, au Caucase, très près de leur lieu d'origine, s'ils ne s'y trouvent pas en réalité.

Quant au lin, dont les néolithiques ont fait un grand usage, comme le prouvent les découvertes des palafittes, il paraît avoir à peu près la même provenance.

Nous sommes donc conduit à admettre que les animaux domestiques, comme les céréales, ont été apportés chez nous par les importateurs de l'industrie de la pierre polie, de la céramique et des dolmens. Partis vraisemblablement de divers points de l'Inde ou simplement des régions iraniennes, ces initiateurs ne sont parvenus en Europe qu'après avoir fait un séjour prolongé sur les plateaux de l'Arménie, dans les vallées du Caucase et en Asie mineure, c'est-à-dire en Asie occidentale mais non exclusivement dans les régions caucasiennes.

C'est là que des investigations nouvelles devraient être dirigées, elles auraient beaucoup de chances de faire entrevoir les divers phases de cette civilisation si mal connue encore dans ces pays et qu'il importe cependant de suivre pas à pas, car elle a, dans sa marche d'orient en occident, tracé en quelque sorte la route aux importateurs du bronze.

AGE DU BRONZE

Il paraît vraisemblable que l'Inde a transmis à l'Occident les premières notions de la métallurgie ; pourtant aucune trouvaille importante n'a permis jusqu'à ce jour de relier d'une façon certaine les vestiges de l'Age du Bronze européen aux civilisations anciennes de l'Orient.

En classant dans chaque pays les pièces importées et les produits locaux de cette industrie, on est arrivé à tracer quelques réseaux indicateurs conduisant les uns de l'ouest et des régions méridionales de l'Europe en Grèce et en Asie mineure, les autres du nord-ouest et du nord vers la mer Noire par le Danube et le Dnieper.

Au delà de ces contrées, l'archéologie positive n'a fourni qu'un bien petit nombre d'observations. Le Caucase, en particulier, n'a encore donné lieu qu'à des découvertes en partie discutables. Cependant quelques antiquaires n'ont pas craint, malgré l'insuffisance évidente des recherches et des résultats acquis, de faire des montagnes de la Transcaucasie un foyer métallurgique très primitif d'où le bronze aurait rayonné à la fois sur l'Europe et sur l'Asie occidentale. A défaut de preuves archéologiques, cette théorie s'étaye sur une série d'identifications

plus ou moins heureuses dont Dubois de Montpéreux a donné le premier exemple[1], et où les textes sacrés jouent un rôle capital.

François Lenormant[2], l'un des représentants les plus autorisés de l'école classique, attribuant à Tubalcaïn l'invention de la métallurgie, a montré d'après le baron d'Eckstein[3] l'importance presque exclusive que cette école accorde au récit de Moïse pour éclairer le sujet qui nous occupe.

« Tubal, dit-il, nom de tribu, nom probable de corporation, est l'équivalent des Telchines de la Grèce primitive. Nous rencontrons, au dixième chapitre de la Genèse, ce nom qui s'applique à une race caucasienne, à celle des Tibaréniens, voisins des Chalybes, aborigènes des montagnes qui avoisinent le Pont-Euxin, forgeant le fer, travaillant l'airain, fameux du temps des Argonautes. Chez Ézéchiel, Tubal est au nombre des tribus vassales du commerce de Tyr, cité à laquelle elles livraient l'airain de leurs montagnes. »

Même s'il était possible d'admettre sans réserve l'identification de Tubal et Mes'ek avec certaines tribus caucasiennes, les affirmations des auteurs que nous venons de citer ne sauraient servir de base à aucun système quelque peu scientifique touchant l'introduction du bronze en Occident. En effet, aucune découverte, aucune preuve archéologique n'est venue nous révéler l'état industriel des métallurges auxquels il est fait allusion.

[1] DUBOIS DE MONTPÉREUX. *Voyage autour du Caucase*, t. II, p. 17, note 2 : « Le nom de *Meskhes* est géorgien pour les peuples de la Moskhike ou Moschique. Ce nom doit être de toute ancienneté. Ézéchiel l'emploie déja (chap. XXVII, v. 13) quand, faisant la description du grand commerce de Tyr, il dit : « Tubal et Mesekh « ont été tes facteurs et t'approvisionnent d'esclaves et de vases * d'airain. » — Tome III, p. 336 : « *Mesekh*... « occupe la pointe qui s'étend entre la Colchide et la Géorgie, c'est-à-dire tout le pays compris entre les sources « de la Kvirila et celles du Cyrus (Koura). — *Id.*, p. 338 : « L'identité de Tobel ou Tubal et des Géorgiens est « aujourd'hui reconnue .. Le passage entre *Tubal* et *Iberia* est le *Tibarèni* d'Hérodote,.. Je prouve que l'airain « de Tubal venait des riches mines du Somkheth, et que le fer des Khalybes était forgé tout près de là, dans les « fonderies si nombreuses de Koulpe et d'autres lieux voisins. Et de quelle antiquité ne devait pas être le renom « de ces établissements de mines, puisqu'avant le déluge on voit déjà *Tubal-Caïn* être l'inventeur et le forgeron « de toutes sortes d'instruments d'airain et de fer ! »

[2] Les monuments de l'époque néolithique l'invention des métaux et leur introduction en Occident. *Gazette des Beaux-Arts*. Décembre 1867.

[3] *Athenæum français* du 19 août 1854.

* Le professeur Reuss, dont la version fait actuellement autorité, ne parle pas de *vases* d'airain dans ce paragraphe, qu'il traduit ainsi : « Jawan, Toubal et Mes'ek (l'Ionie, le Pont et la Colchide) trafiquaient avec toi ; avec des esclaves et des objets d'airain, ils faisaient l'échange avec toi » (ÉDOUARD REUSS. *La Bible*, traduction nouvelle, avec introduction et commentaires. Les *Prophètes*, t. II, ch. XXIII, p. 87. *Ézéchiel*, XXVII, 13).

Les données dites historiques, pour nous conduire à travers les civilisations primitives seront toujours, en Orient plus que partout ailleurs, des guides très peu sûrs. De l'aveu même de Lenormant [1], l'histoire de l'invention des métaux est entourée de fables chez tous les peuples de l'antiquité. Ce n'est pas à ces fables — et nous ne ferons point, comme lui, une bienveillante exception en faveur de celle de Tubal-Caïn — que nous demanderons le secret de cette invention « si merveilleuse et si bienfaisante que l'imagination populaire y voyait un présent des dieux ». Préférant des faits susceptibles de contrôle à tous les commentaires de légendes ou de traditions, nous nous efforçons de réunir les quelques documents positifs que l'on possède sur ces temps obscurs et si peu étudiés encore en Asie.

Les découvertes permettant d'établir l'existence d'un âge du bronze au Caucase sont de deux sortes : les dépôts ou stations dans lesquels on trouve des traces d'habitation ou de fonderie, puis les objets isolés.

La présence d'un certain nombre de moules accompagnés de lingots est un indice des plus précieux pour démontrer le séjour plus ou moins prolongé d'une peuplade de l'âge du bronze, mais la provenance du métal reste le plus souvent introuvable.

Un élément des plus considérables pour l'étude de l'origine de la métallurgie, et qui a été négligé par ceux-là même qui prétendent la trouver au Caucase, devra attirer notre attention : c'est la connaissance des gisements de cuivre et d'étain de cette vaste région.

MINES DE CUIVRE

Les mines de cuivre sont fort nombreuses au Caucase et leur importance commence à être connue en Europe.

M. Davidoff, propriétaire de mines en Kakhetie, dans une étude [2] qu'il vient de publier sur les gisements de cuivre de l'isthme caucasien, les divise en cinq groupes principaux, qu'il classe d'après l'ancienneté de leur exploitation, savoir :

[1] Fr. Lenormant. *Les premières civilisations*, t. I, p. 86.
[2] Davidoff. *L'industrie du cuivre dans la Transcaucasie*. Odessa, 1884.

1) Groupe du Tchorokh, fleuve côtier de la mer Noire, dont l'embouchure se trouve à Gounich, au sud et non loin de Batoum, et dont les principaux centres cuprifères sont situés entre la frontière turque et Artvin, à Khod-elia, Melo, Ortjok et Goumich-Khane.

2) Groupe du Zanguezour, au nord de l'Araxe, en aval de Nakhitchevan.

3) Groupe du Bortchalo, affluent de la Koura, comprenant les gisements d'Akhtala, de Chamblouk et d'Alaverd ainsi que, plus à l'ouest, celui de Dambloud, sur la Chrama.

4) Groupe d'Elisavetpol formé principalement des exploitations de Kedabek et de Kalakent sur la Chemkoura, affluent de la Koura.

5) Groupe de la Kakhétie, situé dans la région de Telav, sur la rive gauche de l'Alazan.

Outre ces gisements de premier ordre, Bayern m'en signale un certain nombre de moindre importance en Abkhazie, en Tzebelda, en Somkhetie, en Digorie et sur l'Akstafa. Il croit aussi que la région granitique des sources de la Kobanka (Ghisel-don) n'est pas dépourvue de cuivre et de plomb. Il a trouvé des traces de ce dernier métal dans le granit près de Darial et de la pyrite de cuivre dans la vallée de l'Ardon[1].

Enfin je dois à M. l'ingénieur Léger, de Lyon, qui a fait plusieurs voyages dans la grande chaîne et dans les régions voisines, la connaissance d'anciens puits de mines de cuivre. Ces puits, fort nombreux aux environs de Krinovski-Outara, près de Backmont (bassin du Donetz) atteignent une profondeur de quatre à cinq mètres sur un mètre de diamètre. La disposition des attaques et la découverte au fond de ces cavités d'un certain nombre de haches et de marteaux en roches dures (diorite, quartzite) montrent des exploitations fort primitives. Elles consistaient dans l'extraction de malachite et d'azurite faciles à traiter et dont les belles couleurs avaient dû de bonne heure attirer l'attention.

On retrouve sur les parois de ces puits des entailles en échelons sur un côté, tandis que la face opposée est polie et lisse. Les ouvriers qui exploitaient sans boisages et se transportaient ailleurs dès que l'excavation atteignait une certaine

[1] Bayern. *Notes manuscrites.*

profondeur, devaient descendre et monter les charges en appuyant le dos contre la paroi.

Il serait intéressant de faire des recherches aux environs de ces gisements. Peut-être y découvrirait-on des traces de fonderies qui sans doute nous renseigneraient sur les procédés des anciens métallurges de ces régions, ainsi que sur les diverses époques pendant lesquelles on a utilisé ces minerais.

Nous avons à faire remarquer la ressemblance des instruments en pierre découverts dans les anciens puits de Krinovski avec ceux qui ont été employés dans les antiques gisements de l'Angleterre, de l'Espagne, ainsi que par les Peaux-Rouges, pour l'exploitation du cuivre natif du lac Supérieur.

Les mines de cuivre du Caucase sont tout aussi considérables que celles de la Hongrie et de Chypre, régions qui ont été signalées comme centres de production initiale du bronze. Il n'est cependant pas probable que l'invention de cet alliage en soit sortie. En effet, une grande richesse en minerai de cuivre ne suffisait pas aux Caucasiens pour produire le bronze; il fallait encore avoir à proximité l'étain, élément indispensable à sa fabrication; or, ce dernier minéral est rare au Caucase, si toutefois même il y existe.

MINES D'ÉTAIN

D'après M. Dufréné[1], l'étain des premiers bronzes égyptiens proviendrait du Caucase, et dès lors ce métal y aurait été exploité depuis la plus haute antiquité. M. Dufréné appuie cette opinion sur la parenté possible entre les mots *Kazbek*, nom de l'un des pics les plus élevés du Caucase, et *Khespet*, mot qui servait à désigner l'étain chez les anciens Égyptiens.

Cet argument étymologique, si ingénieux qu'il soit, ne saurait prévaloir contre l'absence, scientifiquement constatée, de tout gisement d'étain au Caucase. M. Dufréné n'est pas le premier, d'ailleurs, qui, séduit par l'ensemble des traditions bibliques et profanes, ait fait des montagnes de l'Ibérie un centre stanifère de la

[1] DUFRÉNÉ. *Étude sur l'histoire de la production et du commerce de l'étain*, p. 22, in-8. Paris, Lacroix, 1881.

plus haute importance. François Lenormant[1], dans son mémoire déjà cité sur l'invention des métaux, est tombé dans la même erreur avec une confiance obstinément partagée par toute une puissante école. Cherchant quel pays à étain peut avoir donné naissance au bronze, le brillant érudit écarte successivement la Grande-Bretagne, l'extrême Orient et les péninsules méridionales de l'Asie. « Restent, dit-il, les *gisements de l'Ibérie caucasienne* et ceux du Paropamisus.

« Les uns et les autres ont été activement fouillés dès un temps bien plus reculé que celui des voyages des Phéniciens aux îles Cassitérides. Dans la Géorgie actuelle, on découvre les traces d'exploitations d'un caractère extrêmement primitif dans les filons de minerai d'étain, et le silence absolu que gardent au sujet de l'extraction de ce métal chez les Ibères, les écrivains grecs et latins de l'époque impériale, et l'historien arménien Moïse de Khorène, semble indiquer que les travaux dont les vestiges attestent un assez grand développement d'activité minière, étaient déjà abandonnés vers le temps de l'ère chrétienne. »

Il y avait pourtant une excellente raison pour que ni les Grecs, ni Moïse de Khorène ne parlassent de l'extraction de l'étain chez les Ibères du Caucase : c'est que cette chaîne, non plus que les plateaux de l'Arménie et les monts Mesques — ancien habitat des Mes'ek de la Bible — n'en a jamais contenu. C'est du moins le résultat des recherches géologiques de MM. Abich, Bayern, Radde, Favre et d'une foule d'autres auteurs aussi compétents et consciencieux.

Cette preuve négative devrait dès à présent mettre hors de discussion l'hypothèse adoptée par M. Dufréné. Néanmoins, s'il était démontré que l'Oural possède de l'étain, un des côtés les plus importants de ce système, la direction nord-sud du commerce primitif de ce métal, voire même du bronze, serait garantie de tout reproche d'invraisemblance. A l'appui de cette théorie, on pourrait citer une intuition très hardie de Bayern, qui se rapporte, il est vrai, dans la pensée de son auteur, à une époque plus récente, mais qui ne perd rien de sa valeur lorsqu'on l'applique à la première phase de la métallurgie :

L'étain, m'écrivait-il en octobre 1883, venait de l'Oural aux ports de la Caspienne, puis remontait le cours des grands fleuves du nord du Caucase, Terek, Kouma et

[1] Fr. Lenormant. *Loc. cit.*, t. I, p. 128.

Manitch. Par ce dernier il se rendait à la mer d'Azov, puis dans la mer Noire et de là dans les provinces centrales et méridionales de l'Europe. Par le Terek dont le lit était alors, d'après Bayern, un golfe de la mer Hyrcanienne, l'étain pénétrait au Caucase et, par le centre de la chaîne, la route médique et la vallée de l'Akstafa, il gagnait l'Arménie, la Perse, la Syrie, l'Arabie, la Phénicie, l'Egypte, etc. etc.

L'absence de l'étain au Caucase une fois reconnue, il ne s'ensuit pas que l'on doive refuser à cette contrée un certain développement métallurgique pendant l'âge du bronze. L'incomparable civilisation manifestée à Koban, civilisation que nous aurons à étudier prochainement, témoigne d'une industrie trop avancée et, malgré de nombreuses et saillantes affinités, trop vraiment indigène, pour n'avoir été précédée d'aucun essai moins parfait. Si peu fréquents que soient les vestiges attestant cette manière de voir, il ne semble pas improbable que quelques objets aient été fabriqués sur place bien avant le premier âge du fer, il est vrai, mais alors que la diffusion de la métallurgie avait déjà atteint en partie l'Occident.

A cette époque, les populations des vallées du Térek, de la Koura et du Kouban étaient certainement en relations constantes avec l'Orient qui fournissait de l'étain à l'Assyrie et à l'Égypte. — Il serait en effet difficile de dire, en dehors de ces relations, d'où provenait l'étain employé par les métallurges caucasiens pour la fabrication de leurs objets de bronze.

On ne peut admettre qu'il ait été transporté du Nord ou de l'Occident de l'Europe durant ces temps primitifs, comme on l'a prétendu pour la Phénicie, où le fait peut être exact pour une époque plus rapprochée de la nôtre que le commencement de l'âge du bronze.

Faut-il, avec Lenormant[1], le faire venir de l'Asie centrale, par exemple des mines très anciennement exploitées que M. von Baer a signalées au Khorassan[2]? Ou de l'Inde, c'est-à-dire du pays auquel on peut attribuer jusqu'ici avec le plus de vraisemblance l'invention du bronze? Je ne reviendrai pas sur les raisons que M. Gabriel de Mortillet a fait valoir en faveur de cette dernière opinion. Elles sont très nette-

[1] *Loc. cit.*, p. 9 et suiv.
[2] Von Baer. *Archiv für Anthropologie*, t. IX, 4e liv., 1876.

ment formulées dans la *Revue d'Anthropologie* (n° 4, 1875) et je les ai résumées moi-même dans mon *Age du Bronze* [1]. Rien ne s'oppose du reste à ce que les gisements de l'Asie centrale aient fourni, mais à une époque plus tardive, leur contingent d'étain à mesure que l'expansion du bronze en nécessitait des quantités de plus en plus grandes. Les marchés de l'Inde n'auraient, d'ailleurs, rien perdu de leur célébrité pendant cette concurrence, puisque c'est de là que les Phéniciens ont tiré tout d'abord leur étain [2].

Les objets trouvés à Koban prouvent que les relations du Caucase avec la Chaldée et sans doute aussi avec l'Asie centrale étaient considérables, car, à côté des nombreuses traces d'une influence orientale que l'on observe dans les sujets décoratifs, on trouve des ornements en étain pur et quelques pièces d'un bronze particulièrement riche en étain.

C'est également avec une civilisation analogue à celle de Koban, si bien caractérisée par la spirale, le swastika, et les représentations animales que l'on rencontre en Europe l'étain employé isolément ou comme incrustations.

Pendant cette période de progrès, l'étain, ainsi utilisé en Occident et au Nord, a pu provenir des gisements signalés en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France ou en Italie; mais alors on est bien loin de ces temps primitifs pendant lesquels l'usage du bronze s'est infiltré peu à peu au milieu de la civilisation néolithique.

Un fait curieux mérite encore de fixer l'attention, c'est l'absence, au Caucase, d'objets en cuivre affectant les formes de l'âge du bronze. Il serait pourtant naturel d'en rencontrer dans ces régions riches en cuivre aussi bien qu'en Égypte, à Chypre [3], dans l'Inde et en Hongrie où pareils objets ont été signalés en grand nombre. On sait que l'on attribue les haches et les marteaux de cuivre pur, découverts dans ce dernier pays, à une période de disette d'étain et qu'ils appartiennent vraisemblablement à la fin de l'âge du bronze.

On a parlé aussi plusieurs fois d'un âge du cuivre en Espagne et en Portugal.

[1] T. II, p. 805 et 806.
[2] *Historische Fragen mit Hülfe der Naturwissenschaften beantwortet.* Saint-Pétersbourg, 1873.
[3] Franks, congrès de Stockholm, 1874 p. 346.

M. Vilanova s'est fait, au Congrès international d'anthropologie de Lisbonne[1], le champion de cette idée : « Dans un pays, dit-il, où le cuivre abonde considérablement, et l'on peut citer à l'appui le grand nombre de mines en exploitation depuis les temps les plus reculés, je trouve bien plus naturel que l'homme ait commencé à se servir d'abord du métal simple et que seulement après de longs et pénibles essais il ait appris à mêler le cuivre avec l'étain dans des proportions convenables pour obtenir le bronze. Cela ne veut pas dire, Messieurs, que dans des temps bien postérieurs l'Europe n'ait pas reçu, dans la fabrication du bronze, l'influence des races asiatiques ; ce que je voulais soumettre à votre jugement, c'est seulement que le cuivre en Espagne a précédé le bronze et que cette branche de l'industrie a été tout à fait indigène. »

Ainsi présentée, la question n'a qu'un intérêt purement local et dépend tout entière des analyses auxquelles furent soumis les objets qui ont donné lieu à cette hypothèse, du type de ces objets et de leurs rapports avec celui des pièces analogues trouvées hors de la péninsule ibérique. Ce sont ces rapports, en effet, qui permettront de fixer la date relative des découvertes auxquelles M. Vilanova a fait allusion et par suite de discuter le problème de l'*âge du cuivre* espagnol.

Au sujet des analyses j'ai présenté ailleurs, quant à la manière de les opérer, des réserves expresses justifiées déjà antérieurement[2] et que je crois devoir maintenir.

Relativement à la forme des antiquités et à la date que l'on doit leur attribuer, je rappellerai ici l'opinion émise à la suite de la communication de M. Vilanova par M. G. de Mortillet : « Les haches plates, qui sont souvent en cuivre, il faut l'avouer, paraissent bien plus récentes que les haches de bronze affectant d'autres formes. Je ne puis donc accepter l'hypothèse de M. Vilanova. » Il semble que, même en admettant que ces haches soient réellement en cuivre, la question se réduirait

[1] *Congrès international 'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Lisbonne*, 1880, page 192.

[2] Pareilles prétentions ont été élevées autrefois en faveur de certains petits objets métalliques trouvés dans les dolmens du midi de la France* et surtout à propos des pièces en bronze recueillies par M. Schliemann dans les fouilles d'Issarlick** et que cet explorateur soutenait être en cuivre pur. Des analyses ont prouvé l'existence de l'étain dans la composition de ces antiquités.

* Ernest Chantre. *Age du bronze*, 1875, t. II, p. 36.
** *Rapport sur les fouilles de Troie.* Leipzig, 1874, traduit de l'allemand par Rangabé. Appendice.

aux mêmes termes en Espagne et en Portugal qu'en Hongrie. Nous considérerions ces instruments comme dus à une disette momentanée d'étain.

L'absence au Caucase de ces pièces en cuivre pur prouverait une fois de plus la continuité des rapports qu'il entretenait avec des régions pouvant lui fournir l'étain qui lui manque, c'est-à-dire l'Inde et l'Asie centrale.

Les premiers bronzes du Caucase semblent y avoir été importés des contrées productrices, comme ils l'ont été tout d'abord au Nord et à l'Ouest. On a pu fondre quelques pièces en Abkhazie, mais rien ne prouve que l'alliage ait été tout d'abord opéré sur place.

Il faut donc revenir pour le Caucase comme pour l'Occident, à la théorie de la diffusion lente et progressive de la métallurgie par des commerçants ou fondeurs nomades (Tziganes, Tzengaris, Gitanos, Bohémiens, Gypsies, Calderari) venant de la région où le bronze a pu être inventé.

Ce n'est point là une hypothèse sans fondement. Outre les arguments qui ont été tirés des caractères de certains produits industriels de l'âge du bronze, les migrations et l'origine des hordes Tziganes, aujourd'hui sérieusement étudiées, semblent venir en confirmer la réalité. Le rôle de ces fondeurs ou forgerons se dégage en effet de plus en plus des ténèbres dont l'imagination des anciens s'était plu à l'entourer.

Les rapports existant entre les Tziganes, Sigynes, Sinti, etc., d'une part, et les corporations mystérieuses des Telchines, Dactyles et Cabires des Grecs, le passage et même le séjour, à diverses époques, dans les régions qui nous occupent, de ces bandes de métallurges ainsi que leur point de départ presque invariable pour tous les auteurs sont autant de faits que les travaux de MM. Vivien de Saint-Martin[1], Fournet[2], Rossignol[3] et bien d'autres[4] ont puissamment contribué à faire connaître.

Il est fort probable que le rôle de ces tribus était déjà beaucoup diminué à l'époque où ont été composés les textes qui ont permis de le reconstituer. La connaissance

[1] *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique.*
[2] De l'influence du mineur sur les progrès de la civilisation. *Mémoires de l'Académie de Lyon*, classe des sciences, t. XII, 1860.
[3] *Les métaux dans l'antiquité.* Paris, 1869.
[4] Baron d'Eckstein, Paul Bataillard, etc.

de leurs procédés industriels avait dû, malgré le secret dont ils s'entouraient, se répandre peu à peu jusqu'au moment où les Phéniciens les supplantèrent dans le commerce des objets métalliques. Mais à l'époque de l'introduction du bronze en Occident, ces dangereux concurrents n'existaient pas encore et les *Calderari* devaient avoir une importance dont ne peuvent donner aucune idée les bandes misérables et vagabondes qui errent actuellement en Europe sous le nom de Bohémiens.

En ce qui concerne le Caucase, des Tziganes l'ont parcouru à diverses reprises, et ont peut-être séjourné longtemps dans quelques-unes de ses vallées.

M. Vivien de Saint-Martin[1] dans son *Caucase d'Hérodote*, et à propos de l'hypothèse qu'émet l'historien d'Halicarnasse au sujet de l'origine égyptienne des Colches [2], a cherché à prouver que les caractères anthropologiques qui avaient inspiré cette idée à l'auteur grec peuvent se rapporter à une tribu Tzigane que le poème orphique [3] montre établie sous le nom de Sigumnes (Σιγύμνων ou mieux Σιγυννων, Sigunnes) dans le nord de la Colchide et qu'Hérodote avait prise pour une colonie égyptienne. Cette méprise paraît d'autant plus vraisemblable qu'*Egyptiens*, d'où l'on a tiré *Gitanos* et *Gypsies*, est une des nombreuses appellations que l'on donne parfois à ces nomades.

Au temps d'Hérodote, du reste, les Sigunnes[4] avaient déjà pénétré dans la vallée moyenne du Danube; Apollonius de Rhodes, quatre siècles plus tard, place des Sigunes (Σιγυνοι) à l'embouchure même de ce fleuve[5].

Quoique les historiens qui ont suivi Hérodote n'aient plus mentionné en Colchide ni Égyptiens, ni Sigunnes, il est facile de suivre les tribus de ces derniers et de déterminer leur situation au temps dont nous parlons.

Nous n'avons pas l'intention de reprendre ici cette étude qui a été très bien conduite, en ce qui concerne le Caucase, par l'éminent géographe auquel nous empruntons ces détails. Nous signalerons seulement parmi les faits curieux qu'il a si

1 Vivien de Saint-Martin. Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique. *Mémoire historique sur la géographie du Caucase*, p. 244 à 276.

2 Herodote. Lib. II, p. 158. Édition Saliat et Talbot. Paris, Blois, 1864.

3 Orphei. *Argonautica*, p. 754 (d'après M. V. de S.-M.).

4 Herodote. Lib. V, p. 362,

5 Apollonii Rhod. *Argonaut.* IV, p. 302. Trad. Caussin de Perceval (d'après M. V. de S.-M.)

bien mis en lumière, une particularité qui, si elle ne prouve rien quant à la diffusion des outils de bronze, montre cependant que les hordes errantes auxquelles on a été amené à attribuer cette diffusion n'ont jamais abandonné complètement l'isthme ponto-caspien. C'est l'existence dès une époque très reculée, sur les rives asiatiques du Bosphore Kimmérien, d'une peuplade que ses mœurs et ses légendes rapportées par les anciens permettent d'assimiler aux Tziganes. Ces Sindi[1] de l'extrémité occidentale du Caucase ont été signalés par tous les auteurs antérieurs à Hérodote[2].

Il serait aisé de multiplier ces exemples, d'en induire que le Caucase qui, dès le temps d'Homère, était le théâtre des mouvements de ces peuplades a pu, bien avant cette époque, en être déjà visité et profiter ainsi des bienfaits de leurs connaissances métallurgiques. Mais ces inductions malgré leur vraisemblance n'auront de valeur qu'autant que des découvertes réitérées auront permis de mettre hors de doute la participation du Caucase aux premiers courants importateurs du bronze.

Les pages qui suivent montreront dans quelle mesure on peut affirmer quant à présent cette participation.

DÉPOTS OU STATIONS

La plus importante de ces stations a été découverte, il y a fort longtemps, à Novo-Rossisk, sur la côte abkhazienne de la mer Noire. Elle a fourni en un grand nombre de haches plates et de faucilles à boutons, puis quelques moules de pierre dure pour fondre des pièces semblables.

Ces moules sont taillés sur les faces latérales de blocs rectangulaires en grès dur ou en pierre olaire et des boutons tantôt en creux, tantôt en relief permettaient le repèrage des deux valves. Les n° 1 et 2 de la planche III montrent ces dispositions pour une hache à douille et à anneau. Le n° 1 et 2 de la planche IV donnent les

[1] *Sinte* est un des noms que se donnent traditionnellement les Tziganes et qui fut connu, bien avant Apollonius et Hérodote, par Homère. *Odyssée,* VIII, 294 et *Iliade*, I, 594 (d'après M. V. de S.-M.).

[2] Vivien de Saint-Martin. *Loc. cit.*, 272 et suiv.

empreintes complètes pour un poignard et un ciseau, puis pour un couteau dont la contre-partie se trouve au bas de la planche III.

Ces pièces sont parfois irrégulières et ne présentent qu'une valve comme celles de la planche V dont le n° 1 montre l'empreinte d'une hache à talon, et le n° 2 celle d'une faucille.

Beaucoup de moules rappellent d'une façon remarquable ceux que l'on a trouvés en Hongrie (fig. 23) ainsi que dans les terramares du Reggianais et du Modenais.

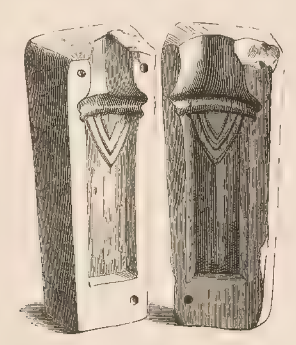


Fig. 23. — Moule trouvé en Hongrie.

MUSÉE DE BUDA PESTH

La plupart de ces objets sont dispersés depuis bien des années ; toutefois, quelques-uns ont été déposés et conservés dans les musées d'Odessa et de Moscou.

Cette découverte peut être rapprochée de celles qui ont été faites à Guilei près du village de Mali-Kopani, à Kersonskaï, sur les rives du Schouta et à Perltana, sur le Dnieper, qui ont donné des objets analogues.

On aurait également trouvé sur les rives du Konka et non loin du Dnieper, dans le village du prince Gregorew plus de cinquante haches accompagnées de lingots.

OBJETS ISOLÉS

On a souvent confondu les objets de l'âge du bronze primitif avec leurs analogues de la période qui lui a succédé. Il est cependant facile de les distinguer les uns des autres.

Ces instruments sont des haches, des poignards et des faucilles.

Haches. — Les haches sont de deux types principaux : les unes sont plates, sans rebord aucun, les autres sont à douille plus ou moins ronde.

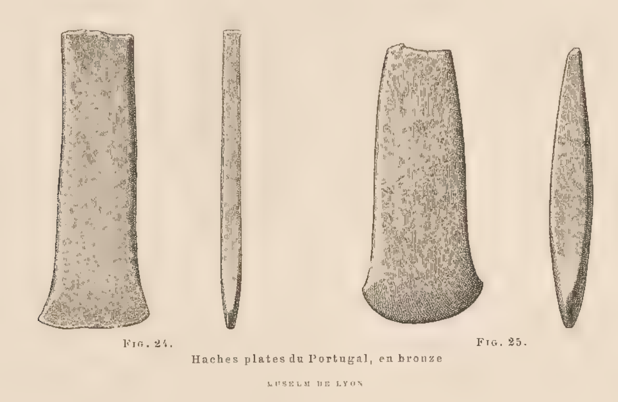


Fig. 24. Fig. 25.

Haches plates du Portugal, en bronze

MUSEUM DE LYON

Des haches plates sans ornement ont été trouvées en Daghestan, en Kabarda et en Abkhazie (n° 2, pl. VI) ; on en voit au musée historique de Moscou et dans celui de Tiflis. Ces haches sont identiques à celles que l'on a trouvé en Europe depuis le Portugal (fig. 24 et 25) jusqu'à la mer Noire et en Asie-Mineure. Elles se rapportent aussi aux types découverts dans l'île de Termia (fig. 26) et dans l'Inde, à Gungeria.

Il faut encore citer trois haches à légers rebords conservées au musée de Tiflis et provenant de Ouroup, sur le Kouban.

Quant aux haches à douille, qui pourraient être d'une époque moins ancienne,

elles sont plus rares ; on en a trouvé pourtant quelques-unes en Daghestan et en Abkhazie. Il en existe des spécimens au musée de Tiflis. Elles se rapportent aux formes de la Crimée et du bas Danube où elles sont également assez rares.

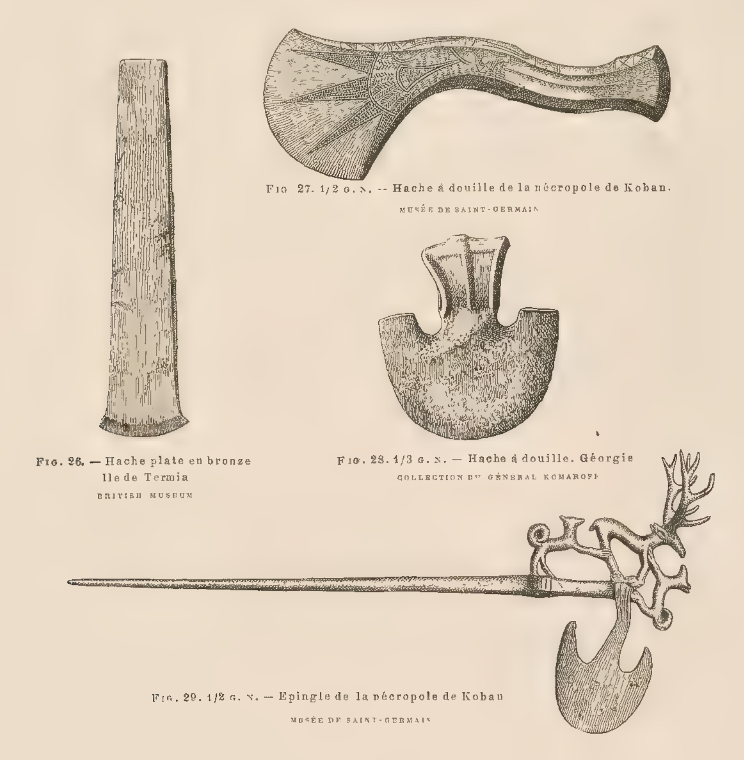


Fig. 26. — Hache plate en bronze Ile de Termia BRITISH MUSEUM

Fig. 27. 1/2 G. N. — Hache à douille de la nécropole de Koban. MUSÉE DE SAINT-GERMAIN

Fig. 28. 1/3 G. N. — Hache à douille. Géorgie COLLECTION DU GÉNÉRAL KOMAROFF

Fig. 29. 1/2 G. N. — Epingle de la nécropole de Koban MUSÉE DE SAINT-GERMAIN

Deux types de haches assez particuliers, avec la douille transversale, doivent encore être signalés. L'un (fig. 27) provient de la nécropole de Koban, où il est fréquent, et l'autre (fig. 28) a été trouvé plusieurs fois en Géorgie ; ce dernier est également représenté dans l'ornementation d'une épingle de Koban (fig. 29). Tous deux appartiennent au premier âge du fer et non à l'âge du bronze.

Faucilles. — Les faucilles sont toutes du même type et grossièrement travaillées ;

la plupart proviennent de la Kabarda et plusieurs sont conservées au musée de Moscou ; beaucoup malheureusement ont été perdues depuis leur découverte. Elles se rapprochent de celles de la Crimée et du Danube.



Fig. 30. — 1/3 gr. n.
Épée en bronze.
Elizavetpol
MUSÉE HISTORIQUE DE MOSCOU

Poignards. — Les poignards de forme primitive peuvent être facilement séparés de ceux du premier âge du fer; ils sont fort rares par suite probablement du petit nombre des fouilles méthodiques opérées jusqu'à ce jour dans ces régions.

On peut signaler cependant quelques-unes de ces pièces conservées au musée de Moscou et provenant sans doute de la Kabarda, où elles auraient été découvertes avec les faucilles et les haches plates dont il a été question plus haut.

Une belle épée du musée de Moscou, découverte à Élisavetpol, et considérée comme de l'âge du bronze (fig. 30) doit être rapportée à l'époque hallstattienne.

Divers. — Pour terminer cette série de pièces isolées il faut citer des bracelets en bronze, à tige ronde, trouvés dans la vallée de Bortchalo en Somkhetie; ces objets sont conservés au musée de Tiflis.

Si nous cherchons maintenant des rapports entre les types que nous venons de décrire et ceux des autres pays, nous aurons à constater quelques faits intéressants.

Il faut d'abord renoncer à rattacher ces types à ceux qui se sont développés plus tard dans toute la région du Danube et du Pô, ainsi que dans le Nord britannique et scandinave. On doit encore moins songer à les assimiler aux formes si spéciales des groupes ouralo-altaïque et sibérien. L'origine première de celles-ci est peut-être la même que celle des types du Caucase, mais la civilisation à laquelle sont dus ces derniers a suivi des voies toutes différentes et paraît antérieure.

[1] Worsaae. Des âges de la pierre et du bronze dans l'ancien et le nouveau monde. *Mémoires des Antiquaires du Nord*, 1880, p. 187.

Les vestiges de l'Age du Bronze ponto-caspien ne constituent point une industrie originale et propre à la région qui nous occupe. Ils appartiennent vraisemblablement à la primitive importation orientale dont on retrouve les traces irrécusables sur le bas Dnieper et le bas Danube; puis dans le bassin de la Méditerranée, en Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, en France, en Espagne et en Portugal. Le prototype de cette importation semble exister dans les découvertes de l'Inde centrale.

Ce n'est donc pas du Caucase qu'est partie la découverte du bronze, et si l'existence d'un certain nombre de produits métallurgiques pouvant se rapporter à l'âge du bronze a pu être constatée dans cette région, rien ne permet de penser qu'elle a pu même avoir une influence sur l'expansion de cette industrie en Europe.

Le Caucase comme l'Asie-Mineure a participé au premier flot importateur, mais on n'y trouve pas les preuves d'un développement de la métallurgie du bronze, malgré la richesse de ses mines de cuivre.

On doit remarquer cependant que certains objets et surtout les moules montrent que l'industrie locale a eu des tendances à se faire jour. Mais les vestiges de cette industrie locale ne peuvent pas être confondus avec les produits du grand âge du bronze qui s'est développé lentement, remplaçant peu à peu les premiers modèles importés chez les populations néolithiques.

En somme l'âge du bronze ne paraît pas avoir atteint un grand développement au Caucase; de même que dans les contrées méditerranéennes, il a été rapidement remplacé par cette nouvelle civilisation qui a, sinon inventé, du moins répandu timidement la connaissance du fer au Nord et à l'Ouest, en même temps qu'elle contribuait pour une si large part à la transformation des idées artistiques des habitants de ces pays encore presque sauvages.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

ATLAS



ISTHME PONTO-CASPIEN

Gravé et Imp. par Erhard

PLANCHE I

2 et 4 — Pointes de flèches en silex découvertes près de Koutaïs (Musée de Tiflis).

3 et 5 — Pointes de flèches en obsidienne découvertes à Redkine-Lager.

1, 6 et 7 — Pointes de flèches en obsidienne découvertes près de Mtzkhet.

8 et 9 — Marteaux en diorite trouvés sur la rive droite du Térek, à Barakof (Petite Kabarda).

10 — Vue de face du n° 9.

11 — Marteau en basalte trouvé en Géorgie.

12 — Marteau en diorite trouvé en Géorgie.

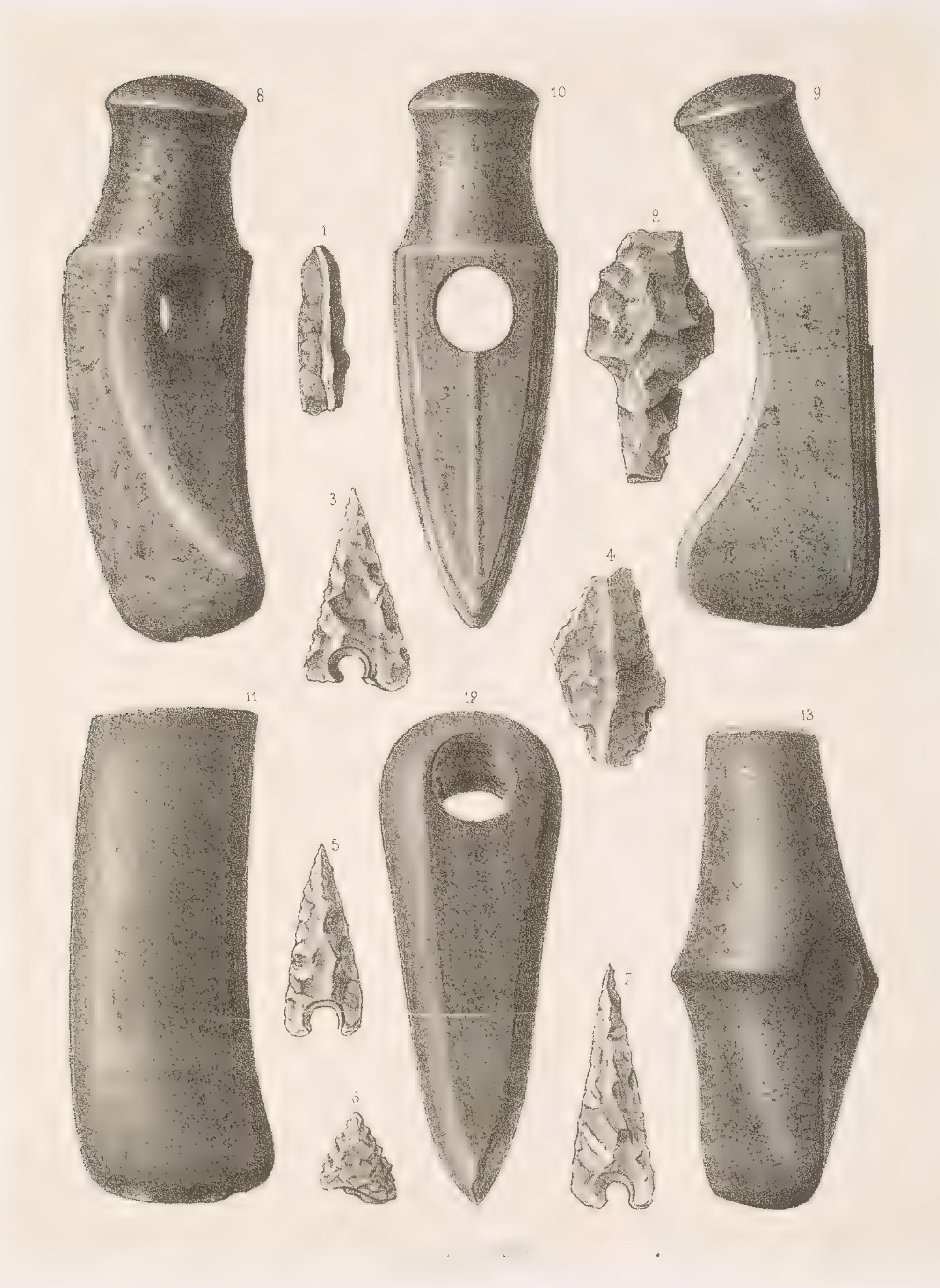
13 — Marteau en basalte trouvé près de Mozdok.

GRANDEUR NATURELLE

1, 2, 4, 6, 7, 12, MUSÉE DE TIFLIS

3 ET 5, COLLECTION WEYSSENOFF

8, 9 ET 13, COLLECTION OLCHEWSKI



Objets néolithiques trouvés isolément.

VALLÉES DU TEREK & ARMENIE RUSSE.

PLANCHE II

1, 2, 3, 4 — Eclats d'obsidienne trouvés entre Elenovka et Ordaklia (Arménie).

5, 6, 7 et 8 — Marteaux en diorite trouvés dans les mines de sel de Koulpe (Arménie).

9 — Hache en porphyre vert trouvée près de Nakhitchevan (Arménie).

10 — La même, vue de profil.

GRANDEUR NATURELLE

1 A 8, MUSÉE DE TIFLIS

9, COLLECTION ERNEST FAVRE



Grandeur naturelle

Lunel, lith. Imp Jules Rey. Genève E. Chantre, direxit 1883

Objets néolithiques trouvés isolément.
ARMÉNIE RUSSE.

PLANCHE III

1 — Moule rectangulaire en grès, à deux faces creusées, l'une pour des haches à douille carrée, et l'autre pour des poignards.

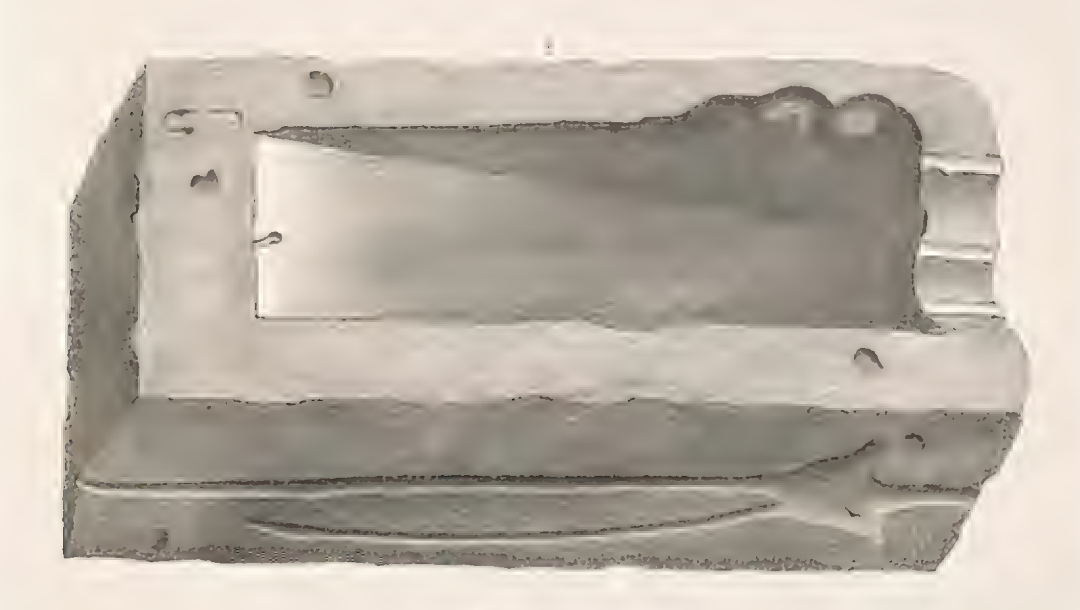
2 — Moule rectangulaire en grès, à deux faces creusées, l'une pour des haches à douille carrée, l'autre pour des couteaux.

Trouvés à Novo-Rossisk (Abkhazie).

GRANDEUR NATURELLE

MUSÉE HISTORIQUE DE MOSCOU





Lunel lith. Imp. Jules Rey, Genève E. Chantre direxit 1885

Moules en grès pour haches et couteaux.
NOVOROSISK (ABKASIE)

PLANCHE IV

1 — Moule rectangulaire en grès, à deux faces creusées, l'une pour des couteaux, l'autre pour des ciseaux et des poignards.

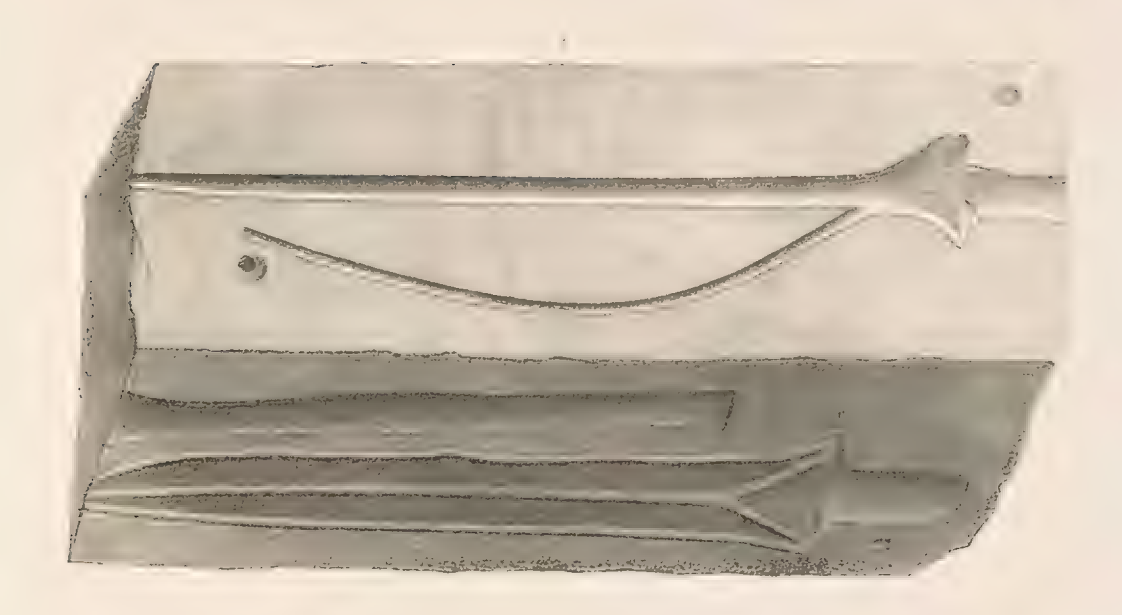
2 — Moule rectangulaire en grès, à deux faces creusées pour des poignards et des ciseaux.

Trouvés à Novo-Rossisk (Abkhazie).

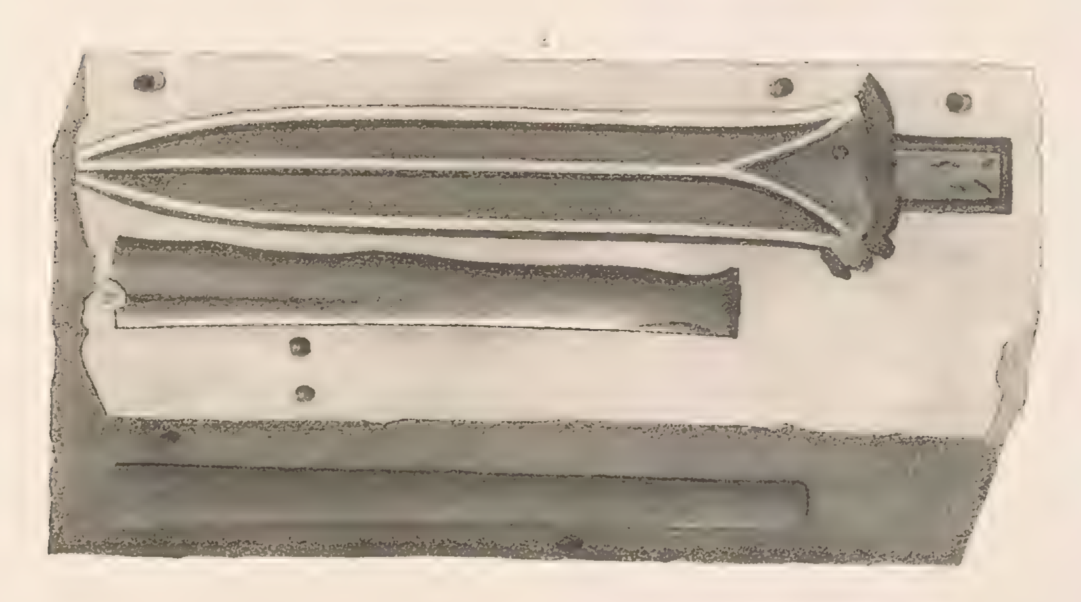
GRANDEUR NATURELLE

MUSÉE HISTORIQUE DE MOSCOU

1



2



Grandeur naturelle

Imp Jul[illegible] Rev. Ger[illegible]

[illegible] en grès pour couteaux [illegible]
NOVOROSISK [illegible]

PLANCHE V

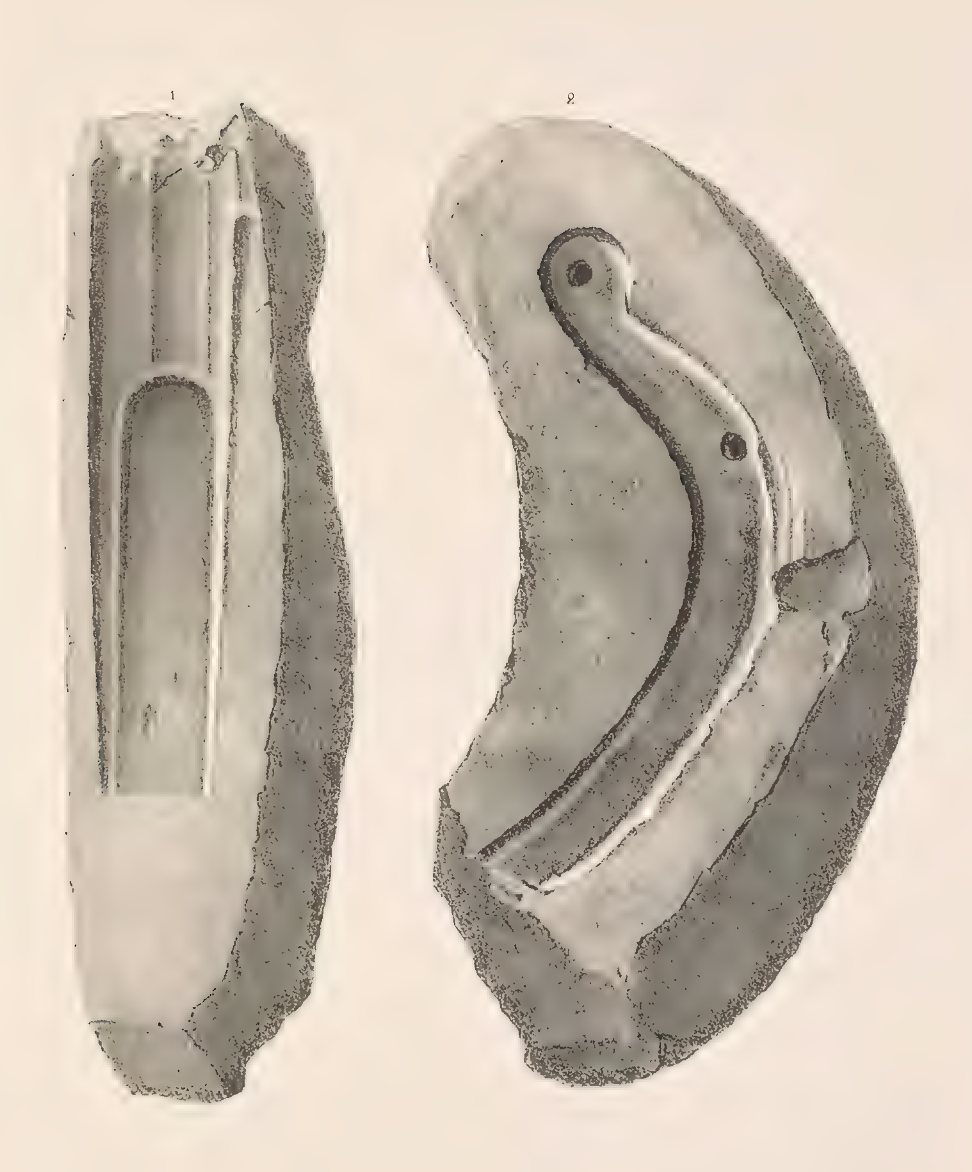
1 — Moule en grès, à une seule face creusée pour haches à talon.

2 — Moule en grès, à une seule face creusée pour faucilles.

Trouvés à Novo Rossisk (Abkhazie).

GRANDEUR NATURELLE

MUSÉE HISTORIQUE DE MOSCOU



Grandeur naturelle

Lunel, lith. Imp. Jules Rey. Genève E. Chantre, direxit 1883

Moules en grès pour haches et faucilles
NOVOROSISK (ABKASIE)

PLANCHE VI

1 — Faucille en bronze trouvée en Kabarda.

2 — Hache plate en bronze trouvée en Abkhazie.

3 — Lame de poignard à soie courte et à deux rivets, trouvée en Kabarda

GRANDEUR NATURELLE

MUSÉE PUBLIC DE MOSCOU



Grandeur naturelle

Lunel, lith. Imp. Jules Rey. Genève E. Chantre, direxit 1883

Objets en bronze trouvés isolément.
KABARDA & ABKASIE.



PUBLICATIONS DE M. ERNEST CHANTRE

NOTES SUR DES CAVERNES A OSSEMENTS ET A SILEX TAILLÉS DU NORD DU DAUPHINÉ (PÉRIODE QUATERNAIRE). *Bull. Soc géol. de France.* 1865.

L'AGE DE LA PIERRE (ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LE NORD DU DAUPHINÉ ET LES ENVIRONS DE LYON). Lyon, 1867. 1 vol. in-4 avec 15 planches.

FOYERS-SÉPULTURES NÉOLITHIQUES (NOUVELLES ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES). In-4, avec 2 planches. Lyon, 1868.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE J.-J. FOURNET, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, correspondant de l'Institut. Lyon, 1870.

L'AGE DU BRONZE DANS LE BASSIN DU RHONE ET PASSAGE DE L'AGE DU BRONZE AU PREMIER AGE DU FER. In-8 avec planches (extrait du *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bologne*, 1871).

DÉCOUVERTE D'UN TRÉSOR DE L'AGE DU BRONZE, A RÉALON (HAUTES-ALPES). In-8, avec 3 planches. Annecy, 1872.

NOTE SUR LA FAUNE DU LEHM DE SAINT-GERMAIN AU MONT-D'OR (RHÔNE) **ET SUR L'ENSEMBLE DE LA FAUNE QUATERNAIRE** *(Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 23 décembre 1873).*

ÉTUDES PALÉONTOLOGIQUES DANS LE BASSIN DU RHONE (PÉRIODE QUATERNAIRE), par MM. le Dr LORTET et E. CHANTRE *(Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.* In-4, t. I, avec 15 planches. Lyon, 1873 et 1874).

LES FAUNES MAMMALOGIQUES TERTIAIRES ET QUATERNAIRES DU BASSIN DU RHONE *(Compte rendu de la deuxième session de l'Association française pour l'avancement des sciences.* Lyon, 1874).

CARTE ARCHÉOLOGIQUE D'UNE PARTIE DU BASSIN DU RHONE, POUR LES TEMPS PRÉHISTORIQUES A L'ÉCHELLE DE $\frac{1}{864000}$. Lyon, 1874.

L'AGE DE LA PIERRE ET L'AGE DU BRONZE EN TROADE ET EN GRÈCE. In-8. Lyon, 1874.

SUR L'AGE DU BRONZE ET LE PREMIER AGE DU FER EN FRANCE *(Compte rendu du Congrès de Stockholm*, 1874).

RAPPORT AU CONGRÈS DE STOCKHOLM SUR UNE LÉGENDE INTERNATIONALE POUR LES CARTES PRÉHISTORIQUES *(Compte rendu du Congrès*, 1874).

LES PALAFITTES OU CONSTRUCTIONS LACUSTRES DU LAC DE PALADRU, PRÈS VOIRON (ISÈRE). In-4 et un album in-folio de 14 planches. Chambéry et Grenoble, 1874.

LE MÊME. Deuxième édition, in-folio et in-8. Lyon, 1874.

AGE DU BRONZE (ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LE BASSIN DU RHONE, RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE LA MÉTALLURGIE EN FRANCE), 3 vol. in-4 avec 3 cartes en chromo et un album de 80 planches in-folio. Lyon, 1875-76.

CARACTÈRES DES AGES DU BRONZE ET DU FER DE LA FRANCE *(Compte rendu du Congrès international d'anthropologie de Buda-Pesth*, 1876).

LÉGENDE INTERNATIONALE DÉFINITIVEMENT ADOPTÉE POUR LES CARTES D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE *(Matériaux*, 1876).

OBSERVATIONS SUR LES SÉRIES PRÉHISTORIQUES DE QUELQUES MUSÉES AUTRICHIENS *(Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme.* Toulouse, 1876).

COMPTE RENDU DE L'EXPOSITION PRÉHISTORIQUE DE BUDA-PESTH EN AOUT 1876 *(Matériaux*, 1877).

LES NÉCROPOLES DU PREMIER AGE DU FER DES ALPES FRANÇAISES *(Matériaux*, 1878).

MONOGRAPHIE DES MASTODONTES DU BASSIN DU RHONE, par MM. LORTET et CHANTRE *(Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.* In-4, t. II, avec 17 planches. Lyon, 1879).

NOTES ANTHROPOLOGIQUES. DE L'ORIGINE ORIENTALE DE LA MÉTALLURGIE. In-8, avec planches. Lyon, 1879.

NOTES ANTHROPOLOGIQUES. RELATIONS ENTRE LES SISTRES BOUDDHIQUES ET CERTAINS OBJETS LACUSTRES DE L'AGE DU BRONZE. In-8. Lyon, 1879.

AGE DU FER (ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LE BASSIN DU RHONE, NÉCROPOLES ET TUMULUS). 1 vol. in-4 avec un album in-folio de 52 planches. Lyon, 1880.

MONOGRAPHIE GÉOLOGIQUE DES ANCIENS GLACIERS ET DU TERRAIN ERRATIQUE DE LA PARTIE MOYENNE DU BASSIN DU RHONE, par M. A. FALSAN et E. CHANTRE. 2 volumes in-8° avec un atlas de 6 feuilles au $\frac{1}{80.000}$. Lyon, 1875-1880.

L'AGE DU BRONZE EN ITALIE. *(Communication au Congrès de Reims*, 1880).

OBSERVATIONS SUR UN CRANE GREC PRÉSENTANT LA DÉFORMATION FRONTO-BREGMATIQUE *(Communication au Congrès de Reims*, 1880).

L'AGE DU BRONZE AU CAUCASE ET DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE *(Matériaux*, 1880).

LES NÉCROPOLES DU PREMIER AGE DU FER RENFERMANT DES CRANES MACROCÉPHALES *(Communication au Congrès de Lisbonne*, 1880).

OBSERVATIONS SUR L'AGE DES NÉCROPOLES PRÉHISTORIQUES DE LA CHAINE CENTRALE DU CAUCASE *(Communication au Congrès de Lisbonne*, 1880).

NOTES ANTHROPOLOGIQUES. RECHERCHES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET SPÉCIALEMENT AU CAUCASE ET EN CRIMÉE. In-8 de 27 pages avec 12 planches. Lyon, Georg, 1881.

NÉCROPOLES PRÉHISTORIQUES DU CAUCASE RENFERMANT DES CRANES MACROCÉPHALES *(Matériaux*, 1881).

LA NÉCROPOLE DE KOBAN, EN OSSÉTHIE, CAUCASE *(Matériaux*, 1882).

APERÇU SUR LES CARACTÈRES ETHNIQUES DES ANSARIÉS ET DES KURDES (Communication à la Société d'anthropologie de Lyon. *Bulletin*, t. Ier, fasc. 2, 1882).

L'AGE DE LA PIERRE ET L'AGE DU BRONZE DANS L'ASIE OCCIDENTALE *(Bull. Soc. anth. Lyon*, t. Ier, fasc. 2, 1882).

APERÇU SUR LES CARACTÈRES CÉPHALOMÉTRIQUES DES OSSÈTHES *(Bull. Soc. anth. Lyon*, t. II, fasc, 1, 1883).

USTENSILES EN SILEX ACTUELLEMENT EN USAGE EN ROUMANIE *(Bull Soc. anth. Lyon*, t. II, fasc. 1, 1883).

VISITE AU MUSÉE D'ANTIQUITÉS DE BOLOGNE *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t. II, fasc. 1, 1883).

OBSERVATIONS ANTHROPOMÉTRIQUES SUR CINQ ZOULOUS DE PASSAGE A LYON *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t II, fasc. 1, 1883).

DÉFORMATION ARTIFICIELLE DU CRANE AU CAUCASE *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t. II, fasc. 2, 1883).

RAPPORT SUR UNE MISSION SCIENTIFIQUE DANS L'ASIE OCCIDENTALE ET SPÉCIALEMENT DANS LES RÉGIONS DE L'ARARAT ET DU CAUCASE *(Archives des Missions scientifiques*, 3e sér., t. X, 1883).

ÉTUDE SUR QUELQUES NÉCROPOLES HALLSTATTIENNES DE L'ITALIE ET DE L'AUTRICHE *(Matériaux*, 3e sér., t. Ier, 1884).

LES NÉCROPOLES GRÉCO-ROMAINES DU NORD DU CAUCASE *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t. III, fasc. 1, 1884).

LES NÉCROPOLES HALLSTATTIENNES DU CAUCASE (Communication à l'Association française pour l'avancement des sciences, *Congrès de Blois*, 1884).

NOTE SUR LA DISPOSITION DES MATÉRIAUX MORAINIQUES DES ENVIRONS DE LYON ET SUR LA PRÉTENDUE FAUNE PRÉGLACIAIRE DE SATHONAY *(Matériaux*, 3e sér., t II, 188).

LES MENHIRS DU CHAMP DE LA JUSTICE OU ALIGNEMENT DE SAINT-PANTALÉON, PRÈS AUTUN (SAONE-ET LOIRE) *(Matériaux*, 1885).

LES DOLMENS DU CAUCASE *(Matériaux*, 1885).

UN NOUVEAU GISEMENT CHELLÉEN DANS LA DROME (Communication à l'Association française, *Congrès de Grenoble*, 1885).

LE DAUPHINÉ PRÉHISTORIQUE *(Congrès de Grenoble*, 1885). Avec une carte en chromo.

FOUILLES DANS LA GROTTE DE GIGNY, PRÈS DE SAINT-AMOUR, (JURA) *(Congrès de Grenoble*, 1885).

FOUILLES DANS LES TUMULUS DU DAUPHINÉ *(Congrès de Grenoble).*

NOUVELLES DÉCOUVERTES DANS LES PALAFITTES DU LAC DE PALADRU (ISÈRE) *(Congrès de Grenoble*, 1885).

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4